MT. ST. M...
LIBRARY
SPOKANE, WAS

LA VIE SPIRITUELLE

L'OFFICE DIVIN, SOURCE DE VIE SPIRITUELLE

Apostolus : Plaidoyer pour les Psaumes 333
Pius Parsch : Le bréviaire dans la vie du prêtre.. 336
G. Brillet : Introduction aux Psaumes 358
XXX : La prière des Psaumes 366
Notre enquête sur l'office divin 375

NOTRE SANCTIFICATION

P.-Th. Dehau : Enseignements du jeûne de Jésus. 379
M.-D. Philippe : La charité du Christ en Croix.. 383
Th. Deman : La charité fraternelle comme forme des vertus 391

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

H. Cazelles : Spiritualité de Moïse 405
J. M. T. : Saint Joseph 420

CHRONIQUES

La méthode de confiance dans le Grand Séminaire anglais d'Oscott, 429; A propos du « Journal d'un prêtre », 439; Esprit missionnaire, 444.

A travers les revues, 448; Les livres, 454.

N° 305 **MARS 1946**

ÉDITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois

Directeurs : R. P. PLÉ, O.P. et R. P. HENRY, O.P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE	Un an	200 fr.
	Abonnement de soutien	500 fr.
	Six mois	125 fr.
	Le numéro	25 fr.
ÉTRANGER	Un an	300 fr.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

Pour tout changement d'adresse envoyer 4 fr. et l'ancienne bande.

■

La correspondance doit être adressée à

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e
Téléphone : INV. 23-86 et 07-45

Vers quel type de sainteté allons-nous ?

Nous avons procédé à un tirage spécial de ce numéro.

Il est encore disponible au prix de **35** fr. — franco : **41** fr.

MT. ST. MARY'S
LIBRARY
SPOKANE

NOTRE-DAME DE GRÂCE
MONTRÉAL

LA VIE SPIRITUELLE

Nº 305 — Mars 1946

SOMMAIRE

L'OFFICE DIVIN, SOURCE DE VIE SPIRITUELLE

APOSTOLUS. Plaidoyer pour les psaumes 333
Les Psaumes sont-ils encore capables de nous aider à prier? L'office divin, organisé il y a des siècles pour des vies et des mentalités tout autres que les nôtres, peut-il légitimement former encore notre cadre de prière? Nous avons demandé à plusieurs prêtres, amis de la Bible, de nous répondre, et nous commençons ce mois-ci une enquête sur ce sujet.

PIUS PARSCH. Le bréviaire dans la vie du prêtre .. 336
Dans une conférence à un groupe de prêtres et de séminaristes, le Chanoine Parsch donne quelques indications pratiques pour faire de notre bréviaire « notre livre de prières et même notre livre de prédilection ».

G. BRILLET. Introduction a l'étude de la bible. I. Les psaumes 358

Lire la Bible, oui, mais comment la lire pour trouver le meilleur profit spirituel de ce contact avec la Parole de Dieu? Le Père Brillet, veut bien nous guider en nous introduisant successivement aux divers livres de la Bible. Voici la première de ses études.

Un Supérieur de Séminaire. La prière des psaumes 366

Les Psaumes sont des prières. Il faut donc les dire ou mieux encore les chanter et non les lire; il faut faire nôtres, en terre chrétienne, les sentiments impérissables du psalmiste.

Bibliographie sur les psaumes 374

Notre enquête sur l'office divin 375

NOTRE SANCTIFICATION

P. TH. DEHAU. Les enseignements du jeûne de jésus.. 379

Qui jeûne encore parmi les chrétiens, même pendant le Carême? et qui, le faisant, croit réellement à la fécondité spirituelle de cette pénitence?

M. D. PHILIPPE. La charité du christ en croix 383

La hiérarchie de nos amours ne peut avoir de meilleur modèle que celle de Jésus en croix, dont la charité se portait d'abord sur Dieu, puis sur lui-même, sur sa Mère, saint Jean, Marie-Madeleine, les absents et Judas.

TH. DEMAN. La charité fraternelle comme forme des vertus 39

La charité, amour du prochain, est-elle vertu si importante que sans elle aucun de nos actes ne soit parfait? Un Maître en théologie répond à cette question nouvelle et d'une portée décisive.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

H. CAZELLES. Spiritualité de moïse 405

Les leçons du Carême nous reportent aux premiers livres de la Bible qu'illustre la figure de Moïse. Un exégète nous trace le portrait du grand législateur : homme de foi, homme de son peuple, homme de Dieu.

J. M. T. Saint joseph 420

Le silence de saint Joseph est plein de leçons qu'il convient particulièrement de méditer au jour de sa fête, le 19 Mars.

CHRONIQUES

H. F. DAVIS. La méthode de confiance dans le grand séminaire anglais d'oscott.

A propos de la formation des séminaristes : voici le témoignage d'un séminaire anglais.

Y. M.-J. CONGAR. A propos du « journal d'un prêtre » 439

M. E. TAUDIERE. Esprit missionnaire 444

A TRAVERS LES REVUES

L'Union. — Masses ouvrières. — Revue Ecclésiastique de Liége. — Prêtre et Apôtre. — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste. — Maison-Dieu. — Rivista del clero italiano. — Les Eglises de Tunisie. — L'Union Apostolique. — Les Documents. — Foi et Vie. — Economie et Humanisme. — L'Année Théologique. — La Revue du Moyen-Age Latin. — Periodica Bernardina. — Revue d'Orientation Catholique. — Ecclesia. — Documentation Catholique. — Catholicité. — Revue Diocésaine de Tournai. — Revue de l'Université d'Otawa. — Revue

Nouvelle. — Missionnaires. — Rythmes du monde. — Nouvelle Revue de Science Missionnaire. — Irénikon. Suisse-Afrique. — Sous l'Égide de Notre-Dame des nomades. — L'Ecole Nouvelle Française 448

LES LIVRES

MAXIME LE CONFESSEUR, Centuries sur la charité (*P.-Th. Camelot*) 454

CL. MONDESERT, Clément d'Alexandrie (*P. Th. Camelot*) .. 457

N..., Orthodox spirituality (*A. Z. S.*) 459

P. AUVRAY et A. JOUFFREY, Lettres du Père Charles de Condren (*A. Molien*) 460

Chan. CHOCQUEL, Saint Paul, guide de notre sanctification, modèle de notre apostolat (*A. V.*) 461

R. P. PLUS, La simplicité (*R. P.*) 461

A. MIGNOLET, Plaidoyer pour une méconnue (*A. Plé*) 462

G. COURTOIS, Mon chemin de croix (*A.-M. H.*) 462

G. COURTOIS, Jeune prêtre (*A.-M. H.*) 462

H.-Ch. DESROCHES, O. P., Paul Claudel, poète de l'amour (*A.-M. H.*) 462

R. P. LORET, Vocations, doctrine, pratique (*R. Omez*) .. 464

Marie ANDRÉ, La merveilleuse histoire des martyrs de l'Ouganda (*A.-M. H.*) 466

G. LANGRAND, Vie sociale et religieuse en Annam (*M.-H. L.*) 466

C. WILSZKOWSKI, Grands thèmes et message de la littérature russe (*M.-J. C.*) 467

P.-C. LOU TSENG-TIANG, Souvenirs et pensées (*A. Plé*).. 468

A. MONNIER, L'oraison (*A. Plé*) 468

M. DUPOUEY, Cahiers (*R. Montjardet*) 469

N..., Femmes d'absents (*R. Montjardet*) 469

P. RENAUDIN, Trois qui cherchaient Dieu (*A. R.*) 470

R. KOTHEN, L'offrande des prémices (*P.-C. Dorange*) 471

L'OFFICE DIVIN,
SOURCE DE VIE SPIRITUELLE

Plaidoyer pour les Psaumes

Le bréviaire est devenu une obligation, un devoir, une charge. Il est à craindre que dans cette perspective par trop juridique il ne perde, aux yeux de beaucoup de prêtres, son caractère essentiel qui est d'être la louange de Dieu. Je vois très bien David chantant l'office, je ne le vois pas, lui qui avait le sens de la communauté du peuple de Dieu et celui de la joie exultante d'être en présence de Dieu, je ne le vois pas du tout récitant les matines pendant que les fidèles autour de lui chanteraient les psaumes de vêpres.

Le bréviaire est un livre admirable, et plus divin qu'humain. C'est Dieu qui est l'auteur des psaumes. C'est Dieu qui dans les psaumes met dans notre bouche les paroles de la prière. Nous ne prions plus seulement avec les mêmes mots qui, jaillis il y a trois mille ans du cœur de David, furent l'expression parfaite de tous les sentiments qui peuvent agiter l'âme croyante en face de son Dieu, nous ne prions plus seulement avec les cent générations qui depuis lors ont repris à leur compte ces cris d'amour, d'espérance et d'angoisse, dans l'office divin c'est avec les paroles même de l'Esprit-Saint que nous clamons la louange de Dieu. C'est Dieu qui chante Dieu.

Perdre les psaumes, le sens des psaumes, le goût des psaumes, ce serait se couper du grand souffle de l'Esprit-Saint qui, depuis qu'il y a des croyants, les a élevés vers Dieu. Que resterait-il alors pour prier ? S'il était vrai qu'aujourd'hui les psaumes n'éveillent plus dans nos âmes aucune résonance, la Tradition serait brisée, et la scission consommée entre l'homme et Dieu.

Notre monde est un monde sans Dieu. Le monde des psaumes est plein de Dieu. La soif de Dieu, la louange de Dieu, l'appel anxieux vers Dieu en sont les thèmes essentiels. Et cependant le monde tout entier, avec la mer, les étoiles, les fleuves, les forêts et les montagnes entre en ce concert de louange. Il n'est pas jusqu'au déroulement de l'histoire, avec les guerres, les victoires, les défaites et les déportations que ne reprenne le psalmiste. Il voit la providence de Dieu. On ne peut aimer les psaumes si l'on est insensible à cette vue grandiose de l'histoire et du monde que l'époque rationaliste était si mal faite pour comprendre. On a fait de l'homme un mécanisme. On a perdu ensemble le sens de l'homme et celui de Dieu. C'est pourquoi on ne comprend plus les psaumes.

Une chrétienne me racontait qu'elle avait découvert les psaumes à l'âge de 8 ans, lorsque pour la première fois elle avait assisté aux vêpres avec un livre. Elle avait été enthousiasmée par l'In exitu *: les collines bondissaient comme des agneaux, les montagnes comme des béliers, les fleuves remontaient vers leur source... L'office terminé, elle avait demandé si l'on pouvait dire cette prière tous les jours. Ce n'était pas un caprice, elle est fidèle aux psaumes depuis plus d'un demi siècle. Qui donc prétendait que les psaumes n'étaient pas faits pour les laïcs, si les enfants eux-mêmes peuvent à ce point être pris par eux?*

Il faut faire connaître et aimer les psaumes. Ils nous rendront le sens de l'homme et du monde, et le sens de Dieu. Peut-être exigent-ils que nous reprenions contact avec la nature et que nous priions avec elle : celui qui prie dans le cadre artificiel de nos cités y voit-il autre chose que l'image de l'homme auteur de cette civilisation rationnelle et mécanisée ? Et quel effort pour évoquer ces fleuves, ce vent, ces collines, qui nous parlent si naturellement de leur Auteur ! Peut-être exigent-ils que nous pensions davantage à Dieu, que nous ayons davantage le souci de sa louange, de son adoration, et moins de nos intérêts, même spirituels.

Nos chrétiens ont peu de temps pour prier? Raison de plus pour leur donner des prières viriles et fortes, marquées du double sceau de l'Esprit de Dieu et de la Tradition trente fois séculaire de la Synagogue et de l'Eglise.

APOSTOLUS.

Le bréviaire dans la vie du prêtre

Le bréviaire, qui, à côté du missel, est le compagnon quotidien du prêtre, occupe la place de Cendrillon dans notre Eglise.

Cette assertion est facile à prouver; notre littérature religieuse s'est heureusement accrue ces dernières années et cependant nul n'a osé aborder l'étude ou le commentaire du bréviaire. Et si l'on écoute ce que certains prêtres disent du bréviaire, ma comparaison avec Cendrillon est encore plus justifiée. Beaucoup de prêtres considèrent le bréviaire comme une charge. On la prend sur soi comme on peut et l'on se tranquillise à l'aide du précepte de morale qui n'exige que la « récitation ». Je crois que par ce genre de récitation qui ne mérite guère le nom de prière, maint prêtre a ruiné toute sa vie d'oraison, il a désappris à prier.

Est-ce digne d'un homme de marmonner chaque année la même prière sans se rendre compte de sa véritable signification ? Le bréviaire, notre livre de prières, resterait pour nous, pendant toute notre vie, un livre sept fois scellé ? Idée insupportable, n'est-ce pas ? Je pense qu'il y a là une lacune dans l'éducation du jeune clergé : dans les séminaires on ne devrait pas seulement apprendre à manier le bréviaire, mais à le faire un livre de prière et même le livre de prédilection du prêtre.

Le bréviaire, d'ailleurs, mérite-t-il une telle mésestime ? Un regard jeté sur son histoire nous le montre comme le premier livre de prière de l'Église. Il est dans son essence aussi vieux que l'Église elle-même. Déjà les premiers chrétiens *persévéraient unanimement dans la prière* (Act. I, 14), et nous savons quelle était cette prière : des psaumes, des hymnes, des lectures tirées de l'Écriture sainte; bref, tout ce qui est la moelle même de notre bréviaire.

Baümer démontre dans son « Histoire du bréviaire » qu'il date du berceau même du christianisme. Le bréviaire est l'album sacré de l'Église, dans lequel la trace de chaque siècle se perpétue. Les idées et les impressions qui reflètent si bien la prière de tous les grands hommes de l'oraison et de la théologie y sont rassemblées. Combien de saints furent les virtuoses de cette harpe ! Combien de poésie et de beauté n'y a-t-il pas dans notre bréviaire : dans les psaumes, les hymnes, les répons, dans maint office festif !

Alors, voici que tout naturellement vous me posez la question : comment parviendrai-je à faire de mon bréviaire une prière intelligente et fructueuse ? La matière à traiter est abondante. Je n'indiquerai que deux moyens qui me paraissent les plus importants au début.

1. L'idée de l'heure.

Le premier c'est l'attention accordée aux heures de la journée.

Je dois respecter les heures. Le bréviaire doit être pour moi un guide à travers la journée. Pour mieux saisir l'idée de l'heure, jetons un bref regard sur la genèse des Heures. Dans l'ancienne Église, en plus de la Messe, on célébrait ce qu'on appelle la Vigile, à savoir un office en trois parties, composé de prières et de lectures, qui se célébrait la nuit précédant certains

jours de fête. Cette Vigile a donné naissance aux Heures de Vêpres, de Matines et de Laudes, dont la première était récitée la veille au soir et la dernière à l'aube. Ce furent les premières Heures. Dans la suite, au temps de saint Hippolyte déjà († 236), l'office comprit également trois heures diurnes (dans l'office romain, le nombre de 3 s'est généralement maintenu); quand la Vigile tripartite a été scindée en Vêpres, Matines et Laudes, les Matines elles-mêmes (des jours de fête et des dimanches) sont à nouveau devenues tripartites, en quelque sorte pour sanctifier les trois veilles de la nuit. Aux trois veilles ou nocturnes répondent trois stations du jour : Tierce, Sexte et None. Nous avons ainsi trois veilles ou stations de nuit et trois stations de jour, une prière du matin et une prière du soir. Toute la journée est sanctifiée dans ses parties principales. Les premiers chrétiens ont prié ces « Heures » aux heures fixées. Prime et Complies sont plus récentes : elles ont vu le jour dans les monastères. Les moines ayant prié les Matines pendant la nuit et Laudes à l'aube, se recouchaient. Au lever ils ne voulaient pas commencer la journée sans prière; c'est ainsi qu'est née Prime, la seconde prière du matin. De même, comme on récitait Vêpres à la fin de l'après-midi, avant le coucher avait lieu au dortoir quelques exercices de piété (lecture coulpe, bénédiction de l'Abbé) qui ont évolué en Complies. C'est ainsi que s'achève la genèse des heures. Nous avons donc actuellement trois heures de nuit, trois heures de jour, deux prières du matin, deux prières du soir. En tout dix heures dont huit, tout en se partageant et sanctifiant la journée en sections de trois heures, sont elles-mêmes tripartites; et ainsi, en fait, les 24 heures de la journée ont chacune leur prière spéciale. Seules les Vêpres et les Laudes comprennent cinq parties. Prières du matin et du soir, elles ouvrent et couronnent la journée de rédemption, elles l'entourent comme le Sacrifice perpétuel.

Il s'agit maintenant d'exploiter ces heures de prière

en faveur de notre vie spirituelle. Pour ma vie de prêtre aussi le bréviaire reste la prière de toutes les heures, sanctifiant la journée; et s'il doit être pour moi réellement un guide à travers la vie, je dois exploiter au maximum l'idée des Heures. Deux considérations aideront aux différentes heures: *le moment de la journée;* pour certaines heures au moins *l'arrière-plan historique.*

Par « *idée* » de l'heure nous entendons cette idée particulière ou cette disposition pieuse qui résulte des besoins mêmes du moment où nous prions; c'est l'intention de l'heure. Quant à l'arrière-plan historique, c'est le mystère ou l'événement, tiré de l'histoire de notre salut, qui s'est déroulé à cette même heure; le prêtre se le rappelle en le suspendant comme une image devant ses yeux. Y penser favorisera certainement sa dévotion (p. ex., à Tierce, la descente du Saint-Esprit).

Passons maintenant en revue les différentes heures et mettons ces idées quelque peu en relief :

MATINES. — Il fait nuit. Le vacarme de la journée s'est apaisé. L'Eglise prie; elle se souvient de la prière nocturne de son Epoux, elle se souvient de la prière nocturne des premiers chrétiens dans les catacombes. Les temps peuvent avoir changé, l'Eglise tient à ce que la nuit ne soit pas seulement le temps du sommeil, mais le temps de la prière. Autrefois les Matines furent la prière parousiaque de l'Eglise, qui attendait le retour du Christ. La nuit est d'ailleurs le symbole de la vie terrestre. Nous ressemblons aux Vierges qui, la lampe de l'amour de Dieu en main, attendent l'Epoux.

Ecoutons ce que les chrétiens romains pensaient des Matines vers 200 après Jésus-Christ (1) :

> A minuit lève-toi de ta couche, lave-toi dans l'eau pure. Si tu es marié, priez à deux en alternant. Si ta femme

(1) HIPPOL., *Trad. Apost.*, C. 32, 19-27.

n'a pas encore embrassé la foi, prie tout seul et ensuite reviens à ta place. Si tu es tenu par le lien du devoir conjugal, n'omets pas pour cette cause ta prière, car vous n'avez commis aucune faute. Il est nécessaire que nous priions encore à cette heure, car les anciens nous en ont transmis la coutume, et ils nous ont enseigné que nous devons nous lever de la sorte. A cette heure, en effet, toute la création est au repos pour louer Dieu. Etoiles, arbres et eaux sont comme figés; toute l'armée des anges est au service de Dieu tout-puissant en cette heure; c'est pourquoi les fidèles doivent prier à ce moment. Le Seigneur a déclaré : « A minuit se fit entendre un appel : voilà que l'Epoux arrive! allez à sa rencontre! » Et il a ajouté : « Veillez donc, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure de la venue du Fils de l'Homme ».

Nous devons pourtant concéder qu'aujourd'hui ce sont les Matines qui ont le moins le caractère de la « prière d'heure », elles ne sont donc pas en relation directe avec les heures de la prière nocturne et partant peuvent être anticipées ou dites dans la matinée sans porter préjudice à notre dévotion. « L'idée d'heure » est souvent remplacée par « l'idée de fête » qui trouve son expression dans les lectures et les autres parties variables de l'office. Aux jours de fête les Matines constituent *la méditation* de la fête; si l'on veut étudier une fête, il faut absolument en méditer les Matines. Les Matines de plusieurs solennités sont de véritables chefs-d'œuvre de prière (p. ex., le triduum sacré, les Matines des défunts, de la dédicace, de la fête-Dieu). Les psaumes des Matines de la semaine constituent souvent, comme préparation à une journée de rédemption, une ample méditation sur le Royaume de Dieu. Les Matines débutent triomphalement par l'Invitatoire; elles se terminent de façon grandiose par le Te Deum. L'Invitatoire, le chant d'introduction avec le magistral Psaume 94 est un chef-d'œuvre de la liturgie. Pour ressentir pleinement l'impression émouvante de l'Invitatoire, il faudrait l'entendre la nuit, chanté par un

chœur de moines. Le « Christus natus est nobis » de l'Invitatoire de Noël retentirait alors comme une bonne nouvelle criée par un héraut, un véritable « évangile » dans le silence de la nuit. C'est à coup sûr une magnifique ouverture pour la fête du jour. Le Te Deum, d'autre part, est un hymne de louange qui monte de l'Église universelle vers la Trinité, et en particulier vers Jésus-Christ. Il se termine par une ardente demande de protection. Le Te Deum constitue une belle introduction aux Laudes.

LAUDES. — Les Laudes sont une heure pleine de joie, toute fraîche de rosée; c'est peut-être la plus belle heure de toute la journée. Pénétrons dans son symbolisme : il fait nuit, la nature et l'homme dorment. Voilà que l'Orient se teinte de gris, le jour commence à poindre; l'aurore couleur de rose paraît, annonciatrice du jour; le réveil de la nature commence. Mais tout cela n'est qu'une image du mystère commémoré : à cette heure, en effet, le Rédempteur rompit les entraves de la mort. Les Laudes chantent la Résurrection; et ces deux tableaux magnifiques nous rappellent un troisième réveil : la résurrection spirituelle de l'homme. Triple *résurrection* donc : la nature s'éveille, Notre-Seigneur ressuscite et l'homme fête sa résurrection spirituelle. Voilà la toile de fond devant laquelle nous prions les Laudes. Ce sera une véritable prière de louange.

Celui qui se laisse imprégner par ces trois idées, ces trois tableaux qui se confondent, celui qui se place au centre de cette résurrection, celui qui se fait accompagner dans sa prière par la nature, celui qui prie cette heure de grand matin et si possible en pleine nature, celui-là sera vraiment empoigné par sa prière. Les Laudes nous montrent bien l'importance, pour une récitation pieuse de l'office divin, de l'observation de l'heure et de la considération du mystère commémoré. Et de fait, nous voyons que pour les Laudes les plus

beaux psaumes de louange ont été choisis à dessein
Nous y retrouvons à plaisir des allusions à la nature
l'idée de résurrection elle-même se retrouve souven
dans les antiennes où l'alleluia retentit sans cesse
Remarquons cela surtout le dimanche, véritable jou
de la résurrection : à Laudes, le jour et l'heure d
résurrection coïncident; que dire des Laudes de Pâque
où cette même idée se retrouvera à un triple titre !

Les Laudes arrivent à leur point culminant au can
tique évangélique, le Benedictus. C'est un hymne d
louange à la Rédemption qui se lève et ce doit être u
pas en avant vers la Rédemption complète du monde
l'Eglise prie, elle prend la place de Zacharie; chaqu
journée est une venue du Sauveur et l'Eglise le sal
comme le « divin Soleil ».

Les Laudes des jours de fête et des dimanches son
d'une beauté classique : d'abord le réveil de la natur
puis le divin Roi vainqueur du chaos, assis sur le trô
de la terre, portant les parures de la création (Ps. 92
ensuite la marche de l'homme vers le sanctuaire (P
99); la prière du matin, le baiser que donne l'épou
à l'Epoux divin au lever du jour (adhæsit anima m
post te, me suscepit dextera tua, Ps. 62); et pour fin
la grande symphonie du « Benedicite » et du « La
date », qui jaillit de toutes les créatures.

PRIME est la seconde prière du matin de l'Egli
Cependant elle diffère beaucoup des Laudes. Celles
constituent la prière du matin idéale, la prière de
résurrection, résurrection de la création et résurrecti
de l'Eglise. Prime est la *prière du matin de l'hom
pécheur*. « L'idée d'heure » de Prime est l'acte de l
propos, la préparation à la lutte de la journée. Ce
idée se maintient à travers toute l'heure. Je ne trou
pas de mystère de salut commémoré spécialement
Prime. L'idée de l'heure : la préparation de la jo
née, réclame toute notre attention et même aux jo

de fête l'idée de la fête restera complètement dans l'ombre. L'hymne consacre à Dieu tous les sens et toutes les facultés de celui qui prie et le prépare contre les dangers de la journée. Il contient donc bien l'idée fondamentale de Prime.

Dans cette heure nous trouvons aussi une partie fixe plus longue, qui accentue davantage encore le caractère de prière du matin. La prière des psaumes est suivie de la conclusion commune aux petites heures (de Prime à None) : capitule, répons, verset et oraison. Le capitule « Regi sæculorum... » est un serment de fidélité au Roi du Royaume de Dieu; « Pacem et veritatem diligite », de son côté, est un programme pour la journée qui s'ouvre. — Le répons est une ardente prière, consciente de notre faiblesse : l'aveugle de Jéricho est assis au bord du chemin. Jésus passe, il crie après lui de toutes ses forces; c'est moi le mendiant aveugle, le Sauveur passe devant moi aujourd'hui. — L'oraison, très belle, ne change jamais; elle contient tous les éléments d'une excellente prière du matin : action de grâces, demande, bon propos, préparation de la journée, et surtout l'admirable demande de ne pas pécher dans la journée. — L'oraison clôt la première partie de Prime, qui constituait l'office du chœur; après quoi les moines se rendaient à la salle du Chapitre pour le chapitre quotidien. Quatre points étaient à l'ordre du jour, points qui se trouvent encore actuellement dans la seconde partie de Prime:

1° Lecture du martyrologe, c'est-à-dire du registre officiel de l'Eglise du ciel. Du point de vue psychologique il est excellent d'avoir sous les yeux les héros du jour au début de la journée, au moment où la lutte s'engage;

2° Distribution du travail : l'Abbé assignait aux moines leur besogne, les prières et versets suivants y font allusion. Ce sont des idées stimulantes, des prières magnifiques en général;

3° Lecture d'un « chapitre » de la Règle ou d'un passage de l'Ecriture (actuellement, chez les Bénédictins, on lit à ce moment la Règle).

Puis la bénédiction du père de la maison, l'Abbé. Enfants de Dieu, nous recevons la bénédiction paternelle avant le travail. La bénédiction est donnée deux fois pendant l'office : à Prime et aux Complies, encadrant ainsi la journée.

TIERCE. — 9 heures. Après Prime, qui constitue en même temps la « prière » pour les 3 premières heures (6-9 heures), l'Eglise désire qu'au milieu du travail de la journée nous élevions quelques instants notre cœur vers Dieu; c'est là le but des petites heures. Ce sont des exercices de respiration pour l'âme, des oasis au cours de la marche dans le désert. Ce sont précisément les petites heures que nous ne devrions pas prier en même temps, mais que nous devrions égrener une à une, pour sanctifier les étapes de la journée. Les petites heures sont brèves, car la journée est consacrée au travail. A Tierce, l'arrière-plan avec son mystère de salut a grande importance. C'est, en effet, à la troisième heure (9 h.) que le Saint-Esprit est descendu sur la jeune communauté chrétienne le jour de la Pentecôte (le jour de la Pentecôte on récite l'hymne « Veni Creator » à Tierce). C'est ce mystère du salut que l'Eglise rappelle en cette heure; Tierce est l'image de la première confirmation; quel réconfort dans la lutte de la journée ! C'est un « Veni Sancte Spiritus », un appel au Saint-Esprit pour bénir le travail en cours. L'idée horaire de Tierce est donc *un appel au Saint-Esprit.* En général, les hymnes des petites heures expliquent l'idée horaire

SEXTE. — Midi. Idée horaire : *Point culminant de la lutte de la journée.* La chaleur des passions est à son plus haut degré, l'Enfer exerce sur l'homme sa

tyrannie, dans le combat l'homme inférieur a le dessous. Mystère de salut commémoré : le Sauveur pend à la croix (de 12 à 3 h.), contre lui aussi l'enfer est déchaîné. La lutte contre le péché, en nous et dans l'Eglise, est à l'avant-plan. « Et ne nous laissez pas tomber en tentation », tel est le résumé de Sexte.

NONE. — (3-6 heures). La journée de Rédemption décline doucement, nos pensées se tournent vers la fin de notre vie. L'homme scrutant l'avenir se demande : persévérerai-je jusqu'à la fin ? L'idée d'heure est donc la *constance*. Je pense qu'il ne faut pas chercher à l'arrière-plan un mystère de salut, mais tout au plus un tableau eschatologique : les fins dernières.

VEPRES. — C'est la *prière du soir* de l'Eglise; elle ressemble beaucoup aux Laudes par sa composition et son idée principale. L'Eglise jette un regard rétrospectif sur la journée de rédemption qui s'achève, sur toutes les grâces de rédemption reçues, et elle remercie de tout cœur. Les vêpres sont une prière *d'action de grâces*, l'idée principale est la gratitude. Le point culminant est le « Magnificat », la grande prière d'action de grâces de l'Eglise. L'Eglise et l'Ame parlent tour à tour et mettent leurs sentiments de gratitude dans la bouche de Marie, la plus sublime des créatures. Idée de cette heure : remerciement pour la journée qui vient de s'achever, journée de rédemption pour l'âme comme pour l'Eglise; remerciement pour toutes les grâces rédemptrices. Dans les Vêpres nous trouvons comme toile de fond la dernière Cène. A cette heure, en effet, le Christ a célébré la Cène, entouré de ses apôtres; c'est pour ce motif que nous pourrons mettre les Vêpres en rapport avec l'Eucharistie. D'ailleurs, bon nombre de psaumes vespéraux sont des chants eucharistiques ou peuvent être interprétés en fonction de l'Eucharistie : les psaumes dits de Hallel (112-117) furent priés à la dernière

Cène: les psaumes graduels (119-131) étaient chantés lors des pèlerinages au temple. La Cène est de plus la préfiguration du festin céleste. Les Vêpres sont pourtant désavantagées par rapport aux Laudes : les psaumes de Vêpres se suivent dans l'ordre, tandis que les Laudes se composent de cantiques choisis; par conséquent nous n'avons pas uniquement des chants d'action de grâce comme nous aurions pu nous y attendre.

COMPLIES. — Les Complies sont la seconde prière du soir de l'Église. A la différence des Vêpres, elles sont une *prière subjective de l'âme pécheresse* qui veut retrouver le repos avec Dieu. Cette heure, arrangée par saint-Benoît est un chef-d'œuvre de composition : c'est la prière du soir idéale. Le symbolisme en est très beau; les Complies commencent sans prière d'introduction par l'examen de conscience et l'acte de contrition. La lumière et le soleil sont, aussi bien dans l'Ecriture que dans la Liturgie, les symboles préférés de Dieu, du Christ et de la vie divine. Le Christ est le divin soleil, le Christ est un enfant du soleil. Dans les heures, nous retrouvons souvent ces images et aussi l'opposé de la lumière : la nuit, l'obscurité qui, dans la Bible comme dans la Liturgie, symbolise souvent les puissances de l'enfer. Cette idée de nuit domine toutes les Complies. Celui qui prie voit dans l'obscurité le royaume où règne Satan, la nuit est le manteau du prince de ce monde. L'enfant de Dieu, un être de lumière, s'effraye de la nuit, il cherche un protecteur comme le poussin se réfugie sous les ailes de la poule. Remarquons en passant que dans la prière liturgique nous ne pensons pas seulement à nous-mêmes, mais aussi à tous les hommes sur qui descend la nuit, la nuit de la tentation, du péché, de la mort. N'est-il pas vrai que l'ennemi profite souvent de la nuit si favorable à ses ruses et à ses tentations ? A la nuit tombante, c'est comme si l'enfer se déper

plait pour envoyer ses messagers sur la terre et séduire les hommes. Combien de péchés la nuit ne cache-t-elle pas sous son voile ? C'est à ce moment que le prêtre récite pour lui et pour ses frères, sa prière du soir et demande l'aide divine contre la puissance du démon.

Le sommeil, lui aussi, est un symbole de la nuit, une image de la mort. Avant de se coucher, sans le vouloir, l'homme pense à la mort. Et c'est ainsi que les Complies sont une prière du soir pour notre vie, une prière pour obtenir une bonne mort. Sous ce rapport-là elles contiennent de belles idées. Cette signification de la prière du soir se retrouve d'une façon brève et précise dans la bénédiction initiale : « Noctem quietam et finem perfectum concedat nobis Dominus omnipotens ». Cette fois-ci nous avons comme toile de fond l'agonie de Jésus au Mont des Oliviers et nous récitons les Complies en pensant à nos heures d'agonie et à celles de tous les hommes. Nous nous trouvons donc devant une prière de demande sérieuse: repentir, demande de protection, confiance inébranlable, voilà les éléments principaux. La partie fixe qui suit les psaumes est d'une beauté toute particulière. Après l'hymne vient le magnifique capitule : « Tu es au milieu de nous »; Jésus est au milieu de nous puisque nous sommes rassemblés en son nom; « Ne nous quitte pas », telle est l'idée fondamentale, la demande principale, à laquelle se rattache le chant suivant.

Viennent alors les deux images de la mort : la première dans le répons : Jésus suspendu à la croix prononce ses dernières paroles : « In manus tuas Domine commendo spiritum meum », paroles que nous répétons plusieurs fois en les méditant : A toi, mon Sauveur, je remets mon âme, maintenant, dans la nuit de ce jour, dans la nuit de la vie et dans la nuit de l'âme ! Le verset suivant nous esquisse deux belles petites images de la nuit : a) « Custodi

nos Domine ut pupillam oculi ! ». Je dois être protégé comme l'œil, mais je voudrais aussi t'être cher comme l'œil; b) « sub umbra alarum tuarum protege nos »; comme un faible poussin je me réfugie dans l'ombre de tes ailes ». Ensuite, la seconde image de mort : le chant évangélique. Le vieillard Siméon tient l'enfant Jésus dans ses bras, son désir ardent s'est accompli, il a vu le Rédempteur, il prononce maintenant son « Nunc dimittis ». Celui qui prie est dans un cas semblable : il porte dans ses mains et dans son cœur les grâces de rédemption de la journée qui sont comme le symbole du Sauveur; ses yeux ont « vu le salut », la « lumière » divine l'a illuminé, le Christ est sa « gloire »; il demande congé de sa charge, le travail de la journée est accompli, celui de la vie peut-être aussi. Nous sommes les journaliers de Dieu, et tous les jours nous devons nous tenir prêts à être libérés. Ces deux images de mort font un effet grandiose.

Nous voyons donc que les Complies sont à la fois une prière du soir et une prière pour l'heure de la mort. La prière du soir s'achève doucement par la bénédiction du Père céleste, du père de famille.

Nous adressons un bonsoir à Marie, notre mère du ciel, en lui chantant une de ces antiennes mariales qui se surpassent en beauté. Puis le silence règne dans le chœur. Chacun récite à part soi le Pater, l'Ave et le Credo, la profession de notre foi; ainsi l'office s'achève comme il avait commencé à Matines : la foi est le début et la fin de toute notre vie.

Combien la dévotion ne gagnerait-elle pas, si le prêtre voulait bien s'arrêter avec amour à l'idée de chaque heure !

Mais je lis la réponse sur vos visages : voilà certes, de belles idées, mais elles sont irréalisables pour un prêtre occupé. Je voudrais me permettre de faire quelques propositions pratiques et j'ajoute que,

depuis quelques années, je prie mon bréviaire de la sorte. Gardons-nous surtout de considérer le bréviaire comme une occupation secondaire, voire comme un « bouche-trou » en nous disant : je dispose de quelques minutes, je vais vite dire les heures. Cette prière doit occuper une position centrale dans ma vie de prêtre. Déjà cette disposition inconsciente importe beaucoup : je dois aller au bréviaire avec une sainte révérence comme à une des tâches les plus importantes de ma journée. Celui qui se lance dans une dévotion particulière en liquidant le bréviaire le plus vite possible fait certainement fausse route. Tout au contraire, le bréviaire doit être la coupe d'or où je dépose les fruits de prière de toute la journée.

Je ne dois pas non plus dire le bréviaire tout d'une traite. Plus je séparerai les heures, plus ma prière y gagnera. L'idéal doit être et rester : prier chaque heure séparément, autant qu'il est possible. Le bréviaire doit sanctifier notre journée, nous accompagner du matin au soir et nous réconforter à tout moment. Ce but ne sera atteint qu'en priant les différentes heures aux moments prévus et en les séparant le plus possible.

Je vous propose donc :

1° de dire au moins en leur temps les prières liturgiques du matin et du soir (même si la succession des heures s'en trouve intervertie — ce qui est certainement permis dans la prière privée : on peut donc anticiper Matines et dire Complies avant le coucher); Laudes et Prime le matin — Vêpres et Complies le soir (mieux encore : Vêpres avant le souper, Complies avant le coucher); point n'est besoin d'autres prières du matin et du soir, on n'en trouvera d'ailleurs pas de plus belles;

2° de séparer les trois petites heures : Tierce après la Messe, Sexte à midi, None après la récréation de midi;

3° Vous pouvez anticiper les Matines, mais n'y joignez pas les Laudes qui appartiennent à la matinée.

En priant de la sorte je serai édifié par mon bréviaire, même si je le comprends peu. Avec un peu de bonne volonté je trouverai le temps nécessaire : tout ce qui sent la routine doit être banni.

2. Prier le bréviaire.

J'en arrive maintenant à un second moyen, très important, lui aussi, pour bien prier le bréviaire : prier les psaumes, comprendre les psaumes.

La prière des psaumes.

Ce sont les psaumes qui rendent le bréviaire si beau, mais aussi si difficile. Si l'on veut bien dire son bréviaire, il est capital de savoir prier les psaumes. Ce sont des prières, des hymnes de temps très reculés, nées dans un cadre juif; la version en est imparfaite parfois médiocre. Même si les psaumes sont inspirés, une question se pose pourtant : puis-je en faire l'expression de ma prière ? Un aliment que je ne puis assimiler ne me nourrit pas : puis-je assimiler les psaumes pour en nourrir ma prière ? Ce sont là, je ne le nie pas, des difficultés sérieuses. Et nous voyons, en effet, que nombre de ceux qui disent le bréviaire se sont — pardonnez-moi l'expression — gâté l'estomac par un aliment indigeste, ils ont mis en danger leur vie de prière par la récitation de psaumes incompris. Et pourtant j'affirme que ces difficultés peuvent être surmontées. J'avoue que certains psaumes entrent plus facilement que d'autres dans notre vie de prière, c'est possible. Mais on doit arriver à posséder les psaumes, car ils sont et restent pour tous les temps la harpe aux cordes multiples où nous faisons chanter

outes les arpèges de nos prières, vibrer toutes les
énalités de notre cœur. Mais à une condition : nous
devons apprendre à jouer; nul n'est maître en un
stant.

Je ne parlerai pas ici de la valeur esthétique des
saumes : il y a parmi eux des chants qui occupent
ne place hors de pair dans la littérature universelle.
l n'est pas non plus besoin de souligner qu'ils doivent
ous être chers, à nous chrétiens, parce qu'ils ont été
riés par le Christ et par les apôtres, parce qu'ils font
artie de la liturgie des tout premiers temps. Dois-je
ppeler qu'ils sont inspirés, qu'ils sont par conséquent la parole de Dieu et des formules de prières
ues au Saint-Esprit ? Nous devons nous répéter souent ces pensées, afin d'aborder les psaumes avec resect.

Mais, direz-vous, est-il possible de prier les
saumes ? Il serait peut-être intéressant de faire une
nquête historique sur la manière dont au cours des
ges on les a priés et compris.

Pendant les premiers siècles du christianisme les
saumes étaient l'unique expression de la prière; c'est
e cette époque que date probablement cette consigne
e l'Eglise : *toutes les semaines le psautier tout entier.*
nous paraît étrange aujourd'hui d'apprendre qu'au
mps de saint Jérôme les paysans ont chanté les
saumes derrière leur charrue et les artisans dans
ur atelier. Les psaumes étaient donc devenus familiers aux laïcs aussi bien qu'aux prêtres. Les antiques
mélies sur les psaumes, celles d'Origène, d'Eusèbe,
Grégoire de Nysse, d'Hilaire, de Chrysostome,
Ambroise, d'Augustin prouvent qu'à cette époque
ne récitait pas les psaumes d'une façon mécanique,
ais qu'on en vivait. Après l'époque des Pères de
Eglise, la prière et l'intelligence des psaumes se perd
plus en plus, mais l'Eglise tient à ce que la vie
ficielle de prière y reste accrochée.

La plupart des prêtres d'aujourd'hui prient les psaumes sans les comprendre, de façon mécanique même; s'ils veulent prier pieusement, ils recourent au chapelet et à d'autres pratiques. Souvent on leur recommande d'ajouter une prière du matin et du soir au bréviaire imposé. Tout cela montre qu'on ne voit plus dans le bréviaire « la prière des heures ». Pourtant le prêtre peut y trouver assez de formules pour encadrer sa vie de prière; tous les besoins de sa prière y sont satisfaits de façon on ne peut plus parfaite : il n'a qu'à apprendre à bien prier son office et au bon moment. Le prêtre n'aurait même pas besoin d'ajouter un seul Pater à son bréviaire : il y trouve assez de formules qu'il peut étoffer à sa façon. Se sent-il porté à prier davantage, il peut mettre alors plus de temps à la récitation de son bréviaire. Réapprenons donc à mettre notre vie de prière dans les psaumes et dans le bréviaire.

Je puis me demander comment il y a moyen d'exprimer ma vie intérieure dans une forme de prière qui appartient à une sphère d'idées bien étrangère, à l'Ancien Testament. En fait, les Psaumes contiennent toute la gamme des prières et des affections possibles; je puis dès lors m'en servir moi-même, si toutefois je fais attention à deux choses :

1° si je les détache de leur situation concrète pour leur donner un sens plus général, qui vaut aussi pour moi en particulier (c'est-à-dire si je les transpose de l'histoire juive sur le champ de bataille de mon cœur ou du royaume de Dieu);

2° si je christianise, au besoin, les idées (ce qu'on appelle donner au passage son plein sens). Cela est possible, étant donné surtout que l'Ancien Testament ne diffère pas tant du Nouveau et que le même Saint-Esprit parlant dans ces hymnes prie aussi dans notre cœur. Ensuite tenons pour principe de saisir le plus possible le sens littéral des psaumes; gardons-nous

le nous égarer dans des allégories, mais exploitons u maximum le sens littéral : nous trouverons beaucoup en cherchant sérieusement.

Beaucoup se heurtent à la multitude et à la variété les psaumes de demande, de plainte, de douleur, de malédiction. Au premier abord il semble que l'âme ne puisse pas prendre contact avec eux : celui qui les prie maintenant n'est plus, en général, exposé aux mêmes persécutions, aux mêmes inimitiés que les chantres des psaumes.

Il s'agit par conséquent de les sortir de leur cadre historique trop restreint ou trop personnel : ces psaumes représenteront la lutte de l'enfer contre le royaume de Dieu dans l'Eglise et dans l'âme. Cette lutte dure toujours et se perpétue à travers les siècles, aussi bien l'Eglise continue au cours des âges à réciter dans son office les trois dernières demandes du Pater, mais dans un sens combien élargi : pardonnez-nous nos offenses, ne nous laissez pas tomber en tentation, délivrez-nous du mal. N'oublions donc pas que nous prions au nom de l'Eglise (1).

(1) Un mot des *psaumes de malédiction* qui paraissent se concilier difficilement avec l'esprit chrétien. Les plaintes et les demandes présentent souvent dans les psaumes sous la forme naturelle, instinctive, d'une malédiction. L'homme simple exprime ainsi combien il déteste le mal. Il va de soi que nous, chrétiens, ne souhaitons aucun mal au pécheur susceptible d'amendement. Les psaumes n'ont d'ailleurs en vue à voir avec des inimitiés personnelles. Le thème de toute notre prière c'est le Royaume de Dieu et le péché; la malédiction dans les psaumes n'est que l'expression spontanée de notre protestation absolue contre le péché et l'enfer. Remplaçons donc l'optatif de malédiction par l'indicatif; la malédiction devient alors l'expression de la justice divine, nous ne la prononçons pas de notre propre bouche, mais par la bouche du Christ ou de l'Eglise. La malédiction devient semblable à l'avertissement solennel que le Christ lançait aux pharisiens. Précisément dans ces passages de malédiction je trouve quelque chose d'émouvant, de grandiose : le Dieu juste, le Juge suprême, met le pécheur en garde contre l'enfer. En priant les psaumes n'y mettons pas nos idées mesquines, terrestres, égoïstes, mais plaçons toute notre prière évangélique dans le cadre de la lutte qui oppose l'enfer et le Royaume de Dieu; alors nous nous trouverons aisément en communion avec ces saintes prières. L'Eglise et l'Ame occuperont une place importante dans notre oraison; dans le cœur de l'Eglise, en effet, convergent tous les grands besoins de l'âme qui, prisonnière de l'homme inférieur, aspire au divin.

Une idée encore bien propre à transformer le psaumes en prière : considérons la plupart de psaumes comme des *paraboles*. Le terme de la compa raison une fois trouvé nous pourrons pénétrer la sign fication du psaume en question. Nous verrons alo tout de suite ce qui, dans la prière, doit se transpos et ce qui n'est qu'ornementation. Dans une parabo tous les traits de l'image ne peuvent être transposé De même dans les psaumes nous ne pourrons no servir de tous les versets et de toutes les idées. Si l' n'en tient pas compte, on arrive à des explicatio forcées, si peu naturelles qu'elles nous rebutent. suffit d'avoir présent à l'esprit le point de compar son et ce danger sera évité. Cette méthode a l'ava tage de s'appuyer sur le sens littéral, car seule compréhension intégrale de l'image primitive me fe saisir la comparaison. Parfois le point de compar son n'est qu'un sentiment noble et puissant que psaume doit exprimer. Prenons par exemple Psaume 136 : Super flumina Babylonis — une élé grandiose de l'exil; le terme de la comparaison ici l'amour fidèle et profond de Jérusalem — n pouvons l'appliquer à l'Eglise, à l'Eucharistie, Jésus. Si nous procédons ainsi, la malédiction deux derniers versets ne nous gênera guère, puisqu' n'est qu'une fioriture de l'image qui doit expri notre sentiment.

Je me permets de vous donner un conseil : soy sincères en récitant les psaumes. Si nous demand nous devons avoir quelque chose à demander; étant à l'abri, nous demandons la protection dans persécution, nous ne sommes pas dans la vérité. nous disons un psaume, celui-ci doit être l'expres d'un véritable besoin, soit de l'âme, soit de l'Eg sinon le psaume est pour nous « aes sonans et c balum tinniens ». Ce besoin existe toujours, si dans notre âme, certainement dans l'Eglise; n n'avons qu'à y penser.

L'étude des psaumes.

Tous nos efforts, en vue de bien prier, resteront cependant vains, si nous n'entreprenons pas une étude sérieuse des psaumes, étude qui devrait déjà commencer au Séminaire. Jadis personne n'était admis aux ordres sans connaître le psautier par cœur; aujourd'hui personne ne devrait être ordonné s'il ne comprend pas bien tout le psautier. Cette étude faite, ne craignons pas de la reprendre plusieurs fois au cours de notre vie, alors, seulement, nous posséderons nos psaumes. Et quand ces chants auront bien pénétré notre cœur, ils ne perdront jamais leur fraîcheur, ils nous deviendront même infiniment chers.

Voici quelques indications pratiques pour l'étude des psaumes :

Je cherche tout d'abord à m'approcher le plus près possible du texte original du psaume que j'étudie, car la Vulgate bien souvent nous cache des merveilles. Quelle métamorphose si je retrouve dans mon psaume les strophes, un refrain, d'autres finesses même ! Dans la Vulgate, parfois le chant original se reconnaît à peine. Pour cette étude je vous conseille une version récente accompagnée de notes explicatives.

Depuis des années, je recommande à mes auditeurs un système de fiches : une fiche par psaume, où j'inscris : 1° le titre, le résumé du psaume; 2° l'occasion, la situation (historique, prière du soir); 3° la suite des idées, la subdivision, celle-ci coïncide souvent avec les strophes, elle a son importance pour une bonne compréhension. Si je connais la suite des idées, je ne serai pas arrêté par un mot obscur; 4° les explications de mots et de choses. Voilà pour le recto.

Au verso, il y a place pour de belles pensées sur le psaume et pour l'emploi qu'en fait la liturgie. Ce système de fiches a le grand avantage de faciliter la tâche de la mémoire; au moyen de ces fiches on se

rappelle aisément tout ce qu'on a appris. Quand vous aurez étudié un psaume de la sorte, allez au devant du tabernacle ou en pleine nature pour le prier, exprimant par lui les sentiments qui jaillissent du fond de votre cœur.

Encore une indication pratique. La distance qui sépare le bureau du prie-Dieu est considérable, qui n'en a fait l'expérience ! A l'étude le psaume est si vivant, à la prière tout s'est estompé. Inscrivons dans notre bréviaire même quelques notes, au moyen d'un crayon bien taillé. On ne se figure pas quelle importance peut avoir un petit trait pour la compréhension du texte. La Vulgate altère parfois le sens d'un passage, il s'agit alors de le rétablir. Inscrivez-y des mots qui frappent : résumez brièvement, situez le psaume, mettez des chiffres à chaque division, traduisez les mots difficiles, parfois c'est la ponctuation qui est fausse. Il y a des versets qui, dans la Vulgate, n'ont aucun sens ou un sens enchevêtré : je les mets entre crochets; je les récite, mais je sais à l'avance que je ne dois pas faire attention à leur sens; un verset incompréhensible peut me priver, en effet, de la joie de bien réciter le psaume tout entier. Maint psaume qui ne me sourit guère renferme néanmoins quelques beaux vers; je les marque d'un trait en marge et je me réjouis de les rencontrer (par ex. le Ps. 118). Au dessus de chaque heure j'inscris en deux ou trois mots significatifs son utilisation dans la liturgie. Je sais par expérience, que ces petits moyens facilitent grandement la prière.

Conclusion.

Idée de l'heure et étude des psaumes, voilà, à mon avis, les deux conditions principales d'une bonne récitation du bréviaire. Vous comprenez que je n'ai pas épuisé la matière, loin de là. On pourrait organi-

ne journée liturgique pour traiter uniquement du réviaire. On devrait parler de l'importance des autres arties, antiennes, répons, oraisons, de la structure u psautier per hebdomadam. On pourrait dire beauoup aussi des offices festifs qui émergent des offices uotidiens: l'année liturgique trouve, en effet, sa meilure expression dans le bréviaire. Une question qu'il udrait traiter aussi, c'est le problème du *bréviaire iez les laïcs*. Les essais réalisés avec des laïcs justient les meilleures espérances. Mais le but de mon pport était seulement de remettre un peu à l'honneur pauvre petite Cendrillon qu'est devenu le bréviaire susciter un peu d'affection envers ce compagnon notre vie. Un héritage sacré, le trésor inestimable la prière de l'Église est là à notre disposition, mais us devons étendre la main et le saisir si nous vouis en prendre possession et dire qu'il est nôtre (3).

Pius PARSCH.

Klosterneuburg, 1940.

(3) Cet article est extrait — avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur — d'une petite brochure de 30 pages, qui porte le même titre et qui est en vente, en France, chez M. Fischer, Librairie du Cerf, 29, boul. Latour-Maubourg, Paris (7e), en Belgique, chez M. le bouquiniste du Grand Séminaire, Liége.

Introduction
à l'étude de la Bible

I. Les Psaumes.

Il importe de bien préciser notre point de vue. Il d'ailleurs le point de vue, si l'on peut dire, de la Bi elle-même : l'adoration et le service de Dieu par l'é cation spirituelle de l'homme. Pas un livre, pas une pa pas une ligne de la Bible ne va à un autre but, n'est ani d'un autre esprit.

Mais cela signifie évidemment que nous écoutons livre-éducateur, que nous essayons de comprendre s langage, que nous recevons ses pensées dans notre esp activement certes, docilement aussi; lui, et pas un aut à moins qu'il ne nous renseigne sur lui; lui, et pas no fantaisie, qui ne nous renseignera pas sur lui.

Il y a donc une méthode essentielle et indispensable l'étude objective du texte, avec le secours des disciplin critiques, historiques, philosophiques, théologiques, — moins ce qui en est accessible à chacun d'entre nous — souvent qu'un très bon commentaire suffira à donner

C'est de là que l'on part, et il n'y a pas d'autre po de départ.

Certes la foi, et la prière qu'elle produit spontaném et comme perpétuellement, se sera mêlée à cette étu

ntifique et, en lui communiquant son enthousiasme
pre et sa grâce, s'en sera déjà échauffée et nourrie,
intenant elle va prendre son essor : le temps de l'orai-
est venu. La préparation scientifique continuera d'agir,
s presque inconsciemment, assurant au vol de l'âme
équilibre salutaire, une direction générale, sans doute
t de sa liberté conduite par l'Esprit, la loi même de
aison.

Et Esprit, qui, plus authentiquement encore, conduit
Eglise, a donné au texte inspiré une fécondité nouvelle
t il a enrichi la liturgie, l'art, la littérature, en faisant
ire à la « lettre » un sens « spirituel ». L'Ecriture
-même avait ainsi fleuri et fructifié la première, et
doit à cette interprétation la présence en son sein de
beaux textes.

'Eglise en oraison a découvert de magnifiques pensées
le fécondes leçons par l'usage de ce sens: l'âme en
son peut en trouver à son tour.

uelques principes seulement doivent présider à cet
e :

- Il reste entendu que le sens premier de l'Ecriture est
sens littéral, qu'il est indispensable de le connaître
écessaire de l'étudier scientifiquement.

- L'interprétation spirituelle est exposée à deux grands
ers; sa facilité et sa fécondité. N'importe qui peut
dire à un texte n'importe quoi. Et très souvent des
mes qui n'étaient pas n'importe qui ont donné en
de fâcheux exemples.

C'est pourquoi la modération, la réserve, l'humilité,
les qualités rigoureusement exigées de l'emploi de
méthode.

fera bien de s'en servir surtout pour l'utilisation
que et l'application à la vie des textes de la Bible.
re la discrétion devra-t-elle surveiller le travail.
urgie, qui est elle-même une source de doctrine spi-
le, sera, avec quelques Pères de l'Eglise, mais non
ous, le guide le plus sûr.

*
**

Par quel livre commencer? Le problème théorique pou rait être assez complexe; il faudrait répondre, semble-t-il par les Prophètes; le problème pratique est simple, il fa répondre : par les Psaumes. Et pour cette raison déc sive qu'ils sont le livre de la prière de l'Eglise et do nous avons à faire quotidiennement usage.

Mais quotidiennement nous nous apercevons qu'ils n sont pas faciles à comprendre. Quel texte est facile comprendre?

Commençons donc par nous faire une idée de ce qu'i sont.

Israël était un peuple qui chantait. Il chantait le trava les joies de sa vie, ses peines aussi, ses entreprises, guerre et ses prouesses; il chantait son histoire, il chanta la sagesse et l'enseignement.

La Bible a gardé, à travers ses pages, quelques-uns ces chants; elle les signale parfois. Trop souvent on n a pas fait attention, et cela a été cause de malheureus obscurités et erreurs d'interprétation. Qu'on lise, p exemple, les livres des *Nombres,* chap. XXI, 17... *Josué*, chap. X, 12... des *Juges,* chap. V, 1... le *deuxième Samuel*, I, 18, on entendra chanter Israël.

Surtout, étant un peuple religieux, le plus religieux tous les peuples, un peuple dont la religion fut la v la mission et la gloire impérissable, Israël chantait prière : la louange de Dieu, l'action de grâces, la péniten la demande.

Naturellement Israël chantait surtout dans les actes p blics du culte — la religion antique fut une action soci du clan, de la famille, de la nation, plus encore qu'in viduelle. On chantait donc autour du sacrifice, aux fê dans les processions et les pèlerinages.

Toutes choses tendant à se fixer pour mieux se tra mettre, à s'organiser pour mieux s'accomplir, surtout matière de culte, il y eut des maîtres et des écoles, maîtrises et des chœurs, des recueils et des collections

Que cela ne nous donne pas la pensée que la vie religieuse personnelle n'existait pas. Toute la Bible, et le Psautier d'abord, porte témoignage du contraire. L'individu prie, exulte, combat, souffre, pleure, espère et s'apaise dans les Psaumes. Mais la communauté, dont l'âme commune est infiniment plus consciente que dans nos groupes sociaux modernes, ayant ressenti et reconnu ses expériences dans les chants de quelques-uns, les a pris à son compte, les modifiant au besoin, les a répétés pour les siècles.

De tout cela nous trouverons les traces dans notre livre des Psaumes. Ouvrons-le. La division en cinq livres est relativement tardive — c'est-à-dire pourtant que la Bible grecque la présente déjà, elle était donc séculaire quand l'Église est née. Mais regardons bien, nous verrons à plusieurs endroits les indices d'autres divisions, antérieures (1) :

On a à peine besoin d'ouvrir les yeux pour distinguer diverses collections : Psaumes de David, Psaumes des fils de Coré, Psaumes d'Asaph; ou bien, selon leur emploi : Psaumes des « montées » (vers Jérusalem), etc.

La structure même de quelques poèmes montre qu'ils étaient chantés en chœurs alternés; ou bien un choriste, un groupe, et un chœur se répondant. Et c'est un travail intéressant de leur rendre leur allure dramatique.

Où nous aurons plus de difficulté ce sera dans la classification des Psaumes. On s'y essaye depuis longtemps, sans espoir d'un succès définitif.

La raison en est précisément dans ce que nous avons dit de l'origine de ces poèmes. Peu d'entre eux, si beaux que ils soient tous, ont été vraiment composés, comme une œuvre d'art. Ils ont jailli de l'âme et dans la vie; d'ailleurs les peuples d'Orient n'ont pas nos habitudes et nos méthodes de pensée.

---

(1) Le cas des doublets est particulièrement intéressant : les *Ps.* XIV et LIII ; XL, 14-18 et LXX; LVII, 6-12 et CVIII, 2-6; LX, 7-14 et CVIII, 7-14, sont respectivement identiques.

Leur présence simultanée dans notre Psautier, si déconcertante d'abord, est une preuve évidente qu'ils appartenaient jadis à des collections séparées.

Nous voici maintenant devant la question :

Comment lirons-nous les Psaumes, en vue de l'orai
et de la vie spirituelle?

Les notes qui précèdent la plupart d'entre eux, n'ay
à ce titre aucune signification, souvent peu de clarté, p
fois encore moins de valeur historique, nous n'avon
notre disposition que les données du texte.

1) Le premier principe de la méthode est qu'il faut d'ab
chercher l'idée, ou le sentiment fondamental du poè
Les éditeurs modernes du Psautier nous rendent c
nairement le service de nous l'indiquer, à plus forte ra
les commentateurs, mais il vaut mieux trouver par n
mêmes.

2) L'idée fondamentale, ou le sentiment dominant
couvert, on étudiera comment le psalmiste développe
idée, sous quelles formes diverses il la présente, qu
idées secondaires naissent d'elle ou s'agglomèrent au
d'elle. Et pareillement pour les sentiments que les
éveillent.

On notera la nature des images, leur vivacité, leur
ou leur grâce (2); les mouvements de la sensibilité
sursauts de passion, les cris profonds : *mon Dieu,*
Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? — Comme la
épuisée aspire aux sources d'eau... — Mon âme a so
Dieu, du Dieu vivant...

3) Enfin on arrêtera son attention à l'expression n
dont une bonne traduction doit avoir essayé de garc
valeur : clarté, concision, énergie...

Les mots, bien sûr, perdent beaucoup de leur vie
leur puissance dans une traduction; le rythme pi
tout. La poésie hébraïque garde du moins le charme
étrange de son « parallélisme des phrases », cette so
rime des idées, qui fait répéter la même pensée d'un
à l'autre — soit répétition presque formelle — soit
sition des expressions, soit addition d'un élément l

(2) Les citations seraient innombrables.

(parallélisme simple ou positif; antithétique ou négatif; synthétique ou progressif).

Il ne faut rien laisser perdre de la beauté humaine des Psaumes, dont un savant connaisseur a dit qu'ils étaient « les plus beaux poèmes religieux de l'humanité ».

C'est par elle que nous aurons à commencer l'initiation des autres à l'étude et à la méditation de ces chants vraiment divins qui ont éclairé, fortifié, consolé des millions d'âmes et sont capables de le faire encore. Et puis, s'il faut comprendre déjà pour admirer, on comprend mieux ce qu'on admire.

Ceux qui les ont composés avaient le sens de la rencontre divine, de la conversation divine, de la communion divine sur tous les chemins et dans tous les actes de la vie humaine.

C'est par cela qu'il faut finir ou c'est cela qui doit demeurer de la lecture du Psautier et de l'oraison sur les Psaumes : le sentiment profond et puissant que Dieu est proche et que l'action de l'homme est une adoration (3).

N'oublions pas ceci, qui est vrai en général de toute la Bible, mais plus particulièrement ici : le signe que nous aurons compris un Psaume sera que nous y avons rencontré Dieu

Dieu, et aussi des âmes : celle du psalmiste, celle de la communauté, profondément humaines et profondément religieuses.

Donnons un simple exemple après la théorie, sans choisir : le Psaume 1.

L'idée fondamentale : le bonheur de servir Dieu. Son expression générale : un tableau, un diptyque plutôt, le bonheur du juste et le malheur de l'impie. Une impression essentielle : stabilité et instabilité.

Comment dire le bonheur du juste?

---

(3) Vus ainsi, tous les Psaumes ont quelque chose à donner, même ux qui paraissent les plus éloignés de la conscience chrétienne, les Psaumes dits « de vengeance » : ceux qui ont un objet particulièrement culier, l'épithalame *Ps.* XLV, ou qui se réduisent à un souvenir storique, par exemple le court poème *Ps.* CXIV (que notre Psautier tin, à la suite du grec, a si malencontreusement uni au suivant), un jou littéraire, où étincelle une expérience religieuse éblouissante.

Le psalmiste est un éducateur, il enseigne, comme les sages de la Bible. Il comprend donc qu'il doit d'abord décrire la vie de justice dont il veut chanter la félicité :

Heureux l'homme qui ne marche pas
selon le conseil des méchants;
et qui ne se tient pas dans la voie des pécheurs,
ni ne s'assied dans la compagnie des moqueurs;

A personne il ne peut échapper que la pensée chemine en une progression descendante vers une profondeur de perversité : *marcher, conseil, méchants,* forment le premier degré; *se tenir, voie, pécheurs,* forment le deuxième, chaque mot marquant une gravité plus grande du mal que le mot correspondant du degré précédent; *s'asseoir, compagnie, moqueurs,* forment, et par le même procédé, le troisième.

Cette triple formule négative a son complément dans la belle expression positive de l'idéal de la piété juive :

Mais qui a son plaisir dans la loi de Iahveh,
et médite sa loi jour et nuit.

Si concrètes et émouvantes que soient ces expressions, elles manquent de quelques chose, que le maître-psalmiste désire, que le poète-psalmiste trouve : l'image, la belle image naturelle, simple, lumineuse, fraîche, celle qui vous frappe l'esprit, y pénètre et n'en sort plus; la plus belle image orientale : un palmier au bord d'une source :

Il est comme un arbre planté
près d'un cours d'eau,
qui donne son fruit en son temps
et dont le feuillage ne se flétrit pas.

L'eau courante, l'arbre, les fruits, l'ombre d'un feuillage perpétuel : la vie, la paix, la joie.

Un mot résumera cette prospérité bienheureuse, car il faut qu'une sentence résume une leçon :

Tout ce qu'il fait lui réussit.

Et voici, ne opposition, le méchant. Ses mœurs et son état ont été décrits, au commencement, dans le portrait au négatif. Un trait suffira à exprimer son sort :

Il n'en est pas ainsi des méchants :
mais ils sont comme la paille que chasse le vent.

L'impie, c'est l'instabilité même. L'image est banale en soi, celle de l'arbre n'était pas une trouvaille, mais placées ici, posées ainsi en face, elles sont d'un grand psychologue et d'un grand artiste. Contemplons-les : la première d'un calme pacifiant, la seconde d'une rapidité tragique. Méditons-les, d'autres tableaux monteront peu à peu derrière ceux-ci : deux foyers, deux villages, deux cités, deux nations, deux humanités — qui sait, deux nous-mêmes... l'arbre au bord de la source, la paille tourbillonnant éperdûment.

La vie juge. C'est ce que dit notre sage :

Aussi les méchants ne resteront-ils pas debout, au [jugement
ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

Car il n'est pas question ici de notre « jugement dernier ».

Dieu juge aussi, dans la vie même. Et déjà dans la vie il récompense et il béatifie. Il y a, pour dire cela, un mot biblique d'une grande profondeur, et il est ici : Dieu « connaît » les justes.

Car Iahveh connaît la voie des justes,
mais la voie des pécheurs mène à la ruine.

Laissons les méchants aller où leur voie les mène, car Dieu ne les punit, pour ainsi dire, pas. Ils se punissent. Le psalmiste veut évidemment que nous pensions surtout aux justes, pour les imiter et trouver leur bonheur : connaître Dieu, c'est leur tâche; être connus de lui, c'est leur joie.

G. Brillet,
Supérieur général de l'Oratoire.

La prière des Psaumes

Le Père Doncœur, dans *Cité Nouvelle*, le Père Bouyer, dans *la Maison-Dieu*, ont jeté, à propos du Psautier, un grand cri d'alarme. Leurs analyses judicieuses révèlent les origines historiques et psychologiques d'une inquiétante désaffection. Les notes qui vont suivre ne prétendent ni ajouter ni corriger quoi que ce soit à ces études magistrales. Ce ne sont que des réflexions inscrites en marge du texte, et nées d'un sentiment également très vif des valeurs mises en cause et en danger dans le phénomène auquel nous assistons.

Le prêtre est bien loin d'être, même au point de vue religieux, indépendant du monde dont il est responsable et à qui il transmet le message de Jésus Christ. Sa psychologie porte profondément l'empreinte du milieu présent, et, pour n'être pas toujours nettement discernés, les traits dûs à ce milieu et à son influence n'en sont pas moins aussi réels qu'importants. L'âme du prêtre peut avoir ainsi perdu insensiblement, par suite d'une dérive générale, le contact avec des réalités dont l'apparence demeure : il peut s'étonner des « signes » mêmes qu'il porte dans sa main, et peut-être les accuser; il ne se rend pas compte que l'atmosphère n'est plus assez pure, autour de lui et en lui, pour que ces signes prennent leur valeur. Un glissement de la mentalité religieuse est, selon nous, pour quelque chose, dans la crise actuelle du Psautier. C'est ce que nous nous proposons de dire, en rangeant nos réflexions autour de quelques centres.

Les Psaumes sont un instrument poétique de prière, sur des thèmes élémentaires, à l'usage chrétien. Chacun

des points de cette affirmation nous paraît appeler d'utiles remarques.

Il faut dire ou chanter les psaumes.

Et d'abord les Psaumes sont un *instrument* à prier. Ils n'ont pas été conçus et composés pour offrir un thème de réflexion, mais pour être un schème d'action. De cette action qu'est la prière. Ils ne sont pas à lire, mais à dire et même à chanter. Ils ne sont pas faits pour être considérés avec attention ou avec intérêt, mais pour qu'on essaie de se « revêtir » des dispositions qu'ils traduisent. Or, le premier mouvement de notre psychologie d'aujourd'hui à l'égard du texte écrit, est, non de nous en servir dans l'intention pour laquelle il a été bâti, mais de prendre à son endroit une distance et un recul, pour lui demander, s'il y a lieu, un exemple.

Jamais le Psaume ne révélera sa vertu à qui s'obstine maladivement à le regarder, comme une suite d'idées qui posent devant les yeux d'un observateur, mais seulement à qui le reçoit comme un outil dont on use. Voilà déjà, à notre sens, une première source d'échec : aux Psaumes nous n'apportons rien; or, une inertie curieuse ne pourra engendrer que déception. Il faut y venir poussé par la volonté d'aller, par eux, jusqu'à Dieu. Alors ils disent leur secret. La prière, qui suppose en réalité vouloir — fiat —, a trop souvent, dans notre mentalité, un caractère totalement étranger à l'action. A celui qui veut simplement se complaire dans les Psaumes comme du dehors, ceux-ci ne serviront de rien, quel que soit le capital d'expérience religieuse enfermé là. Supposez au contraire une intention spontanée et vivante orientée vers Dieu, qui cherche à se redresser, à s'exprimer, à s'épanouir, elle retrouve dans ces textes l'instrument de choix qu'ont manié avec tant d'amour et de bonheur tous nos pères dans la foi. A qui n'éprouve aucun désir, à qui n'est pas animé par le souci de s'élever vers Dieu, inutile de proposer ces chants : ils demeureront lettre morte. Ils ont évidemment constitué autre chose pour un saint Augustin, pour un saint Bernard, pour tant d'autres!

Ajoutons que les Psaumes sont un instrument *poétique*. On peut penser que le meilleur de l'élément poétique est si étroitement lié au génie d'une langue ou à la magie originale des sons, que la meilleure traduction n'en conserve rien. Ce qui devrait être certain, c'est qu'un texte de prière, conçu et composé comme une poésie, mieux comme un chant, a toutes chances de perdre entièrement sa valeur, et donc son efficacité comme instrument, si on le dépouille de tout ce qui pourrait, en lui, rappeler sa nature poétique. Or, c'est là un aspect totalement méconnu, quand il s'agit des Psaumes, non par l'Eglise, qui les fait chanter (— et peut-on nier qu'il y ait dans ce chant, exécuté honnêtement, par des moines par exemple, une vertu religieuse, une puissance de recueillement indépendante même du contenu intellectuel des textes? —) mais méconnu par l'ensemble des chrétiens.

Il se passe ici ce qui se passe en général pour l'Ecriture : son caractère de livre « inspiré » lui retire, pour nous, ses caractères « humains » naturels. De même qu'on ne se souvient plus de ce qu'est un genre historique lorsqu'on aborde un texte sacré qui présente humainement ce caractère, on ne se souvient plus de ce qu'est la poésie quand on aborde le Psautier. On oublie qu'il faut un minimum de « poésie » dans la traduction d'une poésie, on oublie que la poésie réclame, pour être abordée sans contresens et pour opérer son charme, une attitude particulière que ne réclame pas la lecture de Descartes. Se présenter devant un Psaume avec l'état d'âme de l'homme qui va analyser le Discours de la Méthode est littéralement ridicule. Il y a une sorte d'abandon à consentir. Il faut se livrer à un certain rythme, à un certain enchantement des sons et des images mystérieusement combinés, à un certain ensorcellement musical où les habitudes sûres et claires de notre discours familier sont un peu en déroute. L'usage des Psaumes suppose donc, au moins, un minimum de rythme, il appelle même normalement le chant.

Si étrange que paraisse une telle exigence, elle est dans la nature des choses, et le fait qu'on la méconnaisse signifie seulement combien, au nom de la foi, nous sommes capables de dénaturer les choses de la foi, au risque fatal d'en perdre la substance. Nous ne pouvons pas entrer sur

le terrain réservé et technique du mode original de poésie en œuvre dans les Psaumes : il nous suffira d'avoir évoqué une considération qui nous paraît une évidence, et dont l'oubli est peut-être pour quelque chose dans le mal que nous déplorons.

Les thèmes élémentaires de la prière psalmique.

Les Psaumes, disions-nous, sont des poésies construites sur un petit nombre de *thèmes élémentaires*. Il faut une certaine habileté et un peu d'artifice pour démontrer le contraire. Quelques-uns se croient obligés de déployer pour cela un talent qui nous semble dépensé en pure perte. Cette pauvreté apparente des Psaumes, qu'il faut bien avouer, ce retour perpétuel vers des affirmations élémentaires, à peine variées dans leur expression, pourrait bien s'appeler de son vrai nom : simplicité, et nous faire utilement sentir notre pauvreté religieuse profonde. Notre psychologie religieuse moderne est subtile, amoureuse des délicatesses et des finesses, des analyses qui ouvrent sur notre âme de larges perspectives ou mordent vivement dans notre sensibilité. Notre cœur est attentif aux moindres nuances de son propre jeu, toujours replié sur soi pour se saisir dans la diversité de ses mouvements. L'homme religieux se considère lui-même avec une complaisance inlassable. Nul doute que les Psaumes n'offrent à des âmes ainsi disposées une cruelle déception, à moins que ce ne soit une vigoureuse leçon.

Les thèmes sont en petit nombre, serrés autour de deux pôles — grandeur divine et petitesse humaine —, entre lesquels circule ce courant qui, du point de vue divin, est amour bienfaisant, du point de vue humain, soumission confiante. Le classement des thèmes particuliers s'organise sans effort autour de ces centres : *grandeur de Dieu* (gloire, louanges divines) — toute puissance et sagesse, Loi, Parole de Dieu, justice (vérité, sainteté, rétribution), service et culte....; *misère de l'homme* — petitesse, péché, mystère de la vie, tentations, épuisement, solitude, persécutions...; *miséricorde divine et humble confiance* —

pardon, providence, confiance, paix, sérénité, reconnaissance... Le Sauveur réalisant et garantissant tout cela en sa personne. En dehors de ces thèmes qu'on jugera sans doute bien généraux, soit en eux-mêmes, soit dans leur expression, il n'y a guère d'idées à chercher et à trouver dans les Psaumes. C'est qu'il s'agit là de ces vérités élémentaires qui « grandissent avec l'âme » comme s'exprimait saint Irénée, de ces grandes vérités tranquilles, stables sous les remous des remarques piquantes et fugitives, et seules dotées de cette puissance permanente qui en fait une nourriture substantielle pour l'âme. Quand on arrive à goûter les Psaumes et à en redécouvrir les formules dans le mouvement spontané de sa vie religieuse, c'est que cette vie a toute sa santé et que le goût est bon. Les reproches de polyvalence ou de répétition qu'on peut adresser à ces poèmes n'ont plus guère de sens, à ce moment-là. Qu'ils puissent servir en des occasions très diverses — comme les y fait servir la liturgie —; qu'ils répètent sans cesse les mêmes choses, qu'importe, s'ils redisent l'essentiel, le petit nombre de ces choses que l'homme a perpétuellement besoin de se redire et de redire à son Dieu? Quand l'amour de charité viendra un jour les animer, ces chants s'y prêteront à merveille, l'amour ayant besoin de redire toujours les mêmes choses, sans pour autant se répéter jamais, selon l'admirable mot de Lacordaire.

Les psaumes, prières chrétiennes.

Enfin, et c'est là le point de beaucoup le plus important à nos yeux, les Psaumes sont une prière à l'*usage des chrétiens*. Il importe donc de les lire en chrétiens. Mais ne semble-t-il pas que nous rencontrions ici l'une des difficultés les plus sérieuses et les plus délicates? Toutes ces attitudes du psalmiste qui déconcertent notre âme chrétienne : cette assurance de sa bonne foi, cette complaisance, cette suffisance, cette passion de vengeance, ce goût maladif de la lamentation, etc... si contraires à notre humilité évangélique, à l'esprit de pardon, à l'optimisme paulinien, etc...? Serions-nous donc trop chrétiens pour user des Psaumes? La prétention, aussitôt énoncée, trahit

ce qu'elle enferme de déplaisant. Il est pour le moins singulier d'apprécier de la sorte un outil si familier et si cher à l'Eglise, qui en a « truffé » sa liturgie, un outil si évidemment naturel au Christ lui-même, comme en témoignent tant de lambeaux de Psaumes surpris sur ses lèvres jusque dans la Passion. La vérité a chance d'être dans la direction exactement opposée : peut-être sommes-nous trop peu chrétiens pour aller jusqu'au bout de ce mouvement que les Psaumes amorcent et en effet n'achèvent pas à eux seuls.

Peut-être nous manque-t-il précisément d'avoir assez besoin du Christ pour le mettre au cœur de ces prières comme de toutes nos prières, au cœur de ces textes comme de tous les textes de ce Testament qu'il est venu accomplir. C'est lui-même qui nous y invite en saint Luc 24, 44. C'est lui qui achève ces Psaumes, lui seul qui épanouit ces fleurs et leur permet d'exhaler leur parfum. Ce n'est pas violence que d'introduire le Christ dans ces prières, ce n'est pas un artifice, car, en toute vérité, il leur donne leur sens qu'un juif ne pouvait qu'entrevoir. Il n'y a pas ici de procédé à suggérer; il s'agit d'un sens à acquérir. Il est possible cependant d'expérimenter la valeur du principe soit en découvrant l'Evangile dans le prolongement des thèmes du psalmiste, soit en éprouvant l'efficacité d'un Psaume pour prolonger en prière une pensée suggérée par le texte évangélique.

Du premier point de vue, c'est un exercice extrêmement fécond que d'essayer une transposition, et comme une traduction des thèmes essentiels et constants des Psaumes dans le langage de l'Evangile : on aperçoit alors dans une vive et précieuse lumière, révélatrice parfois, ce qu'il y a de nouveauté prodigieuse dans la Bonne Nouvelle, et, en même temps, comment toute la richesse antérieure s'y trouve conservée intacte, selon le mot de Jésus : *je ne suis pas venu abolir, mais accomplir.*

Pour reprendre à titre d'exemple les thèmes énoncés plus haut, il y a une prodigieuse découverte spirituelle dans cette transition : de la toute puissance et sagesse créatrice à la providence paternelle du discours sur la montagne; de la loi divine à la volonté du Père; de la parole de Dieu au *verbum Dei* de l'Evangile, ou même au Verbe

de saint Jean: de la vérité divine à l'*Ego veritas* et au thème évangélique de la loyauté humaine reflet de celle de Dieu; de la sainteté de Dieu, au *Perfecti estote sicut Pater vester cœlestis perfectus est;* de la rétribution divine au thème évangélique du pardon et du jugement, tout dominé par la charité, sans méconnaître la réalité de l'enfer et de la damnation; de la gloire de Dieu à celui du Royaume et de sa charité... Et, de même, pour la misère de l'homme, quelle transition de la petitesse douloureuse à la doctrine de l'enfance chrétienne, du péché, même pardonnable, aux thèmes du publicain, de la pécheresse ou du prodigue, qui n'éliminent nullement ni le « monde » ni le démon; du mystère de la vie à l'enseignement des Béatitudes; des tentations à la Croix; de la crainte de Dieu à la charité. Le pardon est rédemption; l'amour de Dieu s'appelle grâce; la confiance s'appelle foi; la reconnaissance s'attache aux mérites du Christ crucifié; la paix et la sécurité ont leur gage dans l'Esprit-Saint. Pour tout dire, Dieu s'appelle le Père, et le Sauveur s'appelle Jésus...

Du second point de vue, l'expérience seule peut faire saisir ce que vaut un Psaume pour permettre à une âme que l'Evangile a éclairée et émue de prolonger en prière ce que le Christ lui a fait concevoir. L'Eglise sait bien, et il nous appartient de nous en convaincre nous-mêmes, que ces « vases » sont les mieux adaptés pour accueillir le vin précieux que distille le texte évangélique; et qu'il est difficile de mieux prier, quand la Passion nous a touchés et que nous voulons prier, qu'en continuant ce Psaume 21 que Jésus a entonné sur sa Croix, « moniti » et « formati », là comme pour le Pater, par le divin « monitor ».

Il n'est pas question de nier qu'il y ait des transitions difficiles, et que le discours sur la montagne marque des ruptures. Comment les Psaumes ne les enregistreraient-ils pas? Encore est-il qu'après tant de saints dont le sens chrétien vaut le nôtre — un saint Augustin par exemple —, nous trouverions sans doute dans une pleine possession de la vie du Christ et de son Evangile, le moyen d'utiliser avec profit ces vieux chants, trop rudes quelquefois. Cette suffisance gênante, qui nous empêche de la dominer en réalisant mieux la solidarité qui est la nôtre dans le

arist avec la portion triomphante de notre Eglise? N'y rait-il pas pour nous quelque avantage à profiter de ces is « vengeurs » de nos Psaumes pour entretenir, dans otre âme si facilement et hypocritement lâche, un peu la verdeur évangélique à l'égard du « monde »? Le spect chrétien des personnes n'est-il pas aisément un rétexte pour transiger avec les erreurs et le mal? Quant ux paroles douloureuses où percent l'inquiétude et l'igno-nce de l'autre vie, n'enferment-elles pas aussi, même our nous qui savons, un précieux sentiment de la valeur remplaçable du temps présent et de l'urgence du service e Dieu et des âmes avant qu'il ne soit trop tard ?

A chacun de voir ce qu'il estime vrai et utile dans les ggestions précédentes. A chacun surtout d'accepter avec ne pleine confiance ce que Dieu et son Eglise nous offrent. ous ne savons pas comment il faut prier. La Providence e s'est pas refusé à nous en instruire. L'Esprit-Saint et ui seul sait comment il faut prier. Comment méconnaî-rait-on l'avantage d'une prière où l'Esprit parle à la fois u dedans en inspirant notre piété filiale, et du dehors n « inspirant » notre chant? Comment ne serions-nous as tentés de regarder d'un peu plus près les reproches ui nous viennent aux lèvres, en demandant à Dieu de ous donner le cœur qu'il faut, pour aimer les prières u'il nous dicte?

Un supérieur de Séminaire.

BIBLIOGRAPHIE SUR LES PSAUMES

Ceux qui désirent étudier les psaumes trouveront dans les ouvrages suivants, choisis parmi d'autres, les textes, commentaires et explications désirables :

Chanoine E. Pannier, *Mes Psaumes*, Coll. *La Bible*, publié sous la direction de L. Pirot, t. 5; XLV-600 pp., Letouzey et Ané, 1937.

L. Desnoyers, Les Psaumes, traduction rythmée d'après l'hébreu, 470 pp.; Desclée de Brouwer, 1935.

Dom Pierre de Puniet, O. S. B., *Le psautier liturgique* à la lumière de la tradition chrétienne; t. 1 : Psaumes de David, 875 pp.; t. 2 : Psaumes lévitiques et Psaumes anonymes, 874 pp.; Desclée de Brouwer, 1935.

Mgr. J. Weber, *Le psautier du bréviaire romain*, traduction de la Bible de Crampon, introduction et commentaire de J. W., 530 pp., Société saint Jean l'Evangéliste, Desclée & Cie (1933).

Ajoutons le bref commentaire du P. Brillet immédiatement adapté à la prière :

G. Brillet, Supérieur Général de l'Oratoire, *Notre beau Psautier*, Desclée de Brouwer, 1936, 190 pp.

Ceux qui, sans réciter le bréviaire, voudraient commencer à prier les Psaumes pourraient se procurer un Petit office de la sainte Vierge *qui, soit au rite romain, soit au rite dominicain, rassemble une bonne partie des plus beaux Psaumes. L'office des défunts qui peut se trouver en fascicules séparés présente un avantage analogue.*

Ceux qui veulent réciter les Psaumes en français peuvent se servir de l'excellente traduction rythmée du P. Roy :

A. Roy, *Le livre des Psaumes*, Beauchesne, 1941, 340 pp.

Enquête sur l'office divin

Le renouveau biblique actuel suscite une ferveur nouvelle pour l'office et la prière liturgique de l'Église. Notre enquête voudrait aider les chrétiens à tirer de ce renouveau tous ses fruits spirituels.

Tout le monde est prié à y répondre. Les prêtres, les couvents de religieux et religieuses sont particulièrement sollicités. Les laïcs qui ne récitent pas un office peuvent au moins répondre aux questions que nous avons marquées d'un astérisque.

Nous engageons nos amis à diffuser le présent questionnaire et à nous en demander des tirés à part.

Les conclusions paraîtront dans quelques mois dans la Vie spirituelle. *Nous serions reconnaissants à nos amis d'envoyer leur réponse sans tarder à M. le Directeur de* la Vie Spirituelle, 29, *boulevard Latour-Maubourg, Paris* (VII^e^).

I. Votre office.

1*— Quel est votre office : grand office? (Précisez si vous le dites au chœur — avec mouvements et ministres appropriés. —, si vous le récitez en commun, au moins à certains jours, ou en privé). Petit office de la sainte Vierge? du saint Sacrement? Office des *Pater* des religieux laïcs? Ou bien avez-vous seulement un cadre quotidien de prières et d'exercices? Lesquels? (Prières du matin, du soir, etc...)

2*— Y êtes-vous tenu par vœu, en vertu d'une promesse? Ou le récitez-vous simplement par goût? Tous les jours?

3*— Suivant quel horaire récitez-vous l'office? Indiquez ce que vous faites ou ce que vous voudriez faire.

II. L'office divin, nourriture de vie spirituelle.

*— Aimez-vous prier avec les psaumes? Le faites-vo couramment, même en dehors de l'office?

*— Avez-vous découvert les psaumes récemment? Ou bi n'êtes-vous pas encore arrivé à les goûter? Avez-vous enc tagé et même fait naître la pratique des psaumes?

— Vous êtes-vous servi du nouveau psautier? Le préfér vous à l'ancien?

— Utilisez-vous pour l'oraison des passages de l'office (hor lie de la fête, psaume, répons, etc.)?

— Faites-vous votre lecture spirituelle dans les leçons l'office (Ecriture sainte, homélies, sermons), les reprenant p à fond ou dans leur contexte au cours de la journée? Av vous une dévotion spéciale pour certaines fêtes de l'ann Certains éléments de l'office chanté ou récité vous frappent au point de vous revenir spontanément à l'esprit dans journée?

— Les heures que vous récitez sanctifient-elles vraim votre travail et cette partie du jour qu'elles célèbrent?

— Votre préparation à la messe, votre action de grâ votre examen de conscience quotidien s'intègrent-ils dans v office? Ou bien allez-vous chercher ailleurs (ou en vous-mê l'inspiration de ces prières et exercices?

— Si vous avez abandonné le petit office en faveur grand, à quels motifs avez-vous obéi? Et si cela n'a dépendu de vous, quelles conséquences en tirez-vous pour n vie d'oraison?

III. Initiation à l'office.

— Avez-vous reçu un minimum d'enseignement du pour vous permettre de réciter l'office? A quelle époqu

— Si vous récitez l'office en latin sans connaître langue, aimez-vous l'office? Choisiriez-vous vous-même d réciter ainsi? Pourquoi? Préféreriez-vous le réciter en franç Vous servez-vous d'une traduction à côté de votre texte la

— Avez-vous une connaissance suffisante de la Bible cien Testament surtout) pour goûter l'office?

— Pensez-vous que la connaissance du latin et de la Bible soit suffisante pour goûter l'office et en tirer profit?

IV. Récitation chorale et privée.

— Votre vie chorale est-elle un élément important de votre vie spirituelle? Si vous récitez l'office privément, quels avantages ou inconvénients y voyez-vous? Avez-vous essayé en certaines occasions la récitation commune?

— Les thèmes et attitudes spirituels que vous impose l'office sont-ils une gêne ou un soutien pour votre vie spirituelle?

— L'office en prenant du temps, en obligeant à la présence du plus grand nombre de choraux, est-il une charge pour votre maison? Et pour vous-même avec votre travail?

— Si vous dites l'office privément, estimez-vous qu'il vous prend beaucoup de temps? Où le récitez-vous? A l'église, pendant les cérémonies, ailleurs? A genoux ou autrement?

— Sur quoi se porte votre attention pendant l'office? Fonction chorale? Prononciation des mots? Sens des mots? Le mystère du jour? Dieu? Une intention particulière?

— Dans la récitation chorale observe-t-on parfois des temps de silence (par ex. pendant des encensements)? Dans la récitation privée? (par ex. entre deux petites heures).

*— Si vous ne récitez pas l'office, si vous avez seulement un cadre quotidien de prières familiales quelle place occupent-elles dans votre vie spirituelle? Ajoutez-vous individuellement quelque prière? Avez-vous un oratoire familial?

V. L'office et les exercices spirituels.

*— Avez-vous une dévotion pour la messe considérée comme sacrifice de louange et en particulier pour la messe conventuelle? Qu'ajoute-t-elle à l'office? Aimez-vous y assister?

— Avez-vous d'autres prières ou exercices quotidiens que l'office? Lesquels (prières du matin, du soir, examens, méditations, chapelet, etc...)? Quelle place occupe l'office parmi eux? Si vous aviez le choix, que choisiriez-vous?

*— Vous, laïc, qui ne récitez pas l'office que représente pour vous le bréviaire du prêtre?

VI. Offices imités ou composés.

*— Si vous avez organisé vous-même un office (pour une institution, pour un groupe de camarades ou pour vous-même [illegible] vous vous êtes inspiré en organisant un office a été ou serait [illegible] de choisir des psaumes? ex. Ad Dominum : matin qui [illegible] ; Ad Jesum : soir. A quels moments [illegible] vous la pensée la plus longue et les « leçons » des [illegible] caractéristiques de votre office?

*— De quoi vous êtes-vous inspiré ou vous inspireriez-vous pour la composition de cet office? Du bréviaire? Des petits offices? Ou bien directement de la Bible? (Psaumes, Lectures des prophètes, des livres sapientiaux de l'Evangile des Epîtres, etc.)

*— Quelle part faites-vous, ou feriez-vous à la louange à Dieu, à la demande, à la réparation, à la prière aux saints

*— Auriez-vous le souci que votre office comportât la récitation hebdomadaire du psautier, la lecture annuelle de la Bible? Comment les répartiriez-vous (schématiquement ?

*— Si vous avez dû composer un office simplement pour une veillée par ex. veillée de baptême, départ pour [illegible] comment l'avez-vous composé? Quels fruits en a-t-on tiré

VII. Offices du dimanche et offices festifs.

*— Quel est l'office du dimanche en votre paroisse? Vêpres? Complies? A certaines fêtes dit-on matines? Laudes?

*— Pourquoi les fidèles semblent-ils se désintéresser des vêpres du dimanche? Y a-t-il des exceptions? S'intéressent-ils davantage aux complies? Pourquoi?

*— Les laïcs favorisent-ils cette récitation de l'office à la paroisse? Ou bien M. le Curé a-t-il du mal à leur faire accepter l'office? (à vous faire)

*— En dehors de la paroisse, quel est votre office du dimanche en famille ou dans votre institution? Et pour certaines fêtes ou certains jours, avez-vous un office spécial?

*— Récite-t-on quelquefois dans votre paroisse l'office des défunts? Quand? Lequel? Le récitez-vous privément?

Les enseignements du jeûne de Jésus

Comme le remarque saint Jean Chrysostome, Notre-Seigneur n'avait aucun besoin pour lui-même de ce jeûne de quarante jours. Ce n'est que pour nous instruire qu'il a voulu ce jeûne si long et si sévère; c'est pour nous enseigner quel bien précieux nous trouvons dans le jeûne, quelle force et quel bouclier contre les assauts de l'ennemi. Cela nous avons besoin de l'apprendre, nous surtout, modernes, qui comprenons peu et méconnaissons d'ordinaire si foncièrement les bienfaits de ces austérités en elles-mêmes, et surtout la sagesse maternelle de l'Eglise quand elle nous les impose par certains de ses préceptes. Les paroles de Chrysostome sont donc encore infiniment plus actuelles en notre temps que dans le sien.

Le jeûne est d'abord un bienfait pour tout chrétien. Saint Thomas nous donne ailleurs les grandes raisons qui incitent au jeûne. Premièrement, il comprime les concupiscences de la chair : par le jeûne, la chasteté est protégée, défendue et conservée. Deuxièmement, par lui, l'esprit est purifié, il s'élève plus librement vers les objets sublimes de la contemplation; c'est après le jeûne, et en vertu de cette purification, que Daniel reçoit les révélations de Dieu. Troisièmement enfin, grâce à lui, on satisfait pour le péché. La dette morale

du péché disparaît en même temps que le péché est attaqué et vaincu dans ce qu'on peut appeler ses attaches et ses racines physiques; c'est pourquoi le jeûne fait comme partie intégrante de la conversion, selon le mot du Seigneur dans le prophète Joël : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans le jeûne et les larmes.* Ces trois raisons de saint Thomas nous montrent excellemment le rôle guérisseur total du jeûne. Il pourrait dire lui-même aussi; j'ai guéri l'homme tout entier, « totum hominem sanum feci ». La première raison nous le montre guérissant la chair et la seconde guérissant l'esprit, donc tout le malade; la troisième proclame son triomphe sur la maladie elle-même qui est le péché. Saint Augustin a magnifiquement chanté toutes les péripéties et tous les aspects de cette victoire : « le jeûne purifie l'esprit, élève les sens, soumet la chair à l'esprit, rend le cœur contrit et humilié, disperse les brumes de la concupiscence, éteint l'ardeur des passions, allume pour ainsi dire et fait briller la splendeur de la chasteté ».

Tâchons de bien saisir et de bien fixer dans sa précision cette notion authentique de l'austérité, en nous garant de toutes les exagérations. L'austérité est un moyen, elle n'est pas le but. Elle est un remède pour ces malades que nous sommes et restons toujours. Elle n'est pas bonne en elle-même, elle ne peut avoir qu'une bonté utile, donc mesurée par la fin d'abord, et aussi par les circonstances. Notre appréciation et les applications que nous aurons à en faire dépendront nécessairement de beaucoup d'éléments, faute de quoi les imprudences seraient faciles. L'obéissance est ici le plus souvent le guide, et parfois le garde-fou. On voit combien notre concept si nuancé diffère de certaines notions brutales et grossières, que nous retrouverions dans l'ascèse de beaucoup de fausses religions et même, osons-le dire, dans certaines aberrations dont des chrétiens n'ont pas su toujours se préserver suffisamment. Il faut savoir les en excuser

en partie, et c'est facile quand on est pénétré de l'extrême délicatesse pratique des jugements et des applications en pareille matière! Des indiscrétions de toutes sortes ont pu aboutir à d'imprévisibles déviations, surtout en Orient, à des formes plus ou moins étranges où l'austérité semble empiéter et, du domaine des moyens dont elle ne devrait jamais dépasser les frontières, envahir celui de la fin. Il faudrait relire dans Cassien les recommandations qu'il développe avec tant de sagesse.

D'ailleurs les exagérations sur ce point ne prouvent rien. Jésus a tout ramené d'avance à la juste mesure et fait la part de toutes choses. Il a donné à l'austérité les quarante jours du désert; en ce lieu et pendant ce temps, il va jusqu'au bout de la générosité, comme toujours et en tout, comme il va jusqu'au bout de l'amour, *in finem dilexit*. Puis il se replonge dans la vie commune de tous et démontre, par le fait même qu'il a mené ces deux vies, que l'une et l'autre sont licites et louables, « utraque licita et laudabilis ». Saint Jean Chrysostome fait remarquer tous les aspects du grand enseignement que Jésus nous donne par son jeûne au désert : il contient la leçon d'austérité que nous avons développée, il contient aussi une leçon non moins nécessaire pour nous, de discrétion dans les exemples qu'à notre tour nous prétendons donner aux autres ou même que nous leur donnons par devoir. Nous y regardons à tant de fois avant de nous jeter dans les eaux salutaires de la pénitence et quand nous y sommes bien immergés, nous avons souvent toutes les peines du monde à garder la juste mesure et à nous arrêter à temps. Nous qui avons pu commencer en étonnant et scandalisant par défaut, si l'on peut dire, finissons parfois en déroutant les autres par excès. Nous ressemblons à ces mécanismes défectueux qu'on a autant de peine à mettre en mouvement quand il le faut qu'à arrêter à temps. Ceux qui sont généreux et qui savent procurer l'édification d'un bon départ ne savent

pas toujours la compléter par celle de la modération nécessaire et de la ponctualité dans l'arrêt.

Notre-Seigneur nous donne ici un exemple parfait et complet. Les baptisés, sous prétexte qu'ils ont été purifiés et divinisés par la grâce, ne doivent pas se targuer de leur baptême pour se dispenser du jeûne : Jésus était Dieu et son jeûne vient après son baptême. Ce jeûne très dur, Jésus d'autre part ne le prolonge pas plus que ne l'avaient fait Moïse et Elie qui n'étaient que des hommes; pour que l'exemple divin reste en même temps humain, il ne faudrait pas, en effet, que les hommes tâchent d'expliquer par un secours spécial de la divinité de Jésus, un jeûne qui serait trop au-dessus des forces humaines : ce serait encore un bon moyen d'échapper à la leçon qui nous est donnée ! L'exemple de Jésus est parfaitement adéquat, parfaitement applicable; il est le modèle de ceux que nous devons nous efforcer de donner aux autres, en nous tenant toujours aussi loin de la lâcheté que de l'indiscrétion, toutes deux si naturelles à notre pauvre humanité.

fr. Pierre-Thomas Dehau, O. P.

La charité du Christ en Croix

Notre charité chrétienne possède vraiment un pouvoir universel d'aimer. Rien ne doit lui échapper. Tout doit l'intéresser car tout l'attire, qu'il s'agisse de personnes qu'elle aime, et auxquelles elle se donne et se livre totalement, qu'il s'agisse des autres réalités qu'elle aime en vue de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain. Seul le péché, considéré en lui-même, dans son opposition à l'amour de Dieu, échappe à son empire et résiste à son influence divine.

Mais ne croyons pas que ce pouvoir universel de la charité soit pour autant uniforme. Ne croyons pas que l'idéal vers lequel tend cette universalité soit de regarder tous les hommes et tout l'univers d'une façon semblable et nous entraîne nécessairement à les aimer tous d'une égale affection divine. Ce serait se méprendre gravement sur la nature divine de cet amour. Cet amour porte en sa propre structure un ordre : l'empreinte directe et immédiate de la sagesse divine. Cette sagesse possède ses lois propres, ses exigences intimes, son harmonie, son ordre particulier. Ces lois, ces exigences, cette harmonie, cet ordre se retrouvent au cœur même de notre charité. Celle-ci, petit à petit, les découvrira au plus intime d'elle-même, et elles lui révéleront la physionomie toute divine de son être et de sa croissance. Plus notre charité sera parfaite, plus cet ordre s'imposera à elle avec netteté et précision, plus il lui dictera tous ses gestes, puisqu'il lui apparaîtra

de plus en plus clairement comme l'ordre même de la sagesse divine.

Notre jugement humain n'improvise pas cet ordre, il ne le construit pas, il ne l'édifie pas selon son bon plaisir, comme il le fait d'une certaine façon pour nos amours humaines. Nous pouvons évaluer de façons très diverses nos amis et la réalité de l'univers. Nous pouvons établir entre toutes ces réalités une certaine hiérarchie de valeur selon nos préférences et nos goûts. Cette hiérarchie aura certes une certaine valeur objective, mais en dernier lieu c'est bien notre propre choix qui sera la règle et la mesure. Lorsqu'il s'agit de la charité, c'est tout différent. C'est la sagesse divine elle-même qui y introduit cet ordre, et cette harmonie. Cet ordre est divin, d'une objectivité parfaite qui ne néglige pourtant rien des exigences et des circonstances si particulières de notre pauvre vie humaine. C'est en effet un ordre dans l'amour. Il doit donc tenir compte de la manière de vivre de celui qui aime et se modeler à ses multiples contingences. Mais c'est avant tout un ordre dans un amour divin. Il doit donc dépasser infiniment ces multiples contingences, s'emparer d'elles et s'en servir, pour toujours mieux refléter les exigences de la sagesse divine.

Le grand modèle, le modèle vivant de cet « ordo caritatis » pour nous, c'est le cœur de Notre-Seigneur tel qu'il se manifeste à la Croix. C'est là qu'il nous enseigne publiquement comment nous devons aimer notre Père et nos frères. C'est là qu'il nous montre les inclinations les plus intimes de son cœur, les sollicitudes toutes particulières qui l'animent.

Il nous manifeste à la Croix — et nous l'avons déjà souligné — son amour très particulier pour son Père. Il est tout entier au Père. Il remet son corps et son esprit entre ses mains paternelles. Le premier regard, le regard le plus profond de son cœur est tout entier pour son Père. Sa première parole sur la Croix est pour son Père : « Père, pardonnez-leur » et l'ultime parole est encore pour lui : « Père, je remets mon âme entre tes mains. »

Tout le sacrifice de sa vie, de son bien, de son honneur, de sa gloire, l'abdication de sa volonté propre, tout cela

proclame la *priorité absolue* de cet amour pour son Père, son Dieu. Il est venu témoigner de cette grande et unique vérité : Il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Tout en lui est sous l'emprise directe et complète de cet amour. Rien n'y échappe : son corps labouré de tous côtés, son âme submergée de tristesse manifestent avec éclat qu'il est victime d'amour pour son Père.

Et en même temps la Croix manifeste l'amour divin qu'il a pour LUI-MÊME. L'amour de Fils unique qui s'aime comme Fils unique pour la gloire de son Père. Il sait que seul il peut rendre au Père cette gloire infinie. Voilà pourquoi l'amour qu'il a pour lui-même, loin d'entraver son désir d'immolation, le soutient au contraire et l'y pousse. Car la gloire qu'il désire rendre au Père, il ne pourra la lui rendre pleinement qu'en étant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la Croix. L'amour de charité qu'il a pour lui-même le crucifie, l'immole, le fait descendre dans les abîmes de l'agonie pour que la volonté du Père soit tout.

Et il nous aime de la façon même dont il s'aime. Il nous aime pour que nous-mêmes nous devenions gloire du Père, pour que le Père soit glorifié en nous. L'amour de charité qu'il a pour nous nous crucifie, nous immole, nous fait descendre dans les abîmes mêmes de son agonie pour qu'en nous aussi la volonté et l'amour du Père soient tout.

Son amour pour nous est tellement semblable à l'amour qu'il a pour lui et pour le Père, qu'il se manifeste dans les mêmes gestes, dans les mêmes actions, dans la même agonie et la même Croix. Tout le sang répandu à la Croix témoigne en même temps de son amour pour le Père, pour lui-même et pour nous. Parce que dans son cœur ces trois amours sont inséparablement unis; ils jaillissent d'un même foyer d'amour, et ils sont unis par le même Esprit.

Comme son agonie et sa mort sanglante montrent qu'il préfère la gloire de son Père à sa propre gloire, à son propre honneur, à sa propre vie humaine et terrestre, de même son agonie et sa mort sanglante montrent avec le même éclat qu'il préfère le salut de nos âmes, le salut de chacune de nos âmes en particulier, à sa propre gloire

humaine, à son propre honneur humain, à sa propre vie humaine. Tout, en lui, qui peut être immolé et offert, est vraiment immolé et offert pour la gloire du Père et pour notre salut.

Mais son amour pour toutes les âmes, pour tous les pécheurs qu'il sauve, implique un ordre divin. Le cœur de Notre-Seigneur a ses préférences, et ces préférences il nous les dévoile à la Croix.

Celle qui est la plus proche de lui, d'une proximité selon la chair et le sang et en même temps d'une proximité divine, c'est SA MÈRE. Marie est plus proche qu'aucune autre créature de son cœur de chair et de son Cœur divin. C'est pourquoi il l'aime infiniment plus que les autres. Il a pour elle un amour de charité qui a des ambitions dont les limites ne peuvent se prendre que de l'amour même qu'il a pour lui-même. Il aime sa Mère, l'épouse de son Cœur divin comme il s'aime lui-même. Voilà pourquoi il l'immole si profondément, si intimement. Un glaive transperce l'âme de Marie. Tout son amour pour son Père, il veut le voir revivre dans l'âme de sa Mère, et c'est pourquoi il veut qu'elle soit avec lui, en lui totalement « hostie » pour la gloire du Père. Il lui demande même de compléter, d'achever dans sa foi et son espérance ce que lui ne peut vivre que dans son amour : l'épouse est l'aide de l'époux. Il lui demande d'être immolée dans ce qu'il y a de plus secret, de plus intime : en son intelligence et en son esprit; d'être dans sa foi et son espérance l'épouse fidèle de son agonie et de sa croix. Par là, le cœur de Marie pénètre bien plus profondément dans tous les abîmes de l'amour du cœur de son Fils, pour n'être comme lui que victime d'amour pour son Père et pour nous.

Mais sa Mère étant ainsi celle qui lui est le plus proche selon la chair, il a pour elle une tendresse et une sollicitude toutes filiales. Il la confie à saint Jean : « Femme, voilà ton fils ». Son amour de charité pour sa Mère à la Croix se manifeste donc bien avec ce double caractère, exigence divine qui la veut de plus en plus unie à son sacrifice (c'est pour cela qu'il la veut présente), sollicitude filiale qui ne veut pas la laisser seule.

Mais notons bien que l'amour du fils selon la chair et le sang, dans le cœur de Jésus, est tout entier *sous l'emprise de sa charité*, à tel point que cet amour filial est lui-même totalement immolé, qu'il fait partie intégrante du sacrifice et qu'il est même, on peut le dire, la partie la plus pure du sacrifice. Ce qui a fait le plus souffrir le cœur de Jésus à la Croix a été de faire souffrir le cœur de sa Mère. Le plus douloureux pour ce cœur si aimant et si tendre, a été d'immoler sa Mère, d'être lui-même son unique bourreau : c'est l'âme de sa Mère qui est transpercée par le glaive. Il y a alors un surcroît de douleur qui exploite, pourrait-on dire, ce qu'il y a de plus sensible, de plus personnel dans le cœur du Christ : faire souffrir celle qu'il aime tant et à tant de titres. Voilà comment la charité du cœur du Christ se sert de toutes ces proximités, de tous ces liens qui l'unissent au cœur de sa Mère, pour qu'elle puisse être plus parfaitement elle-même et réalise toutes ses inclinations, tous ses désirs divins.

Jésus donne sa Mère à Jean. Après Marie, celui qui en un sens est le plus uni à son cœur, c'est Jean. Entre Jésus et Jean il y a des liens d'amitié très profonds. Il est le disciple bien-aimé. Parmi ceux qui ont été choisis, Jean a une place particulière. Il a comme une familiarité toute spéciale avec Jésus. N'a-t-il pas été le témoin des heures les plus glorieuses? Aussi Jésus lui demande-t-il d'être le témoin des heures les plus douloureuses, d'être le témoin de toute la Passion, de la Crucifixion, du coup de lance. L'amitié très profonde qui unit le cœur de Jésus à son disciple bien-aimé, amitié qui est totalement sous l'emprise de la charité, incline Jésus à unir très intimement son ami à sa croix. Mais en même temps, cette même amitié est source pour le cœur de Jésus de nouvelles souffrances, d'une nouvelle blessure : il doit faire souffrir un ami fidèle, le crucifier dans son cœur d'ami.

L'amour de charité que Jésus porte à saint Jean est si fort qu'il peut exiger de lui d'être là, présent à sa mort ignominieuse, exiger de lui le sacrifice de son ami. Jésus a de très grandes ambitions sur le cœur de son disciple bien-aimé. Il veut qu'il pénètre très profondément dans le mystère de l'amour de son cœur. Il veut que lui-même y soit associé, à son rang d'ami. Ce cœur sur lequel Jean

s'est reposé, il doit s'ouvrir, pour qu'il s'y cache et y demeure. Pour que tout ce mystère d'intimité se réalise entre le maître et le disciple, Jésus lui donne sa Mère : il lui donne celle qu'il aime le plus : « Voilà ta Mère ». Par là, il lui manifeste ouvertement l'amour si spécial et si confiant qu'il a pour lui. Ce n'est qu'à l'ami de son cœur que Jésus peut confier sa Mère, son trésor secret. Jean, à partir de ce moment, la prit « in sua » : au plus intime de son cœur. Elle lui est donnée. Elle devient le trésor de son cœur. Celle qui maintient vivante dans son cœur la présence de son ami.

Notons bien que c'est dans ce sacrifice mutuel de leur amitié que la charité du cœur de Jésus à l'égard de Jean se manifeste le plus ouvertement par le don de sa Mère qu'il lui fait, et que la charité du cœur de Jean pour Jésus connaît une intimité toute nouvelle. Tous les deux ont alors même Mère : le cœur de Jésus et le cœur de Jean se trouvent alors étroitement unis dans le cœur de Marie, dans ce cœur broyé pour Jésus et pour Jean, dans ce cœur tout aimant et si dépouillé, qui ne bat plus que pour que l'unité de leurs cœurs soit de plus en plus parfaite. Voilà pourquoi elle est debout au pied de la Croix : c'est pour les tenir tous deux dans le secret de son cœur.

L'amitié humaine si pure et si belle, qui unissait Jésus et Jean, réclame que Jean soit présent à la Croix. Cette présence les crucifie dans leurs cœurs d'amis et permet en même temps à leur charité de se réaliser et de s'expliciter selon leurs inclinations les plus profondes.

Marie-Madeleine et les saintes femmes, ces fidèles servantes du Christ, sont, elles aussi, présentes et elles doivent l'être, elles aussi, pour achever de blesser le cœur du Christ et pour qu'elles-mêmes soient crucifiées pour lui. Elles pénètrent moins intimement dans les douleurs du Christ que Marie et Jean; elles se tiennent auprès d'eux. Mais elles coopèrent à leur façon et à leur place, à ce sacrifice commun. Il y a là un ordre de proximité à l'égard de Jésus qui est respecté. Et Jésus réclame une union plus ou moins grande à sa Passion, à sa Crucifixion, suivant le degré de proximité plus ou moins grand que les âmes ont avec lui. Sa Mère, saint Jean, Marie-Madeleine, les saintes femmes; les liens d'amour qui unissaient

on cœur à ces diverses personnes lui permettent de les ssocier diversement et plus ou moins profondément à ses louleurs et à sa tristesse.

Mais à côté de ses amis, il y a ses ennemis : ses bour- eaux qui le maltraitent, qui l'accablent de coups et d'in- ures. Eux aussi le crucifient : ils le crucifient doublement, hysiquement et spirituellement. Ils sont venus pour cela. Parmi ses ennemis, plus cachés peut-être, plus éloignés le la Croix, non moins cruels, il y a les magistrats, le Grand-Prêtre, les scribes. Ils sont venus eux aussi pour e crucifier à leur façon, par leurs blasphèmes, leurs mo- queries, leur haine. Tout les sépare de Jésus, les met dans n état d'inimitié, d'opposition.

Notre-Seigneur témoigne à leur égard d'un amour hé- roïque et infiniment miséricordieux. Il ne les condamne as. Il ne les rejette pas. Il les laisse exercer sur lui toutes eurs cruautés et toute la férocité possible. Il répond à la iolence et aux injures par la douceur et par la prière . « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » Ce fut même la première de ses paroles sur la Croix, tel- ement son cœur désirait leur retour à Dieu.

Présents à la Croix, il y a aussi deux êtres, crucifiés, ux, réellement, avec Jésus, les deux larrons. Ces deux alfaiteurs sont deux étrangers pour Jésus. C'est par ha- ard qu'ils sont là, ou plus exactement ce sont leurs fautes ui leur permettent d'être si proches, si présents, et même, hysiquement, si conformes à Jésus. Ils sont crucifiés avec ui et en même temps que lui.

Auprès de Jésus, surtout quand on est crucifié avec ui, on ne peut rester étranger : il faut prendre parti, il aut se mettre pour ou contre. C'est ce qui arrive : l'un it chorus avec les ennemis et insulte Jésus. Mais, à la ifférence des autres ennemis, le mauvais larron est cru- fié dans sa chair. Sa douleur ne fait que rendre son onie plus méprisante : « N'es-tu pas le Christ? Sauve- i toi-même et nous aussi ». L'autre, le bon larron, regarde ésus et le supplie : « Jésus! Souviens-toi de moi lorsque viendras dans ton règne ». Ce pécheur repentant, qui mmunie avec amour aux douleurs physiques du Christ qui, à la Croix, a seul ce privilège, devient l'ami du cœur

de Jésus : « Je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis ».

Cette proximité physique et cette communauté physique de douleur ont permis à la charité du Christ de se manifester d'une façon spéciale, si spontanée et si miséricordieuse. Parmi tous les amis de Jésus présents au Calvaire, le bon larron est le seul qui ait eu ce privilège de converser amicalement avec lui et d'offrir sa vie humaine avec lui et en même temps que lui.

Mais le cœur de Jésus s'inquiétait aussi des ABSENTS : des amis infidèles, lâches, peureux. Leur lâcheté, leur désertion au moment même où il leur manifestait tout son amour, blessaient cruellement son cœur.

Le reniement de Pierre atteignait encore plus profondément son cœur. Pierre pour qui il avait prié d'une façon toute spéciale, Pierre qu'il avait averti d'être fort; Pierre si ardent et si prompt dans ses déclarations d'amour, Pierre venait de le renier publiquement trois fois. La charité du cœur de Jésus va même se servir de ce reniement assurément pleuré par le coupable, pour se manifester avec plus d'éclat. A Pierre il confiera le soin de son Eglise; il lui donnera son autorité sur elle. Voilà comment sa charité utilise les pleurs d'un ami lâche et faible.

A l'égard de tous les autres disciples, plus ou moins infidèles, sa charité non seulement leur pardonne, mais encore les fait ses représentants, ses témoins.

Il n'y a que JUDAS, qui ayant le dernier regard ami de Jésus, s'écarte définitivement de l'amour de son cœur comme fils de perdition.

A la Croix, la charité du cœur de Jésus s'exerce donc de multiples façons à l'égard de Dieu et du prochain. Elle s'exerce selon un ordre divin de sagesse chrétienne qui nous est manifesté par les gestes et les paroles du Christ. Nous devons tendre à imiter, dans l'exercice de notre charité, ce même ordre de sagesse chrétienne.

fr. M.-D. PHILIPPE, O. P.

La charité fraternelle comme forme des vertus

Ce mot de forme employé dans la théologie des vertus signale une élaboration technique de la doctrine. Mais l'on ne fait alors qu'exprimer avec rigueur une réalité de la vie morale et spirituelle dont l'intérêt est manifeste. Il est commun que les hommes accomplissent une action morale déterminée, non pour elle-même seulement, mais en vue d'une fin ultérieure affectée à son tour d'un caractère moral : celui-ci ment en vue de voler, celui-là observe la tempérance dans l'intention de mieux vaquer à la contemplation. La charité, en ce qui la concerne, possède un tel objet qu'il est loisible d'accomplir à son service les actes de toutes les autres vertus. Bien plus, ces actes des autres vertus n'obtiennent leur entière et dernière pertection qu'à la condition d'être en effet ordonnés à la fin de la charité : la justice, par exemple, la chasteté ou l'humilité se suffisent bien pour émettre des actes parfaits dans leur genre; et en ce sens-là, la charité n'est point nécessaire à l'accomplissement des vertus morales. Mais l'homme, appelé à une fin ultime, n'est rendu absolument bon que si, appliqué aux différentes actions morales que requiert sa condition, en même temps il les ordonne au bien suprême dont la possession signifiera sa béatitude. Une intention de cette sorte est l'œuvre de la charité, vertu spéciale de la fin ultime. A ce titre, il y a nécesité pour les vertus morales de recevoir leur accomplissement de la charité. Par ailleurs, toute vertu, du fait qu'elle a pour destination de rendre l'homme bon,

de concourir, pour sa part et dans son domaine, à la bonté de l'homme même dont elle rectifie les actes, appelle, pour ainsi dire, et attend cette influence en elle de la charité. La désignation de la charité comme forme des vertus s'autorise du double privilège qui vient d'être dit : d'une part, la charité confère aux vertus la perfection dernière en les ordonnant à son propre objet; d'autre part, cette perfection rencontre une aspiration intime des vertus. Il n'en va pas pareillement des perfections conférées par les diverses vertus aux actes qui leur sont ordonnés selon les occasions. Pour cette raison, le titre de forme des vertus est réservé à la charité. Il porte l'exacte signification que nous avons expliquée; il donne un singulier relief à l'excellence de la charité.

La thèse qu'on vient de rappeler est classique. Elle s'entend aussitôt de la charité envers Dieu. Mais lorsqu'on s'avise de l'extension de la charité sur le prochain, et telle que l'unité de la vertu théologale n'en est pas brisée, n'en vient-on pas à se demander si la charité fraternelle n'aurait point rang, elle aussi, de forme des vertus? Les théologiens à notre connaissance n'ont point débattu cette question. Elle ne semble ni maladroite ni artificielle. Il en proviendrait une connaissance plus sûre et plus explicite du rôle qu'est appelé à jouer sur l'ensemble de notre vie morale et spirituelle l'amour théologal du prochain; en même temps apparaîtrait mieux l'étonnante connexion grâce à quoi le prochain est élevé, concurremment avec Dieu, si l'on ose dire, à la dignité d'objet de la charité. On incline d'autant plus à entreprendre la recherche, avec les risques peut-être qu'elle comporte, que certains des textes du Nouveau Testament relatifs à la charité fraternelle parlent comme si cette dernière était en effet la forme des vertus. Sans nommer l'amour de Dieu, saint Paul assure, dans l'épître aux Galates, que *l'on accomplit toute la loi dans un seul précepte, à savoir : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (1). Semblablement dans l'épître aux Romains : *Celui qui aime son prochain a accompli la loi. Car : Tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras point;*

(1) *Gal.*, 5, 14.

tu ne déroberas point ; tu ne convoiteras point, et s'il est quelque autre commandement, tout cela est récapitulé dans cette parole, à savoir : Tu aimeras ton prochain comme toi-même (2).

Il est bien tentant, pour le théologien, de pressentir dans les verbes que nous avons traduits par accomplir (πληρόω) et par récapituler (ἀνακεφαλαιόω) l'idée même qu'exprime le mot de forme des vertus appliqué à la charité. Et pourquoi saint Jacques nomme-t-il « royale » la loi de l'amour du prochain (3) ? Mais le passage le plus suggestif est sans doute cette énumération des vertus en ordre progressif que fournit la deuxième épître de saint Pierre, où l'amour fraternel envers les chrétiens et la charité envers tous les hommes achèvent et couronnent un ensemble que la foi a inauguré : *Apportez toute diligence pour ajouter à votre foi la vertu* (c'est-à-dire peut être la valeur morale), *à la vertu la connaissance, à la connaissance la continence, à la continence la patience, à la patience la piété, à la piété l'affection fraternelle, à l'affection fraternelle la charité* (4). Il est remarquable que la piété elle-même soit nommée avant la vertu qui, aimant les chrétiens ou tout homme en général, ne concerne encore que des créatures. Et celle-là n'est suivie d'aucune autre. Nous sommes fondés à débattre la question qu'ont laissée à l'état implicite les théologiens.

*
**

L'amour du prochain se découvre aussitôt comme propre à mettre en mouvement toute sorte de vertus. Celles-ci ont leur objet et subsistent, si l'on peut dire, d'elles-mêmes, indépendamment de la charité ; mais que la charité survienne, et elles s'ordonnent à son service. Il est clair qu'elles y gagnent. Commençons par les vertus qui de soi ont pour objet à quelque titre le prochain. Entre toutes se détache la justice. On signale d'ordinaire la manière dont la justice diffère de la charité et l'on tient beaucoup à délimiter avec précision le domaine de chacune,

(2) *Rom.*, 13, 8-10.
(3) *Jac.*, 2, 8.
(4) 2 *Pt.*, 1, 5-7.

de façon que la charité se garde bien d'intervenir là où la justice s'impose. Soit. Mais l'on ne peut méconnaître que la charité soit secourable à la justice. Ne serons-nous pas plus facilement justes et ne le serons-nous pas mieux si nous aimons ce prochain de qui la justice a charge de sauvegarder les droits? Il est juste de ne point s'emparer du bien d'autrui; mais nous sommes mieux assurés de ne point léser de cette manière ceux avec qui nous vivons ou traitons lorsque nous leur avons fait une place dans notre cœur. La redoutable expansion prise par le péché d'injustice dans notre société d'aujourd'hui trouverait son plus sûr remède dans une progression de la charité. Pourquoi ne ferait-on pas appel à l'amour afin d'empêcher les gens de voler et de tuer? En réalité l'Evangile signifie pour une part la transposition au plan de la charité, afin de les rectifier radicalement, de rapports entendus d'ordinaire au plan de la justice. Il est juste aussi de s'abstenir à l'égard du prochain de l'injure comme de la détraction, de la médisance comme de la calomnie. Et cependant l'amour seul parvient sans faute à discipliner la langue. Mais l'influence de la charité est particulièrement requise et heureuse lorsque la justice est appelée à s'exercer envers ceux de qui nous avons reçu du mal. Le mal reçu provoque naturellement la haine; et rien ne trouble la justice comme de haïr ceux qu'on juge. Or, la haine n'est tenue en échec que par l'amour. Où manque l'amour, il est inévitable que la justice vindicative manque aussi d'impartialité. L'appareil judiciaire le plus solennel n'y change rien. Ces affirmations ont-elles besoins d'être prouvées aujourd'hui? A leur tour, la clémence, qui adoucit la peine due au coupable, et la mansuétude, qui modère la colère envers celui qui l'excite, sont comptées au nombre des vertus. Elles ne sont point proprement la miséricorde. Mais à coup sûr elles se rencontrent de préférence là où le justicier a conçu quelque sentiment affectueux en faveur de celui qu'il juge.

Voisines de la justice, d'autres vertus morales regardent le prochain. La bonne grâce dans les rapports de société en est une. Elle ne suppose pas de soi un penchant affectueux pour ceux qu'on évite d'offenser, auxquels même on a soin d'être agréable. Les bonnes manières ne vont

pas toujours de pair avec les bons sentiments. Mais l'affinité est si véritable entre cette vertu et la charité qu'on lui donne sans plus de façon le nom d'amour, c'est-à-dire le nom de la charité même. La vérité n'est-elle pas aussi mieux pratiquée envers les personnes que nous aimons? Il arrive bien qu'on leur mente, et pour une raison prise de l'amour qu'on a pour elles. Mais la sincérité demeure la règle des rapports affectueux. A trop mentir, on en viendrait à rendre impossible la conversation avec la personne aimée. Et cependant l'amour n'a rien de plus cher que de converser. Les mêmes observations valent pour les vertus qui s'adressent à certaines catégories de personnes seulement. La gratitude est due aux bienfaiteurs. Elle serait froide si elle ne s'accompagnait d'amour. Elle est de ces vertus auxquelles il ne suffit pas d'être correctes. Aussi bien ne s'égale-t-elle aux exigences de son propre objet que si elle considère chez le bienfaiteur le sentiment intérieur d'où procéda son bienfait, en sorte qu'elle lui rende affection pour affection. Elle n'est point faite pour se passer de charité. Moins encore sans doute ces vertus qui regardent chez le prochain sa raison de principe, telles la piété, qui s'adresse aux parents, l'observance, qui s'adresse aux princes et à tous ceux qui leur ressemblent. Un bon peuple aime son roi en même temps qu'il l'honore. Les enfants mêlent de manière indiscernable l'amour à leurs respects. L'amour est un sentiment si fondamental que les autres y reviennent comme par une pente irrésistible. Et la charité n'est rien d'autre que la vertu de l'amour. L'obéissance à son tour trouve dans l'amour du sujet pour le chef la meilleure condition de sa promptitude, où se reconnaît sa perfection. Elle se soumet à un précepte. Mais le précepte émane d'un homme. Et la disposition où l'on est envers l'homme n'est nullement indifférente à la manière dont on reçoit le précepte. D'un mot, l'on ferait tort à toutes ces vertus, non moins qu'à la justice elle-même, à vouloir les soustraire à toute influence de la charité.

Nombre de nos vertus ne sont pas des justices. A la différence des précédentes, elles n'ont pas le prochain pour objet. Elles ne restent pas étrangères pour autant à la charité dont nous parlons. Car au nom de l'amour de

nos frères et des hommes nous accomplissons les actions vertueuses elles-mêmes qui n'entraînent de soi que la perfection de leur auteur. La force est une vertu réglant les émotions de la sensibilité relatives à la peur et à l'audace: elle fait qu'un homme affronte les périls de mort là où ils doivent être courus. C'est une conduite qui peut servir les plus nobles causes. Lorsqu'on meurt pour rester fidèle à Dieu, cet acte de la force s'appelle le martyre. N'arrivera-t-il pas que l'on meure pour l'amour du prochain? Jésus a mis la force en rapport avec la charité lorsqu'il a prononcé que la meilleure preuve d'amour est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. A la force peuvent être rattachés la multitude des actes de dévouement où un homme prend sur soi, renonce à soi, se dépense et se sacrifie à l'avantage d'autrui. Saint Paul a souvent fait allusion aux labeurs et fatigues qu'il s'imposait au service des Eglises; il a déclaré par ailleurs que la charité supporte c'est-à-dire endure sans faiblir les ennuis, désagréments et inconvénients de toute espèce (5).

La chasteté elle aussi est une vertu d'ordre personnel elle protège l'homme contre les déchéances dont le menacent ses passions à la fois les moins nobles et les plus véhémentes. Elle est pour celui qui l'observe la sauvegarde de sa dignité d'être raisonnable. Mais il y peut mettre une intention d'exemple, comme saint Paul le conseillait à Timothée (6). Et plus spécialement l'amour d'une personne donnée, un amour, entendons-nous, susceptible d'être assumé par la charité, fera que l'on se retient de pécher avec elle ou de pécher contre elle. Il y a certainement un rapport intime entre la chasteté et l'amour chez tous ceux-là de qui la chasteté consiste en l'usage réglé de la nature. Comme la virginité est communément inspirée par l'amour de Dieu, la continence et la fidélité chez les personnes mariées sont inséparables de leur amour conjugal; et cet amour-là possède toute sa force lorsqu'il est pénétré des motifs de la charité.

Différente de la chasteté est assurément l'humilité, mais celle-ci n'est pas non plus sans retirer un avantage de

(5) 1 *Cor.*, 13, 7.
(6) 1 *Tm.*, 4, 12.

ait qu'on la met en rapport avec l'amour du prochain. La charité n'est pas envieuse, elle ne s'enfle pas, elle n'a pas d'aigreur : ainsi l'a dit saint Paul (7). Ce sont des dispositions qui facilitent singulièrement l'humilité. Aimer le prochain entraîne l'acceptation de ses supériorités et de ses succès. On ne tente pas d'usurper la place qu'il s'est acquise, on ne se rend pas malheureux du fait qu'il jouit d'un sort plus fortuné. Bien plutôt partage-t-on cordialement le bonheur qu'il a et se tient-on sans difficulté à sa propre place. Il y a de l'inimitié dans l'envie et de l'absence d'affection dans l'ambition. Ailleurs, saint Paul marque le rapport des deux vertus en ces termes : *Que la charité fraternelle vous rende tendres les uns pour les autres, chacun estimant les autres plus méritants... Ayez entre vous les mêmes sentiments, n'ayant pas le goût des grandeurs mais sympathisant avec les humbles. Ne soyez pas sages à vos propres yeux* (8). L'amour du prochain favorise donc positivement l'humilité et confère à cette vertu sa perfection la plus exquise. N'être pas humble, ce sera bien souvent manquer d'amour; mais aimer, ce sera se garantir une humilité à la fois naturelle et charmante, telle qu'elle eût été bien difficile si l'on n'eût attendri son cœur à l'endroit du prochain.

D'une façon tout à fait générale, l'empire de la charité fraternelle à l'endroit des vertus s'exprime dans la doctrine de l'édification, inculquée par maints textes du Nouveau Testament. Saint Paul a souvent fait commandement aux chrétiens de s'édifier les uns les autres. Il rend chacun responsable du bien spirituel de tous. Ce devoir relève de la charité (9). Or, l'on édifie par l'exemple d'une vie vertueuse et la démonstration du bien accompli. Non que les chrétiens doivent faire semblant, au bénéfice de leur prochain, d'être de saintes gens irréprochables : on ne retombe pas dans le pharisaïsme; mais ils ont à posséder pour de bon les vertus afin de satisfaire à l'édification fraternelle et d'être cause de sanctification auprès de tous. Il est tout à fait normal en morale chrétienne que la pensée du prochain et de son avancement dans les voies

(7) 1 *Cor.*, 13, 4-5.
(8) *Rom.*, 12, 10 et 16.
(9) 1 *Cor.*, 8, 1; *Rom.*, 14, 19; 15, 2, etc....

de la perfection conduise quelqu'un à renoncer au pé
et à pratiquer la vertu. Et ce motif, encore une fois, n'
traîne aucune hypocrisie dès là que sont sincères et
renoncement au mal et l'acquisition du bien. Le soin d'
fier est un principe authentique de vie vertueuse.
est pénétré de ce devoir se rend capable de grandes cho

Dans la même pensée, il évitera le scandale, ce
n'est pas une moindre recommandation de saint Paul (1
et dérivée tout droit de l'Evangile (11). Il n'est au
péché que ne fasse omettre la crainte d'induire en pé
le prochain, comme il n'est aucune vertu que n'im
à pratiquer le précepte de l'édification. Et par là n
apparaît dans son universalité l'influence morale de
charité fraternelle, dont nous proposions d'abord
exemples particuliers.

Il n'est pas inouï qu'une vertu possède ce pouvoir
cette autorité de mettre en mouvement toutes les aut
Tel est le cas de la justice légale dont parle saint Tho
après Aristote (12), et qui fournit de ce chef une ex
lente analogie pour la charité fraternelle. Parce qu'
a pour objet le bien commun, et qu'il n'est aucune ve
soit d'intérêt collectif soit d'intérêt privé, qui ne conco
à un bien de cette envergure et de cette complexité,
justice dont il s'agit passe au rang de vertu généralo
qui la possède, et se trouve par là pénétré de l'importa
comme des exigences du bien commun est, de ce
même, conduit à pratiquer les autres vertus. Il conçoit
zèle de tout cela sans quoi le bien commun reste
mal assuré. Le tout était qu'il s'élevât à un si grand ob

La charité fraternelle n'est pas moins efficace. N
venons de le montrer en détail. L'amour du prochain a
quoi rendre un homme universellement vertueux. Et
même coup ses vertus reçoivent une qualité et une p
fection qu'elles n'eussent point possédées s'il se fût c
tenté de les cultiver pour elles-mêmes. Le tout était au
qu'on se donnât cet objet-là. Il est de la première imp

(10) 1 *Cor.*, 8, 13; *Rom.*, 14, 21.
(11) *Mt.*, 18, 6-7.
(12) IIa IIae, q. 57, a. 5.

ance en morale de choisir ses objets. S'ils sont grands
t élevés, ils ont cet effet admirable d'entraîner avec eux
oute sorte de rectifications et d'achèvements — en vue
esquels peinent, peut-être avec un succès précaire, ceux
ui se sont contentés d'une moindre mesure de bien.

*
**

On ne dit pas que la justice légale soit la forme des ver-
is. Pour le dire à bon droit de la charité fraternelle, il sera
écessaire que nous précisions les observations qui précè-
ent. Elle met en mouvement l'universalité des vertus et
le leur confère une perfection de surcroît. Encore faudra-
il que cette perfection réponde à une sorte d'appel de
part des vertus, au point qu'elle leur advienne comme
uelque chose d'intime et d'intrinsèque ; et elle devra
re, en outre, une perfection ultime. La charité envers
ieu garantit aux vertus une perfection de cette nature ;
: lui réserve pour cette raison, nous l'avons expliqué, le
re de forme des vertus. La charité fraternelle se décou-
ira-t-elle en mesure de le partager ?

Il est de l'essence des vertus d'ordonner l'homme au
n. S'il est en lui une orientation vers quelque bien
passant l'objet des vertus particulières, chacune de
les-ci sera comblée du fait de s'ordonner à ce bien plus
nd. On peut dire qu'elle y tend selon sa propre nature
vertu : car elle n'incline pas vers son objet propre et
ité comme s'il devait suffire à l'homme, mais bien plu-
en tant qu'il concourt à rendre l'homme absolument
. Il est clair que Dieu est un bien pour lequel l'homme
fait. C'est pourquoi la vertu dont Dieu est l'objet
fère à toutes les autres une perfection qui est pour
s, non un luxe facultatif ou un ornement d'occasion,
is un complément pour ainsi dire attendu : elles étaient
vertus dans un genre donné », elles deviennent vertus
bsolument ».

Dirons-nous que le prochain signale l'une des orienta-
is inscrites dans la nature de l'homme? On ne peut le
tre en doute. Aucun de nous n'est appelé à trouver
perfection dans la solitude. L'animal raisonnable est
illement animal politique. La direction sur le prochain

de nos activités n'est ni un phénomène contingent ni u
diversion artificielle. La perfection est quelquefois dé
gnée comme vie intérieure et elle se donnerait volontie
chez certains pour mot d'ordre : Rentre en toi-mêm
Mais ces attitudes sont temporaires et elles signalent c
réactions contre des abus, la dissipation par exemple
la légéreté d'esprit. On n'est homme accompli qu'en s
ciété. D'où la multitude de ces vertus ordonnées au pr
chain et que nous rappelions brièvement tout à l'heu
Or, nous nous ordonnons au prochain de deux manièr
principales : l'une s'appelle la justice et l'autre l'amo

En un certain sens, la justice légale répond à la tendan
naturelle de toutes les vertus, qui est de s'achever en f
sant de l'homme un digne animal politique; et de ce ch
elle recevrait à bon droit le titre de forme des vertus. C
peut dire qu'elle joue ce rôle dans l'éthique aristotélicien
Mais Aristote n'a point livré le dernier mot de la mora
Il est une meilleure organisation de la vie humaine q
la société politique.

Le christianisme a conçu entre les hommes des rappo
de fraternité auxquels il a préposé une vertu nouvelle
elle s'appelle la charité envers le prochain. En s'ordonna
à celle-là, les autres vertus rencontrent la sorte de b
qui achève définitivement leur tendance vers la vie humai
en société. Rien n'unit les hommes plus solidement q
l'amour. La plus parfaite des sociétés est celle qui se co
titue dans la charité. De ce chef, la charité envers le p
chain joue, en morale chrétienne, le rôle de suprême ve
sociale qui échoit en éthique aristotélicienne à la just
égale, et elle prend rang de forme des vertus. Elle conf
à celles-ci une perfection qui n'est certes de son côté
luxe facultatif ni ornement d'occasion, puisqu'il est ess
tiel à l'homme, encore une fois, de vivre avec les homm
et que la charité est la manière accomplie de satisfa
à cette aspiration.

Resterait que cette perfection fût la dernière de ce
à quoi l'homme est ordonné. Mais nous savons qu'il n'
d'autre perfection dernière pour l'homme que la poss
sion de Dieu. Si fortement et radicalement tendu q
soit vers la société de ses semblables, il l'est plus enc

vers l'union avec celui qui le dépasse. Et pour cette raison, la charité envers Dieu est forme des vertus : car elle confère, et seule elle peut conférer, aux autres vertus la perfection suprême, au delà de laquelle il est vain de chercher un bien meilleur. La charité envers le prochain sera-t-elle déboutée à ce point de la prétention que nous avons jusqu'à présent soutenue? Il ne s'agira jamais pour elle, bien entendu, d'être forme des vertus en ce sens que la charité envers Dieu eût à cesser de l'être. Il ne s'agira même pas de l'être concurremment et à égalité avec ce premier amour. Mais si l'on maintient la charité envers le prochain dans son statut véritable, qui est d'être toute dérivée de la charité envers Dieu, à ce titre et dans ce sens il n'est point défendu de lui reconnaître rang de vertu suprême, conférant pour sa part aux vertus morales une perfection ultime. Car le prochain qu'elle nous fait aimer n'est pas entièrement étranger à l'objet de notre béatitude. Il fait partie de quelque façon de ce qui est pour l'homme absolument le meilleur.

Saint Thomas a opéré à ce sujet les mises au point qui sont ici les bienvenues. D'une part, il a fortement affirmé la suffisance de Dieu comme objet béatifiant : *La perfection de la charité,* déclare-t-il, *est essentielle à la béatitude en ce qui regarde l'amour de Dieu, non en ce qui regarde l'amour du prochain. C'est pourquoi, s'il n'y avait qu'une seule âme à jouir de Dieu, elle serait bienheureuse, n'ayant aucun prochain qu'elle pût aimer* (13). Dieu suffit. Mais en réalité il a créé plus d'une âme; à chacun il a donné un prochain innombrable à aimer. Aussi saint Thomas d'ajouter : *Supposé le prochain, on l'aime, comme une conséquence du parfait amour qu'on a pour Dieu. L'amitié est donc une sorte d'accompagnement de la parfaite béatitude.* Le bienheureux au ciel ne pratique pas un seul à seul avec Dieu. Il est bienheureux en la compagnie de tous les bienheureux. Ils sont bienheureux en société. Et cette circonstance, n'ajoutant rien à la béatitude essentielle, cependant ne lui reste pas étrangère. Un peu plus haut, dans le même article (14), saint Thomas s'était exprimé dans les termes suivants : *S'il s'agit de la parfaite*

13) Ia IIae, q. 4, a. 8, ad. 3 m.
14) *Ib., in corp.*

béatitude qui est dans la patrie, la société des amis n'y est pas requise nécessairement : car l'homme possède en Dieu la totale plénitude de sa perfection. Mais la société des amis concourt à compléter la béatitude, ad bene esse beatitudinis facit societas amicorum. L'idée de béatitude et c'est-à-dire de perfection absolue et dernière, n'exclut pas d'être traitée selon la distinction de l'*esse* et du *bene esse*. Car cette perfection a une essence et tombe sous une définition; mais rien n'empêche qu'elle soit accompagnée de certains biens en connexion plus ou moins étroite avec elle. C'est à ce titre que le corps figure dans la béatitude de l'homme, quoique du côté du sujet; c'est ainsi qu'y figure la société des amis, du côté de l'objet. Saint Thomas s'autorise quant à ce dernier point de saint Augustin qui, dans une langue moins philosophique, traduisait, en effet, la même pensée : *La créature spirituelle pour être bienheureuse, n'est aidée qu'intérieurement par l'éternité, la vérité, l'amour du Créateur. Extérieurement s'il faut dire qu'elle est aidée, peut-être l'est-elle seulement de cette manière qu'ils se voient mutuellement et jouissent en Dieu de la société qu'ils forment ensemble* (15).

En aimant le prochain, nous nous attachons donc à un objet intéressant notre béatitude. La merveille est que le prochain se retrouve en Dieu. En ordonnant à cet amour nos autres vertus, nous assurons à celles-ci une perfection qui prend rang de perfection ultime. Nous sommes alors vertueux dans l'intention de constituer avec nos frères la société des saints du ciel. La charité envers le prochain partage avec la charité envers Dieu le privilège d'être forme des vertus. La différence, c'est que la perfection ultime à quoi cette charité-là est préposée est ultime par manière d'accompagnement et de complément. Mais on ne fait que redire ainsi ce qui est le statut fondamental de la charité envers le prochain : car elle est inséparable de la charité envers Dieu, n'en étant que l'extension et la dérivation.

Il ne faut pas être surpris que le prochain figure dans ce qui est pour l'homme perfection suprême. L'envers de

(15) *De Gen. ad litt.*, l. VIII; ch. 25; P. L., 34, 391, citation résumée.

cette même doctrine est bien connu : et c'est que les péchés offensant le prochain sont tenus pour péchés mortels. Ils rompent l'attachement de l'homme à sa fin dernière, tout comme les péchés directement commis contre Dieu. La raison en est évidemment que le prochain fait de quelque façon partie de la fin dernière. La charité qui lui est due nous engage, non seulement envers des créatures en leur fragilité, mais envers l'objet souverain auquel est suspendue toute la vie morale.

S'il n'en était ainsi, l'on dirait bien que l'infidélité, le blasphème et le sacrilège par exemple sont des péchés mortels. Mais la théologie ne l'enseignerait pas pareillement de l'envie et de la sédition, de l'injure et de la détraction, qui ne concernent pas directement Dieu, voire du vol, qui atteint le prochain à travers les biens matériels dont il a la propriété. Au sujet de ce dernier péché, saint Thomas établit sa démonstration dans les termes suivants : *Est péché mortel ce qui contrarie la charité, vie spirituelle de l'âme. La charité consiste principalement dans l'amour de Dieu, secondairement dans l'amour du prochain : cet amour nous conduit à vouloir et à accomplir le bien à l'avantage du prochain. Or, par le vol, on cause au prochain un dommage dans ce qu'il possède; de plus, si les hommes de toute part se volaient mutuellement, la société humaine périrait. Pour cette raison, le vol, comme contraire à la charité, est péché mortel* (16). Il est clair que le fait d'être devenu objet de charité signifie pour le prochain qu'il a aussi partie liée avec notre fin dernière. Cette redoutable extension du péché mortel, tranquillement admise par tous les théologiens, ne trouve sa compensation consolante que dans la doctrine établie ci-dessus. Il est à penser que l'amour du prochain confère à nos actes vertueux une singulière dignité puisque l'offense du même amour entraîne pour nos actes déréglés un dommage si funeste.

*
**

En attribuant à la charité envers le prochain la dignité de forme des vertus communément reconnue à la charité

16) IIa IIae, q. 66, a. 6.

envers Dieu, on demeure fidèle à l'inspiration qui joint en un seul le double commandement de la charité. Puisqu selon la parole de Jésus, le second commandement e *semblable* au premier, il doit partager avec celui-là la pr rogative de régner sur toute la vie morale et spirituell Nous n'avons fait que donner son expression théologiq à l'enseignement de l'Evangile. Saint Paul se conform à la même vérité lorsqu'il souhaitait *être lui-même an thème du Christ pour ses frères, pour ses parents sel la chair*, la race d'Israël (17 ; ou bien lorsqu'il déclar aux chrétiens de Philippes être divisé entre le désir s'en aller pour être avec le Christ et la nécessité de meurer dans la chair à cause d'eux (18). Ces extrémi de sentiments sont étranges. Seul l'amour du proch se montre capable, chez saint Paul, d'infliger à l'amour Dieu la sorte d'arrêt ou de suspension dont il vient d'ê parlé.

On ne peut nous faire entendre avec plus de force l'amour du prochain appartient à l'ordre de la fin dernie Pourvu que nous aimions les hommes de charité, n réalisons en les aimant l'attachement à notre bien suprê Et, avec cet amour, nous possédons le moyen de soume à vérification expérimentale et concrète la haute inspi tion qui doit animer notre vie vertueuse dès là que n sommes chrétiens.

fr. Th. DEMAN, O.P.

(17) *Rom.*, 9, 3.
(18) *Ph.*, 1, 23-24.

LES HOMMES
ET LES ŒUVRES DE DIEU

Spiritualité de Moïse

Les hommes de l'Esprit sont ces hommes qui émergent dans l'histoire pour donner aux autres hommes un sens de vie. Comme ces montagnes qui émergent et servent de points de repère à la marche du voyageur qui, sans cela, errerait indéfiniment dans une plaine sans relief. Moïse est sans contredit une de ces puissantes figures qui ont indiqué à l'humanité une conduite de vie. Bien qu'il appartienne pour nous au passé, que son message nous apparaisse désormais comme une étape accomplie, il garde pour nous l'attrait d'un personnage prestigieux.

Moïse est un homme de l'Esprit. Sa grandeur n'est point celle d'un Alexandre, les conquêtes ne furent point son fait et les Juifs eux-mêmes ne lui ont attribué celle de la Terre promise, ni même celle de la Transjordanie qu'il a cependant pu voir. Elle n'est point non plus celle d'un philosophe. La métaphysique et la dialectique ne furent point son fait et on ne le conçoit point discutant avec un Platon ou un Asanga. Fut-ce moraliste ? Non plus. Confucius ou La Rochefoucauld lui rendraient des points sur la manière de scruter l'âme humaine et ses mouvements divers. L'Ancien Testament a ses moralistes et de fines maximes, mais c'est aux livres dits de Sagesse qu'il faut s'adresser. Ce n'est point, enfin, un artiste qu'on a l'habitude d'admirer en Moïse. En quoi consista donc sa grandeur spiri-

[illegible] s'il ne fut ni un politique, ni un métaphysicien, ni un moraliste, ni un artiste ?

[illegible] d'un autre plan, elle fut d'ordre religieux. La Bible elle-même met dans la bouche de Dieu cette phrase que nous aurions pu mettre en exergue à ces pages : *Ecoute bien mes paroles : si vous avez quelque prophète de Yahweh, c'est en vision que je me révèle à lui, c'est en songe que je lui parle. Tel n'est pas mon serviteur Moïse; il est reconnu fidèle dans toute ma maison. Je lui parle bouche à bouche, en me faisant voir, et non par énigmes, et il contemple la figure de Yahweh* » (1). La grandeur de Moïse vient de ses rapports avec Dieu même, l'Etre suprême, l'Esprit qui crée le monde. Nous ne sommes pas de ceux qui cherchent à ramener le phénomène religieux à un phénomène purement humain. Pour nous il est vain de chercher à définir la religion autrement qu'un rapport entre l'homme et son créateur. La grandeur de Moïse vient de ce qu'il a connu Dieu et de ce qu'il était avec lui dans une intimité qu'aucun prophète n'a atteinte. Il fut pleinement un homme de Dieu, un homme de l'Esprit créateur.

Un autre passage de la Bible reprend ce thème de l'intimité entre Dieu et son prophète. Il n'est pas moins émouvant bien que le texte sacré n'en ait pas été bien conservé et présente de nombreuses difficultés de détail. Nous sommes au Sinaï. Le peuple a déjà eu l'occasion de manifester son manque de foi lors de la scène du veau d'or. Les phases du pardon ont commencé, et le chef hébreu va demander à Dieu qu'il accompagne son peuple dans l'expédition qui commence. Aussi demande-t-il à voir la gloire de Yahweh, sa manifestation éclatante, non plus cette obscure vision au milieu des nuages amoncelés; il désire voir Dieu face à face.

Demande audacieuse, car c'est une donnée acquise

(1) *Nm.* 12, 6-8.

chez ces sémites que nul ne peut voir Dieu sans mourir. Dieu aurait-il pour Moïse une telle bienveillance qu'il dérogerait à cette règle ? C'est ce que Dieu va accorder dans une certaine mesure. Car *Yahweh parlait à Moïse face à face comme un homme parle à son ami* [1]. A au[illegible] de cette amitié divine il sera donné à Moïse [illegible] voir Dieu, mais une fois seulement que celui-ci aura passé. Nous avons là un de ces anthropomorphismes, ne de ces expressions sémitiques qui décrivent à la manière concrète et imagée la présence de Dieu parmi es hommes. Laissons parler le texte sacré : *Yahweh dit : Voici une place près de moi; tu te tiendras sur le ocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le reux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à e que j'aie passé. Alors je retirerai ma main et tu me erras par derrière; mais ma face ne saurait être vue.* t plus loin : *Yahweh descendit dans la nuée, se tint avec lui et prononça le nom de Yahweh* (6). *Yahweh assa devant lui....* Moïse obtint alors que le Seigneur s accompagne.

Moïse est donc cet ami de Dieu qui a trouvé grâce vant lui. Il s'entretient avec lui, intercède auprès de i et gagne sa miséricorde en faveur du peuple coupable. Dieu ne lui a-t-il pas dit : Je te connais par ton m et tu as trouvé grâce à mes yeux ? C'est avant tout tte intimité entre un Dieu transcendant à la nature maine et le prophète législateur d'Israël que le te sacré a voulu souligner. Sans négliger les autres tails qu'il nous fournit, c'est à cela que nous devons us attacher. Moïse jouit à cet instant d'un des avants ûts de la vision béatifique que sont les plus hauts ments de la vie spirituelle.

Mais il n'avait pas à nous donner la terminologie cise de la théologie spirituelle. N'attendons pas de

1) *Ex.* 33, 11.

2) Certains exégètes estiment qu'il faut lire : *Moïse prononça le de Yahweh.*

ce lointain précurseur du Christ l'expression élabo
de la vie d'union à Dieu par l'oraison ou les ve
infuses. Son rôle était autre, son témoignage p
ailleurs, sur des données beaucoup plus élémentai
mais que nous pouvons avoir le plus grand profi
reprendre en suivant les étapes de sa vie.

Homme de foi.

Nous trouverons tout d'abord en lui un homme
foi. Pensons un peu à ce que fut le drame intérieur
ce jeune homme élevé à la brillante cour de Phara
qui reste fidèle aux siens et prend leur défense. Cer
il a eu sa mère et sa sœur pour lui faire connaître
promesses du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jac
Mais ne fallait-il pas une foi singulièrement robu
pour choisir ce Dieu mystérieux dont on ne savait
le nom, qui ne s'était plus manifesté depuis plusie
siècles ? Et de le choisir contre les dieux puissants
honorés de la somptueuse Egypte des Ramsès ? I
cru à l'avenir de sa race, quelque opprimée qu'elle
il a cru qu'il était meilleur de lui rester attaché d
le malheur plutôt que de poursuivre une carrière b
lante au service de monarques victorieux. Si l'on
réfléchit, cet acte a autant de valeur que celui d
jeune européen optant pour Jésus crucifié et son Eg
au lieu de se laisser éblouir par les destinées
grands empires de l'Est ou de l'Ouest. Le Dieu viv
qui avait pris en charge les destinées d'Israël aurait
lui paraître aussi peu réel que le Christ ressuscité
paraît vivant à la majorité de nos contemporains.
foi fut donc tout d'abord une fidélité.

Cette foi fut ensuite une épreuve. A ceux q
appelle à sa justice, à ceux qu'il veut fait vivre d
foi en esprit et en vérité, Dieu impose toujours
période de renoncement. Il les détache de la vi

aquelle la nature semble les avoir premièrement appe-
és. Moïse ne fit pas exception à la règle. Les circons-
ances l'ont obligé à rompre, le voilà qui quitte non
eulement l'Egypte, sa patrie d'adoption, mais même
es siens. Il a voulu secourir les siens et s'est heurté à
a méchanceté humaine, il doit tout abandonner et
'enfuir au plus vite vers une terre inconnue, y vivre
'une vie toute nouvelle pour lui, dans une nature âpre
t exigeante, au milieu de nouveaux compagnons qui
'ont rien des raffinements civilisés des courtisans de
anis. C'est la période de retraite, de méditation, où,
out en gardant les troupeaux, il peut songer à Dieu
: reprendre contact avec les données élémentaires de
. vie et de la vie religieuse. Mais là son idéal ne
abandonne pas et ce même besoin de justice qui
avait poussé contre l'administration pharaonique, lui
it prendre le parti de faibles bergères contre de bru-
ux pasteurs. Cette fois-ci, au lieu de tout perdre, il y
gagne une femme et un beau-père aussi prudent que
eux et avisé.

C'est enfin cette foi qui va rendre possible la grande
vélation de l'Horeb. Dieu a éprouvé et mûri son élu,
devient apte à réaliser les grands desseins de la
vinité. De même que le Dieu d'Abraham s'était révélé
e nuit au vieux Patriache sous l'aspect igné d'un
ur fumant et d'un brandon de feu, il se révèle au
ur législateur d'Israël dans la vision d'un buisson
dent qui ne se consume pas. C'est lui qui est présent,
Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui ne s'était
is manifesté depuis le séjour dans la terre de Canaan,
ssée derrière eux par les Hébreux depuis de longues
nées. Il entend les y faire revenir, c'est ainsi qu'il
libérera du joug où ils vivent. Moïse avait souvent
nsé dans sa retraite à ses frères opprimés et aux pro-
sses divines ! Mais il avait constaté son impuissance.
voici que ce Dieu lui confie cette double mission :
ivrer le peuple du joug pharaonique pour le con-
re en terre promise. Ce nouvel acte de foi déconcerte

cet homme qui n'est plus jeune. Il a un mouvement
recul. I connaît les hommes, les faiblesses et les ri
tés des siens, la puissance compressive de l'admin
tration égyptienne. Non, on ne le croira pas et de pl
il ne saura parler, car il n'est point orateur. Mais
parole divine se fait plus pressante, plus impérati
Moïse s'incline, il accomplira cette mission. C'est
foi qui accepte d'agir alors même que toutes les d
nées semblent prouver l'inanité d'un pareil desse
Plus on réfléchit, plus on se heurte à des impossibili
humaines. Mais il y a dans l'homme de Dieu une vo
plus forte devant laquelle finalement les objectio
doivent se taire. Moïse sera l'envoyé de Dieu, ce
dont Dieu se servira pour délivrer le peuple élu et po
l'établir.

De fait l'invraisemblable s'accomplit. Des aides in
pinés surgissent. Moïse rencontre son frère Aar
sur la route du retour qui exprimera ce qu'il y a
à dire. Il n'est pas inquiété à son retour en Egypte,
sans doute le changement de règne s'est accompag
de quelques changements parmi les fonctionnai
égyptiens. Enfin, les Hébreux admettent son messa
ils font confiance à cet envoyé, confiance qui a beso
d'être étayée par des faits surnaturels authentiquant
mission surnaturelle de Moïse. Ces premiers obstac
franchis, d'autres surgissent qui viennent de la rés
tance des Egyptiens : ils ne veulent point laisser
soustraire à leur emprise ces quelques tribus lir
trophes dont ils ont besoin pour leurs constructio
militaires ou civiles. Il faut qu'éclate le drame d
plaies d'Egypte, cette succession de phénomènes na
rels produits surnaturellement et cessant surnaturel
ment au commandement d'un homme : ainsi se prou
la puissance surnaturelle du Dieu d'Israël sur la nat
et les royaumes d'ici-bas. Finalement c'est le massa
des premiers nés d'Egypte et le passage providen
de la mer des Roseaux après un sursaut d'énergie
la part des Egyptiens. De la berge orientale les Hébre

peuvent contempler le reflux marin qui porte les cadavres des adversaires à leurs pieds.

Chantez Yahweh, car il a fait éclater sa gloire, il a précipité dans la mer cheval et cavalier.

Moïse et son peuple sont désormais unis dans la foi à ce Dieu, ce Dieu qui les a fait sortir de la servitude du pays d'Egypte. Par sa fidélité, le chef a pu communiquer sa foi au peuple.

Homme de son peuple.

Moïse va être désormais l'homme de son peuple. C'est le second trait qu'il faut souligner dans une étude de la spiritualité mosaïque. Cet homme de l'Esprit est aussi un conducteur d'hommes. Cela n'est pas donné à tous. Dans sa retraite il a peut-être atteint une haute contemplation divine, mais ce qui compte le plus chez lui, c'est l'activité qu'il dépense au service des tribus dont l'ensemble forme le peuple de Dieu encore inorganisé. De ce « ramassis » plus soucieux des oignons d'Egypte, de ses melons et de ses viandes, que de ses traditions et de son Dieu, Moïse doit faire un peuple de Dieu, un peuple de Yahweh. Il doit faire un peuple qui obéisse à un Dieu purement spirituel, moral et transcendant. Telle est la tâche à laquelle il est maintenant attelé.

Tout d'abord il doit le faire vivre. C'est à lui qu'incombe la charge de lui procurer l'eau indispensable, de purifier celle-ci lorsqu'elle s'avère imbuvable au campement. C'est à lui qu'on s'en prend de n'avoir plus de viande dans ce désert. Le peuple gémit et s'irrite: heureusement, Dieu est avec Moïse ! De plus ce chef doit dirimer les conflits, trancher les procès et juger des différends. Que d'heures il y consacre avec le haut sentiment de sa responsabilité. Il faut que son beau-père lui suggère un moyen plus adapté qui le libérera

pour le plus grand bien des plaideurs qui s'impatientent en attendant leur tour. Docile aux conseils de sa femme, Moïse les accepte sans demander de lumières [illegible] d'en-haut lorsqu'ils lui paraissent judicieux.

Mais ce n'est pas tout que de le faire vivre, il faut encore lui apprendre à vivre, il faut le moraliser. Yahweh n'a pas choisi Israël pour le plaisir gratuit de faire des miracles, son dessein est plus vaste et plus digne de Dieu, il veut en faire des hommes vivant avec Dieu, vivant en société avec Dieu. Nous sommes à l'amorce de cette longue histoire d'Israël qui s'achèvera à la Cène et se poursuivra toute la vie de l'Eglise. Dieu veut être connu et aimé, c'est pour cela qu'il s'est choisi un peuple qui doit être un peuple saint comme Yahweh lui-même est saint. Comment spiritualiser ce peuple charnel ?

C'est Dieu lui-même qui va poser les fondements, Moïse ne sera que le médiateur. Il sera le médiateur d'une alliance qui va unir Dieu et son peuple selon le même rite qui unissait entre elles les tribus du désert. Cette alliance sera fondée sur un pacte où seront précisées les obligations d'Israël. S'il y obéit, et seulement s'il y obéit, Dieu se conduira envers lui comme un Dieu protecteur auquel rien ne résiste. C'est au cours de la célèbre scène du Sinaï, alors que la montagne est recouverte des nuées épaisses voilant aux yeux des sémites la transcendance de Dieu, que Yahweh donne à son prophète le Décalogue, les dix commandements; ils doivent faire d'Israël un peuple moral et saint. Ce peuple saura honorer son Dieu comme il convient en ne le rabaissant pas à des images (comme si quelque chose pouvait le circonscrire), en ne jurant pas faussement par son nom (comme s'il ne connaissait pas toute vérité), et en respectant le jour du sabbat (car ce Dieu peut se passer du travail de l'homme). Le peuple sera un peuple moral en honorant ses parents, en respectant la femme et les biens de son prochain. C'est sur

e respect de ces obligations qu'Israël pourra plaire à
on Dieu et obtenir son appui. Tel est le message que
apporte Moïse et c'est sur ces dix paroles que va être
onclue l'alliance du Sinaï. Le règne de la première
lliance a commencé, de la première alliance dans le
ang, car les Hébreux d'alors peuvent difficilement
oncevoir un autre lien stable et efficace que le lien du
ng. Mais ce sang n'est que celui des animaux immo-
s sur l'autel de la montagne sainte, la vie qui résulte
e cette alliance n'est pas celle que nourrit le sang
édempteur du fils de Dieu, il n'opère qu'en figure.
ette loi sainte et spirituelle ne sera pas observée et
est au nom de cette première alliance que sera con-
mné le peuple infidèle, de quoi naîtra la Nouvelle
lliance.

C'est dès le Sinaï que se manifeste l'impuissance des
ouze tribus à respecter une loi dont le sens profond
ur échappe. Moïse s'est attardé dans son dialogue
ec Dieu. En son absence Aaron doit fabriquer le veau
or et le présenter à l'adoration des fidèles de Yahweh.
lui ni le peuple n'entendent abandonner le Dieu
uissant et redoutable qui les a sauvés d'Egypte, leur
fait passer miraculeusement la mer Rouge et les a
urris, abreuvés même, dans les steppes du Sinaï
ant de leur manifester son éclat dans la théophanie
la montagne sainte. Mais ils veulent se le représenter
se le représenter sous les traits habituels de la divi-
é : ce veau ou plutôt ce taureau signe de puissance
de fécondité, tant pastorale par sa puissance de
roduction, qu'agricole par son utilisation aux
ours. Or, Dieu ne voulait pas être ainsi représenté,
l'avait signifié dès le premier article du Décalogue,
il voulait être adoré et servi comme Dieu transcen-
nt. Son dessein sur l'humanité n'était pas de ne se
re connaître que comme un dieu de nature, puissance
vie et de fécondité, il voulait apprendre à l'huma-
é à le connaître sous son vrai jour, Dieu spirituel
iscendant au monde bien que capable d'agir dans

le monde et d'y diriger les destinées d'une commun
humaine. Il ne fallait pas qu'Israël reste dans l'orn
des vieilles représentations qui l'auraient à tout jar
rendu incapable de vivre de la vie divine que le Ch
devait donner au monde en esprit et en vérité. V
pourquoi la réplique de Moïse fut terrible, tout le
et toute l'orientation de l'histoire d'Israël se joua
sur cette question de représentation divine. Grâce
tribu de Lévi, Moïse l'emporta, aussi put-il lui co
le sacerdoce.

Ce sacerdoce et ce culte furent organisés de man
à souligner ce qu'il y avait d'original dans cette
gion du Dieu invisible quoique présent. Il fallait
le peuple reconnaisse facilement que ses homm
allaient à son Dieu, son chef et son protecteur,
même titre que les dieux égyptiens ou sémites du te
étaient les protecteurs de ces peuples et les dispe
teurs de prospérité. Aussi dans les grandes ligne
législateur d'Israël reprit-il le culte et la liturgie
temps. Il fallait garder ce qui était juste dans ces
gions de nature ou de société naturelle pour faci
son contact avec le vrai Dieu. Mais il fallait souli
également ce qu'avait de particulier ce vrai Dieu
était présent dans son peuple : il y aurait donc
tente et son trône, mais il restait transcendant et i
cessible, donc ce trône resterait vide, sa prés
n'étant manifestée que par la représentation de ch
bins, gardiens des temples et des palais. Il serait i
qué par son nom comme les peuples invoquaient l
dieux dans la détresse ou l'action de grâce, mais
nom aurait une signification toute spéciale : il
Yahweh, celui qui est, qui existe réellement et que
de plus ne définit. Il aura son temple comme les B
de Phénicie ou les divinités des hauts lieux de la pé
sule, mais ce temple sera portatif, il accompagner
peuple qu'il a choisi, car Yahweh n'est pas lié à
lieu; il s'est révélé au peuple sur le Sinaï, mais i
précédera dans la marche vers la Terre promise. T

cette liturgie élèvera donc peu à peu le peuple choisi vers une notion plus pure de ce qu'est la vraie divinité, spirituelle et morale.

Mais les résistances ne manquèrent pas. Beaucoup de ces Hébreux se refusaient à suivre un chef et une divinité qui les entraînaient vers des horizons dont ils n'avaient cure. Bien manger, bien boire, se distraire et être libres de suivre leurs caprices, là étaient les motifs profonds de leur protestation contre la domination égyptienne; les voies que suivait Moïse leur paraissaient étranges et sa morale exigeante. Ses proches même s'élevèrent contre lui ! La révolte éclata enfin lorsque arrivés à Cadès ils apprirent les difficultés qui les attendaient pour pénétrer en Canaan. Les espions envoyés par Moïse leurs parlèrent de races de taille gigantesque et de murailles d'une élévation prodigieuse. Ils firent fi des souvenirs de l'Exode et des multiples témoignages de l'assistance toute puissante de Yahweh. Une vague d'incrédulité emporta le peuple et Moïse abandonna l'expédition. Sans renoncer à ses immuables desseins Dieu en reportait la réalisation à la génération suivante.

C'est même alors que Moïse fauta, *il prononça des paroles inconsidérées* (4), parce que les Hébreux rebelles *avaient aigri son esprit*. Voici la seule défaillance que l'histoire ait enregistrée chez cet homme fidèle. Faiblesse mystérieuse sur laquelle les textes bibliques ne sont guère explicites et qui fut une faute d'incrédulité *parce que vous n'avez pas cru en moi pour me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël...* (5). Ainsi Moïse a participé au manque de foi de son peuple et il sera puni de la même peine, il ne pénétrera pas en Terre promise. Cet homme de Dieu n'avait pas su assez espérer contre l'espérance, il était resté trop humain dans le mauvais sens que l'on peut donner à

(4) *Ps.* 106, 33.
(5) *Nm.* 20, 12.

ce terme. Mais il y a là pour nous autres hommes quelque chose qui nous touche plus qu'il ne nous scandalise, tout en constatant que plus d'énergie de la part de cet homme lui aurait permis de procurer un plus grand bien à son peuple qu'il aimait.

Homme de Dieu.

Désormais une nouvelle période s'ouvre dans la vie de Moïse qui va mettre en relief un troisième aspect de sa spiritualité. Homme de foi, homme de son peuple, il va désormais être l'homme de Dieu. La direction politique de ce peuple lui échappe; même lorsqu'Israël après quarante ans d'inaction reprendra sa marche vers la Terre promise, le vieux chef ne jouera qu'un rôle de second plan, les initiatives passeront à Josué et ce n'est pas à Moïse que les textes bibliques attribuent les victoires de Transjordanie. Bien avant de confier à son successeur la préséance dans les assemblées liturgiques, Moïse lui aura laissé la conduite temporelle du peuple tout en le soutenant de son nom et de son autorité, surtout lors des négociations diplomatiques.

A Cadès l'homme de Dieu vit à l'écart, dans une vallée rocailleuse relativement éloignée des sources plus abondantes et plus fertilisantes où séjourne la masse des tribus et de leurs troupeaux. Il est là, à l'écart, avec ses lévites, près de l'Arche d'alliance et du Tabernacle où Yahweh se tient présent. Demi-solitude de l'homme qui a vu s'évanouir la réalisation des espoirs temporels qu'il aurait pu concevoir. Il restera un exilé, mais un exilé qui jouit de la présence de son Dieu. Il n'établira pas Israël en son pays, mais c'est que les destinées d'Israël ne sont pas celles d'un simple royaume temporel. Il faut qu'Israël mûrisse et se forme, qu'il ait le temps d'adhérer fermement à Yaweh avant d'être exposé à la séduction des cultes cananéens naturistes et immoraux.

Moïse, d'ailleurs, n'abandonne pas son peuple, le
uple de Dieu. Plus lointaine, son action se fait peut-
re plus efficace. C'est à Cadès que l'on va en pèleri-
ge, c'est près de la source sacrée où demeure le
abernacle qu'ont lieu les grandes réunions cultuelles
bituelles aux cultes sémitiques, et Moïse les préside.
prophète de Dieu n'est plus mêlé au train-train
dinaire de la vie des tribus, mais son prestige ne fait
e s'en accroître. Quand des difficultés plus considé-
bles se présentent que ne peuvent résoudre les anciens
sur lesquelles ces anciens ne sont pas d'accord, on
à Cadès consulter Moïse qui tranche le cas selon les
incipes du Décalogue et du culte de Yahweh, le Dieu
mmun. Ces tribus autonomes et à l'indépendance
mbrageuse prennent l'habitude de vivre sous la mou-
nce de Yahweh et ce sera le culte de ce Dieu qui
aintiendra leur unité lorsqu'elles se disperseront à
ouveau en Canaan après la conquête. Les paroles
'adresse Moïse aux pèlerins prennent ainsi un relief
ouveau et les sentences qu'il prononce, même lors-
u'elles s'inspirent des vieilles coutumes, apparaissent
mme le droit nouveau du Yahvisme, car un souffle
oral et religieux nouveau les traverse. Moïse se fait
éducateur d'un peuple dont il avait compris qu'il
evait être éduqué avant qu'on puisse le lancer à l'ac-
on pour son Dieu.

Moïse est surtout l'éducateur du groupe lévitique. Il
ppartient de par sa naissance à ce clan qui demeure
vec lui à Cadès. Il séjourne avec ceux auxquels le
cerdoce restera confié. Vivant avec eux, il peut les
mprégner de son esprit. Ce seront les gardiens, non
ulement des rites, mais du Yahvisme authentique qui
perpétuera au sanctuaire de Silo. Le prêtre sémi-
que n'est pas seulement celui qui encense la divinité,
ais c'est également celui qui délivre aux fidèles qui
ennent le consulter une Thora, c'est-à-dire la solution
vine à une difficulté ou un procès. Un sanctuaire est
centre de spiritualité en même temps qu'un centre

de dévotion, du moins dans une religion à base d
morale et de transcendance comme le Yahvisme. A
Cadès se forment ces traditions hébraïques qui parti
cipent de la révélation du Sinaï, de l'esprit rude et tra
ditionnel des tribus sémitiques et de la douceur huma
nitaire que Moïse avait apprise dans son enfance lors
qu'il apprenait en Egypte son métier de scribe sur le
bancs des écoles de Sagesse. Toutes ces données surna
turelles et naturelles se fondent et reçoivent une em
preinte définitive sous l'action du Dieu présent e
Israël qui inspire le prophète qu'il a élu.

Cette œuvre de Moïse s'achèvera en Moab quand le
hébreux auront repris leur marche en avant. L'aveni
s'annonce beau malgré les incartades religieuses trou
blantes des Israélites que doit réprimer le zèle d
lévites. Deux royaumes sont vaincus et on campe mai
tenant en vue de la terre des ancêtres, ces « colline
d'autrefois » que l'on entrevoit au delà de la faille d
Jourdain. Moïse peut même donner un statut à pl
sieurs tribus qui demeureront dans cette Transjordan
propice à l'élevage, du moins en certains point
L'homme de Dieu aura donc pu contempler d'avanc
ce que sera la réalisation plénière de l'œuvre que Die
lui avait fait entreprendre. Il pourra même bénir c
tribus dont il connaît bien maintenant le caractère
la valeur, il sait où elles prendront place.

Mais lui-même demeurera en deça du Jourdai
Sous le regard de son Dieu qui ne l'a pas déçu, il mo
tera un jour sur le mont Nébo qui domine de peu l
monts de Judée et d'Ephraïm sis au delà du fleu
profond et sinueux. Moïse regardera Juda au Su
Ephraïm au centre et même plus loin au Nord, Mana
sé et Nephtali. Vision d'avenir, vision d'espéranc
vision de foi. *Moïse, le serviteur de Yahweh, mour
là, dans le pays de Moab, selon l'ordre de Yahweh.
il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-
de Beth-Phogor. Aucun homme n'a connu son sépulc
jusqu'à ce jour.* Alors que les Israélites connaissaie

e sépulcre de tant de leurs ancêtres, ils ignoraient
lui de l'homme qui les avaient délivrés, avait fait
eux un peuple et leur avait donné une loi divine.
omme si Dieu avait voulu qu'il échappe à ceux dont
incrédulité lui avait fait perdre la récompense tempo-
elle de sa foi et mourir dans la pleine intimité de son
Dieu qu'il avait servi à travers tous les renoncements
tous les obstacles.

Henri CAZELLES, P. S. S.

Saint Joseph

Les vocations de saint Joseph et de la sainte Vierg placées de chaque côté de celle de Jésus, sont les plu précieuses et les plus intérieures.

Toute âme appelée à l'union divine doit très longueme les contempler — se mettre sous leur protection — demander humblement d'y participer, non pas à l'une se lement, mais à l'une et à l'autre, ni seulement à certai moments plus difficiles, mais aussi longtemps qu'elle e sur la terre où sa vraie vie est « cachée avec le Christ Dieu ». (Col. 3, 2.)

Sous la protection de saint Joseph.

La vocation de saint Joseph paraît encore plus cach que celle de la sainte Vierge — elle est exclusiveme cachée, et toute ordonnée au silence et au secret.

La vie de saint Joseph est aussi toute ordonnée hors lui. On n'y trouve rien pour lui, rien en vue de lui, ri se rapportant à lui.

Il est choisi par le Père pour la protection et la sauv garde de la vie cachée du Christ, et lui-même s'y tie caché, continuellement, fidèlement. A preuve, son silen

Toute une vie, la plus proche de celle de Jésus, la pl utile au mystère de l'Incarnation après celle de la sain Vierge, protectrice par son obéissance et son silence mystère d'union, de la fragilité de Dieu enfant, de la pur té et intégrité de la Vierge-Mère!

Toute une vie — par une vocation très haute, très c chée par sa profondeur qui s'enracine dans le mystère

Paternité de Déité — qui s'écoule sur la terre parmi hommes, sans qu'aucun y prenne garde, étant à la s trop haute et trop profonde pour nos faibles regards!

Puissance et force étrange de cette vocation qui, par protection et son silence, reçoit pour elle-même — pleinement — et tient caché pour le monde — complètement — celui qui est la vie, la vraie lumière : lumière vie qu'il connut, qu'il reçut, en qui il crut et qu'il tint cachées que lui seul, Joseph, et Marie, savaient, tandis e le monde entier ignorait.

La vocation de saint Joseph ne concerne pas seulement Fils de Dieu fait homme, mais aussi sa Mère. Et les ératures humaines que Dieu choisit pour les rendre paripantes de la grâce de maternité divine doivent très écialement, à ce titre, le prendre comme protecteur, car es ont besoin de sa grâce, elle leur est nécessaire.

Dès qu'il s'agit de la vie publique, saint Joseph n'est ıs là; il a disparu. Il a vécu dans le silence. Il est pour silence, il s'est enseveli dans le silence.

Durant le temps de la vie publique, nous ne voyons ıs que le Christ et sa Mère. Après l'Ascension, la sainte erge demeure seule, de la sainte Famille, en condition restre. De l'Ascension à la Pentecôte, elle est au Cénacle ec quelques femmes, les apôtres, les disciples, elle paripe à la fondation de l'Eglise.

En Jésus et Marie, la vie publique n'a point porté d'atnte au silence de la vie cachée, contemplative, adoratrice, ne l'a ni altérée, ni affaiblie. Mais la lumière a répandu s rayons, la source a laissé déborder ses eaux.

Saint Joseph, qui n'a connu que la vie cachée, la donnera la protégera en ceux qui la lui demanderont. Dans ır vie publique, il sera le gardien de leur vie cachée. Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » (Lc 17, 21.)

Vocation suréminente et singulière.

Plus la vocation est proche du Christ, plus elle est pro e de Dieu. Et plus elle est proche de Dieu, plus elle est cellente et puissante.

Dans cet ordre, les deux plus proches — complémen-

taires l'une de l'autre — et les plus excellentes, sont celle de saint Joseph et de la sainte Vierge.

Celle de saint Jean-Baptiste est aussi très proche, mais par le dehors, du mystère de l'Incarnation rédemptrice. En considérant attentivement sa vocation, nous comprenons mieux en quoi consiste essentiellement, singulièrement celle de saint Joseph, celui-là se révèle et celui-ci se cache.

Saint Joseph reçut la mission de protéger et de tenir cachés le Verbe Incarné et la bienheureuse Vierge Marie. Toute sa vie humaine paraît se référer à eux exclusivement.

C'est en le regardant qu'on peut se convaincre qu'une vocation n'est pas pour soi seul, mais « pour l'édification du corps du Christ ». (Eph. 4, 12.)

Sa vocation lui est donnée en vue de Jésus et de Marie. Chaque fois qu'un événement survient dans sa vie, on ne trouve jamais quoi que ce soit se terminant à lui-même, mais cela se rapporte toujours soit à la Vierge Marie, soit à l'enfant Jésus.

A l'Annonciation, il est parlé de lui : « l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu... à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David. » (Lc 1, 26, 27). Cela signifie que Marie est sous sa garde et sa protection, ce qui se réfère à elle; et qu'étant de la maison de David, ainsi que la bienheureuse Vierge Marie, les promesses concernant le Messie seront transmises par lui à celui qui sera légalement de sa descendance : ce qui se réfère à Jésus. Ainsi donc, ce qui est dit de saint Joseph il concerne Marie et Jésus.

A la Visitation, il est complètement passé sous silence bien qu'il serait surprenant qu'il ait laissé Marie, sa fiancée si jeune, voyager seule. Mais ce mystère se réfère à Marie, Jésus, Elisabeth et Jean-Baptiste. Il n'y a pas lieu de faire mention de saint Joseph puisqu'on a déjà dit de lui le seule chose à savoir pour le moment, que Marie est fiancée. (Ainsi même pour parler des fiançailles de la sainte Vierge, c'est elle qui est mise en avant, et saint Joseph, à côté, reste dans l'ombre).

A la Naissance du Sauveur, il convient qu'on ne dise rien de lui, bien que présent, puisqu'il monte à Bethléem

ec Marie, son épouse (Lc 2, 4-5). Le récit fixe l'atten-n sur Marie et non sur Joseph.

En effet, ce qui importe, c'est que Marie soit à Beth m où le Christ doit naître. Saint Joseph n'est là que rce que Marie doit s'y trouver à cause des prophéties écisant le lieu de naissance du Sauveur. (Mich., 5, 2)

La suite du récit parle de Marie en tout ce qui concerne naissance; cela convient et s'éclaire par le message de nnonciation où saint Joseph n'est nommé que pour in-quer sa relation à Marie.

A l'arrivée des bergers, saint Joseph est mentionné de uveau, sans plus. Il est là pour tenir secret le mystère l'enfantement virginal. Sa présence est nécessaire, à tte fin, pour Marie et Jésus.

« Quant à Marie, elle conservait toutes ces choses, les éditant dans son cœur » (Lc. 2, 19). Il est bien certain e saint Joseph en faisait autant. Mais sur lui, c'est le ence, parce qu'il n'a pas mission, comme la sainte Vierge ur la formation du Corps mystique du Christ pour la ternité spirituelle (bien qu'il l'ait pourtant, mais d'une re façon . Ce qui est dit ici de la bienheureuse Vierge rie, est répété plus loin (Lc, 2, 51) afin que nous, les ants adoptifs du Père céleste, soyons bien assurés que Vierge Marie n'exerce pas à notre égard sa maternité spi-uelle selon son propre esprit, mais selon l'esprit de Jésus le bon plaisir du Père. (Lc 1, 35, 8, 21 - Mt. 1, 20.)

Dans cette montée à Bethléem, saint Joseph apparaît me obéissant aux lois communes, ce qui se réfère à torité participée, pour les choses humaines, par le pou-· de César. Il n'est fait mention de rien de person-de subjectif.

La Circoncision. Parfaite et silencieuse obéissance de t Joseph. Il ne paraît que pour accomplir la loi divine égard de Jésus, sans délai, sans dispense, sans paroles. t par ses mains que s'échappent du très saint corps du veur, les premières gouttes du sang rédempteur. On qu'alors il dit un mot pour appeler le Christ : « Jésus » -à-dire « Sauveur ». Or, donner le nom, c'est imposer ission. C'est au nom du Père que saint Joseph a cette e audace; au baptême de Jésus et au Thabor, le Père

atteste la filiation: à la Circoncision, saint Joseph prop tise la Rédemption. (Cf. Mt., 1, 21.)

La Présentation au Temple. Après avoir accompli devoir de Père à la Circoncision, saint Joseph le remi pour la Présentation, avec la même exactitude et le mê silence. Avec Marie, il écoute ce que dit Siméon et se lai humblement instruire par ces paroles dont il sent mê qu'il ne perçoit pas tout le sens. Il n'y ajoute rien, lui sait le mystère de cette naissance, qui a été informé rassuré par un ange, qui a reçu à Bethléem la visite bergers avertis par toute la cour céleste. Il ne dit rien tout cela, il se tait; il se laisse bénir avec Marie. I Siméon parle à Marie de ce qui la concerne. Dans t cela, c'est Jésus et Marie qui sont mis en lumière. S Joseph, le chef de famille, remplit auprès d'eux tous devoirs, et s'enfonce dans l'ombre. D'attention particul à lui : aucune. Anne « parlait de l'enfant à tous ceux attendaient la délivrance de Jérusalem ». (Lc, 2, Saint Joseph qui en sait bien plus long, se tait.

Il est toujours où il faut qu'il soit. Ici, là, au Tem à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Et partout, toujo il se tait.

Silence d'adoration et d'humilité.

Ce ne sont pas les actes de saint Joseph, mais silence qui tiennent cachés la Vierge Marie et l'En Jésus.

Tous peuvent approcher de la sainte Famille. Il r ni jaloux, ni étroit : bergers et Mages ont facilement a auprès de l'enfant et de sa Mère; au Temple, Sim prend Jésus dans ses bras, Anne prophétise sur lui à veut l'entendre. Il laisse faire et ne s'oppose à perso car tout cela est bon. Sans doute s'en réjouit-il.

A la Circoncision de saint Jean-Baptiste, Zacharie « rempli de l'Esprit-Saint » et prophétisa, disant : « soit le Seigneur... » (Lc, 1, 67, 68). A la Circonci de Jésus, saint Joseph ne fut-il pas bien plus rempli Saint-Esprit, n'exulta-t-il pas bien davantage en lui-mê Mais le tressaillement de son âme fut tout intérieu

lencieux, tout référé au Père céleste « qui voit dans le ecret ». Pas un mot pour exprimer ses sentiments, son tat d'âme, ni pour la naissance, ni pour la Circoncision, i pour la Présentation.

A l'Annonciation, la sainte Vierge écoute l'Ange, puis interroge, enfin lui répond. Dans son doute, saint Joseph e dit rien, pas même à Marie. Il observe, réfléchit, décide, n silence, devant Dieu.

Les trois fois que l'Ange lui apparaît et lui parle, il ne interroge point, ne dit rien, mais obéit aussitôt; la suite ontre bien, en effet, qu'il a pleinement acquiescé à ces essage de Dieu : Joseph « fit ce que l'ange du Sei- neur lui avait commandé, et il prit chez lui sa femme, il ne la connut point » (Mt. 1, 24, 25). Il adora la ute-puissance divine et s'enfonça dans l'abjection de son utilité vitale, lui, fils de David et de Salomon, héritier e la promesse, qui comptait plus de vingt rois parmi s ascendants, toute la gloire d'Israël; il ne fut instruit e la venue du Sauveur en ce monde qu'après coup, comme Dieu lui-même n'avait d'attention que pour la Vierge arie, oublieux de Joseph comme s'il n'existait pas et servait à rien.

Joseph ne savait pas tout ce que l'ange avait dit à rie. Le message qu'il reçut quelques mois après fut luit au minimum. Mais il ne demande rien de plus, st content de ce qu'il reçoit et l'estime suffisant puisque ge lui parle au Nom de Dieu, et qu'il n'a pas besoin n savoir davantage pour donner toute sa foi et régler conduite selon les paroles reçues. Il ne demande ni nd, ni comment; il adore et s'abandonne aux mysté- ix desseins du Père céleste, fidèle à ce qu'il en sait, onible à ce qu'il en ignore.

uand les Mages arrivent d'Orient, la maison leur est erte. Qui les introduit, sinon Joseph? Il les conduit ésus et Marie, les reçoit du mieux qu'il peut, et se ne disant que ce qu'il convient qu'il dise, le minimum. vangile ne rapporte rien parce que ce qu'il dit équivaut ilence et que, comme c'est volontairement que saint ph se comporte ainsi et par inspiration « probable » Saint-Esprit, c'est aussi par la même inspiration que vangélistes se taisent sur ses brèves et rares paroles.

Les Mages donc entrent dans la maison, voient l'enfant avec Marie, se prosternent et adorent, offrent des présents : or, encens et myrrhe. Saint Joseph les laisse s'approcher de Marie et de Jésus tant qu'ils veulent; il s'agit d'eux, non de lui. Il n'a pas mission d'instruire, ni d'interroger. Il considère et adore en silence.

De retour à Nazareth, il est bien évident que saint Joseph ne cache pas Jésus, car, lorsqu'ils montèrent ensemble au Temple pour célébrer la Pâque, ses parents « ne s'aperçurent pas » que l'enfant restait à Jérusalem, preuve de la liberté qu'ils lui laissaient. Si c'eût été la première fois que Jésus n'était pas avec eux, ils n'auraient pas fait ainsi toute une journée de marche sans lui, sans inquiétude.

Mais ayant découvert son absence, ils le cherchent, non seulement parmi leurs parents, mais aussi leurs connaissances : amis et voisins avec lesquels ils auraient trouvé tout naturel qu'il cheminât. Lorsqu'enfin ils le retrouvent au Temple, la sainte Vierge interprétant la pensée de saint Joseph, ne reprend pas Jésus de se mettre ainsi en évidence : « assis au milieu des docteurs, des Maîtres, les écoutant et les interrogeant », mais seulement de ne pas les avoir avertis de ce qu'il allait faire, et de les avoir pour ce motif, « laissés fort en peine » pendant trois jours. (Lc, 2, 46, 48.)

Saint Joseph est peut-être encore plus inquiet que la sainte Vierge pendant ces trois jours de recherches, car ce n'était pas tant Marie qui devait veiller sur Jésus, que Joseph, selon les desseins du Père céleste. Pour la fuite en Egypte et le retour en Israël, l'ange, en effet, n'avait pas été envoyé à Marie, comme à l'Annonciation, mais à Joseph, De même, quand celui-ci douta, l'ange lui dit de prendre Marie chez lui pour la protéger et garder. (Mt., 20, 21; 1, 20.)

L'angoisse de Marie est une angoisse de Mère, celle de Joseph une angoisse de Père, aggravée par la mission spéciale qu'il avait reçue de Dieu.

Cela convient très bien ainsi. Marie aura l'affliction des trois jours de Jésus au sépulcre. Saint Joseph en équivalence, a la terrible angoisse de Jésus disparu. Au souve

du massacre des petits enfants de Bethléem, il pouvait tout redouter.

Ainsi, pendant trois jours, Joseph souffre de Jésus perdu, lui, le Protecteur. Plus tard, pendant trois jours, Marie souffrira de Jésus mort, elle, la Mère.

Quand l'un et l'autre retrouvent enfin Jésus au Temple, c'est Marie qui parle, mais en nommant saint Joseph avant elle. Et sans doute agit-elle ainsi pour obéir à Joseph, ce devait être une conduite habituelle.

Pour l'exercice de l'autorité, Joseph devait commander à Jésus, comme Marie. Le texte dit : « Il leur était soumis » (Lc, 2, 51). Mais pour l'éducation de Jésus, il avait dû, humblement, en charger Marie, parce que Dieu l'avait choisie, elle seule, pour la formation du très saint corps de son Fils.

On ne voit pas l'humble Vierge Marie se mettant ainsi elle-même en avant; mais c'est très conforme à ce que nous savons de saint Joseph qu'il se soit effacé devant elle le plus possible, autant que sa mission paternelle le lui permettait. Il avait bien gardé et médité dans son cœur la parole que l'ange lui avait dite : « Ce qui est conçu en elle est l'œuvre de l'Esprit-Saint » (Mt., 1, 20). Et cette parole était pour lui une lumière à demeure. Il choisit donc pour lui-même l'ombre, le silence, le travail.

Joseph silencieux avec lui-même,
Joseph silencieux avec Marie,
Joseph silencieux avec Jésus,
Joseph silencieux avec tous,
Joseph contemplatif,
Joseph obéissant,
Joseph travaillant,
Joseph adorant.

Silence de Joseph, et Parole du Verbe.

Ce silence de saint Joseph prépare la parole du Verbe. Jésus seul doit parler en nous comme saint Paul le dit lui-même : « vous cherchez une preuve que le Christ parle en moi » (II, Cor., 13, 3). Et comme saint Pierre le commande aux chrétiens : « Si quelqu'un parle, que ce

soit comme prononçant des paroles de Dieu. » (I. Pet. 4, 11.)

Pour que Jésus en nous, parle et que nous percevions sa voix, il faut que nous, en lui, nous nous taisions et nous tenions cachés. Et les paroles de Jésus sont celles même du Père : « Les paroles que je vous dis, je ne les profère pas de moi-même... La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. » (Jn, 14, 10, 24.)

Saint Joseph a reçu la grâce, la vocation, de ce silence en Jésus, et il en est le protecteur. Zacharie fut réduit au silence parce qu'il n'avait pas cru. Mais la plénitude de sa foi plongea Joseph dans un silence dont il ne put ni ne voulut jamais sortir. L'adoration lui tint la bouche close, la langue liée.

Quant à la Vierge Marie, lorsqu'elle parle, c'est la voix de Marie mais c'est la parole de Jésus. Tout l'Evangile n'est-il pas résumé dans le peu de mots qu'il nous rapporte d'elle? Qui voit la Mère, voit le Fils, qui voit le Fils voit le Père — qui entend la Mère entend le Fils et qui entend le Fils entend le Père.

Joseph est le gardien et le protecteur de Jésus et de Marie, de la vie divine sur la terre : vie divine par nature et vie humaine divinisée par grâce.

Notre-Père céleste a voulu qu'il en soit ainsi pour son Fils Bien-Aimé Unique et Premier-Né, et ses dons sont sans repentance. Il a voulu que Jésus ait besoin de Joseph et de Marie. Il veut que Jésus en nous ait encore besoin d'eux, non d'un seul, mais de l'un et de l'autre, besoin de leur grâce et de leur exemple, afin qu'étant confiée à eux la vie divine en nous soit en sûreté, grandisse et se fortifie « jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ. (Eph., 4, 13.)

La meilleure préparation à la maternité spirituelle (qui est maternité divine), et sa meilleure protection, n'est-elle pas de se confier comme Jésus et Marie à saint Joseph, à sa grâce personnelle, à son silence d'adoration, d'obéissance, d'humilité, et à son cœur de Père?

J. M.

La méthode de confiance dans le Grand Séminaire anglais d'Oscott

Tout le monde proclame l'effondrement de notre civilisation
ivant-guerre. En bien des points nous semblons être revenus
x siècles d'obscurité. Comme toujours en de pareils moments,
'glise, dans son éternelle jeunesse, cherche comment elle
urra le mieux gagner au Christ le monde nouveau qui est en
in de sortir des ruines. Partout les conséquences des péchés
; hommes sont manifestes. Dans toutes les parties du monde
trouve la haine, la méfiance, la misère et le besoin; et la
use, dans tous les cas, en est l'ignorance ou le mépris des
eignements du Christ. Quel espoir y a-t-il que l'homme ainsi
'stré se tourne vers son seul sauveur? La responsabilité qui
ose sur les futurs prêtres du Christ est donc immense. Il
vrai que c'est le Christ qui sauvera le monde, non ses prê-
: mais nous n'avons pas le droit de croire qu'il le fera
la coopération active et personnelle de ces prêtres. Le
ist a besoin de nos esprits et de nos cœurs, de nos efforts
e nos souffrances, de nos travaux et de notre patience, de
prières et de nos œuvres. Chacun de ses dons est pour son
lice.

ouvent déjà le monde a été gravement malade, mais jamais
ravant il n'a été aussi près du suicide qu'en 1946. Bien
les remèdes — la science divine, la grâce, les vertus et

les sacrements, — soient toujours à leur portée, beaucoup d gens sont si profondément atteints dans leur âme, qu'ignora la vérité ils « gisent » sans foi, sans espoir et sans amou Pouvons-nous changer nos méthodes et former nos futurs pr tres de telle façon qu'ils soient plus à même d'apporter Christ aux masses et d'amener les masses au Christ?

Formation spéciale en vue des nouvelles conditions de vie.

C'est pourquoi la passionnante série d'articles qui récemment paru dans la *Vie Spirituelle* a soulevé beauc d'intérêt en Angleterre.

Il ne peut être faux, à une époque comme la nôtre, de re ser la méthode de formation de nos séminaires. Il se peut q l'issue d'une telle étude on n'ait rien à changer à l'état ac rieur; il se peut aussi qu'on soit amené à faire quelques pe changements, comme il se peut qu'on aboutisse à d'imp tantes et radicales transformations. De toute façon, nous pouvons que gagner à une franche critique de nos méth anciennes et actuelles et des principes sur lesquels e reposent.

La méthode d'un vieux séminaire historique anglais.

Depuis que le directeur de la *Vie Spirituelle* a bien v me suggérer que cela intéresserait ses lecteurs d'avoir temps en temps quelques échos d'Angleterre sur les tenda et la vie spirituelles des peuples de langue anglaise, j'ai p que, dans les circonstances présentes, un aperçu de la « thode de confiance » d'un séminaire anglais serait d'un rêt tout à fait d'actualité. Dans cet article, je ne parlerai de mon propre collège d'Oscott, Grand Séminaire des Midl et vieux collège jouissant d'une tradition de science et de ritualité et du souvenir de Newman, Wiseman, du Père D nique, des Pères Ignace, de Northcote, Pugin, Mgr. Parki et bien d'autres maîtres de la pensée catholique depuis l'é cipation de l'Eglise de 1829. Disons en passant, à l'inte du lecteur français, qu'au milieu du siècle dernier nous eu l'occasion de recevoir le Dauphin et sa suite.

...es Français et les Anglais peuvent apprendre les uns des autres.

Il y a eu toujours, dans nos rapports passés entre Français et Anglais, une certaine méfiance. Les Français, quand ils se heurtaient à nos étranges manières anglaises avaient tendance à hausser les épaules en disant : « Ah, ce sont les Anglais » comme si les incompréhensibles singularités anglaises étaient des faits impénétrables et immuables. De même les Anglais ont du Français une idée déterminée et pensent que son tempérament exige un système de stricte répression. Il y a quelque temps je parlais à un prêtre anglais qui avait fait ses études dans un séminaire français. Je lui demandai s'il trouvait que le système de formation y était meilleur que le nôtre. Sa réponse fut typique : « Pour un Français, oui. Le caractère français ne pourrait jamais être formé selon la méthode anglaise, mais celle des séminaires français ne convendrait absolument pas aux Anglais ».

Je me demande jusqu'à quel point il est vrai que les Anglais et les Français soient irrémédiablement différents. Sans doute, les habitudes et les traditions y ont une grande part. Je crois qu'il est toujours dangereux de changer brusquement les coutumes d'un pays pour celles d'un autre. Mais, tant que les changements sont faits avec discernement, on doit toujours apprendre les uns les autres. Les Anglais ont certainement beaucoup appris de la France en matière d'Action catholique; est-il si inconsidéré de penser que les Anglais puissent lui apporter quelque chose quant aux principes de formation des séminaristes?

...méthode de confiance.

Je voudrais dire d'abord que ce que nous appelons « faire confiance » est le caractéristique de notre système. S'il est vrai qu'on ne peut avoir confiance en l'homme déchu, il est également vrai que le séminariste, avec toute sa faiblesse, est protégé et soutenu par de grandes grâces. Ce terme « faire confiance » trouve sa justification dans l'éveil chez l'étudiant du sens de la collaboration et de la responsabilité. Trop de surveillance et trop de répression sont à l'extrême opposé; ceux-ci entretiennent chez l'étudiant une mentalité d'écolier, faisant par crainte tout ce qui lui est ordonné, abandonnant

toute initiative et responsabilité entre les mains de ses sup
rieurs. Le séminaire, de par nature, a un rôle de transiti
entre l'école et la paroisse. Dans la paroisse, le jeune prêt
sera entièrement abandonné à lui-même. Il devra être s
propre préfet de discipline et son propre directeur spiritue
et sa valeur de chef vis-à-vis des autres dépendra de sa prop
maîtrise de soi. Un homme ne peut être formé en vue d'u
telle tâche dans un moule fixe et rigide. L'idéal est de l
donner graduellement une responsabilité, la tempérant p
l'aide et de la direction de ceux qui ont autorité.

Un règlement est partout nécessaire.

Du point de vue de la maison elle-même, le système
tout un ensemble de règlements prévoyant toutes les éventu
lités possibles et doublé d'une stricte surveillance est le pl
sûr. Dans un séminaire, une atmosphère d'ordre impeccal
et de discipline fait grande impression. Pour les individ
eux-mêmes, cela présente de grands avantages. Beaucoup
temps se trouve réservé à l'étude et à la prière. Les étudia
sont, pour ainsi dire, obligés de pratiquer la contrainte
soi et l'ascétisme. Certains dangers sont complètement écart
d'autres semblent être réduits au minimum. De plus l'étudi
semble avoir ainsi un vaste champ pour l'exercice des ver
d'humilité et d'obéissance. Tous ces avantages sont réels
aucun séminaire ne voudra y renoncer. Partout il y a
règles à observer et partout il doit y avoir une surveillan
Partout de graves sanctions sont parfois imposées par
sérieux manques de discipline. Mais si l'ordre et l'observa
dépendent uniquement des règlements, de la surveillanc
de la peur des sanctions, cet ordre est alors obtenu à un
par trop élevé.

Mais les étudiants doivent être tenus pour responsables.

Il y a différentes manières d'amener le gens à observer
règle de vie. Les motifs les plus bas sont la peur et la rou
Les plus élevés sont la loyauté vis-à-vis d'une bonne trad
et la loyauté à l'égard des supérieurs humains. Le plus
de tous sera l'amour de Dieu. Lorsque les étudiants v

ns une atmosphère de crainte, ne fût-ce que celle de voir
ır promotion aux ordres suspendue, il ne leur est pas facile
agir uniquement, et même principalement, pour des motifs
evés. Il n'est pas rare qu'un étudiant, qui était un sujet
scipliné et observant bien les règles dans un séminaire sévère,
t, par la suite, un prêtre défaillant. Cet étudiant observait
rtainement le règlement du séminaire par peur ou par rou-
e. Même si un tel sujet n'en vient pas jusqu'à déshonorer
llement son ministère, il quittera le séminaire sans avoir
quis une capacité de chef et très peu convaincu de la valeur
ne observance fidèle de ses exercices spirituels. Il peut
ilement n'avoir aucun sens de la signification et de la
eur de la prière et de la dévotion personnelles. Il y a bien
s de ressources chez un étudiant qui agit par loyauté vis-
is de la tradition ou par attachement à ses supérieurs.
ttachement au devoir naturel, l'amour humain désintéressé
l'admiration forment un sol fertile dans lequel les vertus
naturelles peuvent croître et s'épanouir.

Nous reconnaissons que chaque séminaire présente cet idéal
es étudiants. Dans chaque séminaire il y a des méditations
la pureté d'intention. Dans tous les séminaires, quel que
le système d'éducation, la grâce de Dieu triomphera; et
tout séminaire sortiront des prêtres zélés. Mais il ne s'en-
pas que tous les systèmes soient également efficaces. La
thode idéale sera celle qui fera le moins appel à la crainte
incitera sans cesse à l'effort vaillant et à l'idéal élevé. Là
règnent la peur et la routine, la plupart du temps ceux
sont sous leur emprise ne se rendent pas compte qu'ils
gissent pas par amour et par sens de leur responsabilité.
plus forte raison leurs supérieurs ne pourront-ils pas dis-
ner si la bonne conduite de leur élève est inspirée par des
ifs bas ou élevés.

pération active ne s'oppose pas à contemplation.

'ai remarqué qu'on parlait beaucoup, dans les articles
us dans la *Vie Spirituelle,* des exigences rivales de la vie
ve et de la vie contemplative. Je ne sais jusqu'à quel
nt quelqu'un, aujourd'hui en France, ferait passer l'action
nt la contemplation, mais je suis sûr qu'il n'en est ainsi
r aucun prêtre catholique anglais. Il est vrai que nous

insistons beaucoup actuellement sur la participation active
séminariste, mais cette sorte d'activité ne s'oppose pas à
prière. Les principes sur lesquels repose l'âme de tout ap
tolat sont universellement reconnus. Naturellement, beauco
de prêtres n'arrivent pas à hausser leur vie jusqu'à leur idé
et dans plus d'un cas l'activité demeure sans la prière. M
cela vient de la faiblesse humaine, non d'une erreur de d
trine. L'accent mis sur l'activité y veut plutôt souligner l'i
tiative par opposition à l'inertie, l'amour par opposition à
routine, l'obéissance par opposition à la servilité et la vo
tion par opposition au « métier ».

Cette participation active que nous espérons obtenir
l'étudiant n'est pas seulement dans les travaux extérieu
mais encore plus dans la prière et dans la contemplati
L'office, la méditation, le rosaire et même la lecture sp
tuelle peuvent devenir une simple routine. Et cette rout
n'est pas la moins dangereuse parce qu'elle endort la co
cience du prêtre et le rend satisfait de lui-même.

Le système fait appel aux mobiles élevés.

C'est en tout cas un tel genre d'activité que nous n
efforçons de réaliser à Oscott. Notre but est qu'un esprit
collaboration consciencieuse et d'amour prenne la place
tous les mobiles inférieurs. Pour cela nous courons le ris
de diminuer les occasions de crainte et nous stimulons l'i
rêt personnel de l'étudiant dans sa propre formation. N
réduisons les règlements au plus petit nombre raisonna
possible et nous essayons d'expliquer aux étudiants la val
des règlements imposés. Je ne veux pas sous-entendre par
que nous évitons systématiquement d'imposer par règleme
même de saines restrictions; ainsi, bien que nous jugions p
sage de ne pas interdire complètement de fumer, nous ne
permettons qu'en certaines circonstances et en certains lie
Cette méthode exige que nous expliquions fréquemment
l'étudiant l'importance et la nature de sa formation, la rai
des règles imposées, la nécessité de sa participation active,
le fait que nous avons réellement confiance en lui et q
sur plusieurs points, nous nous en remettons à sa pro
conscience.

titude des supérieurs.

ette confiance ne deviendra une réalité que si tous dans naison se rendent compte que, normalement, les supérieurs cherchent pas à savoir si les étudiants observent les règles ion. Comme la crainte chasse l'amour, la surveillance mine onfiance. Peut-être ceux qui ne sont pas habitués à notre ème penseront que beaucoup profiteront de cette absence surveillance et qu'il s'ensuivra un déplorable relâchement un manque de discipline général. Peut-être faut-il dire explicitement encore que nous insistons sans cesse sur portance qu'il y a à observer les règles.

n tel relâchement se produirait si nous donnions l'im- ssion que nous n'attachons pas d'importance à cette obser- ce, mais, au contraire, nous soulignons que le petit nombre règles est une indication de la valeur de celles qui restent. tiquement, nous n'avons aucun sujet de nous plaindre manque de discipline, bien que la plupart des étudiants s viennent directement de l'école. Bien entendu, dans notre ème, rien n'est plus important que l'esprit de la maison. ui-ci dépend principalement de l'exemple et des intruc- s spirituelles des supérieurs. Dans ces entretiens et cet mple, il y a la manière, sans laquelle notre méthode serait échec. Cela ne veut pas dire qu'Oscott tombera si les érieurs ne sont pas des saints, mais cela demande de la érosité, de la sincérité et de l'amour du sacerdoce de la t des professeurs en même temps que l'ardeur de faire tager aux autres un pareil amour. Ce sont des qualités les évêques recherchent toujours dans l'état-major de leurs inaires, et on peut trouver de tels hommes dans tout dio- e. Dans notre système peut-être plus que dans les autres, supérieurs doivent s'efforcer de gagner, aussi bien que leur pect, l'amour des étudiants.

nment fonctionne le système

Si l'on compare l'Oscott actuel avec l'Oscott d'il y a trente , alors que le régime était beaucoup plus strict, on peut e que notre système actuel soutient avantageusement la mparaison quant à l'observance des règles. Le système rigide nne facilement naissance aux « mouvements souterrains »

comme les appelait un étudiant d'un séminaire plus sévère. De tels mouvements font évidemment beaucoup plus de mal que les chutes accidentelles des étudiants qui n'essayent pas par crainte des sanctions, de cacher leurs fautes. Dans notre système actuel, nous demandons aux étudiants de s'accuser eux-mêmes auprès de l'autorité de leur manquements à la discipline, et il est édifiant de voir combien cela est fréquent même lorsqu'il sagit d'une faute qui n'a pu en aucune façon être connue des professeurs. C'est là un des moyens par lesquels un tel système essaye non pas tellement de supprimer les règles imposant l'obligation de bien agir, mais surtout de former la conscience individuelle et de la préparer à agir seule sans le secours des supérieurs après le départ du séminaire. Par conséquent, une grande importance est attachée à la direction spirituelle privée de chaque étudiant. Tous sont obligés d'avoir un directeur spirituel mais ils ont entière liberté pour choisir ou changer de directeur, suivant leur préférence parmi tous ceux préposés à cet office.

Valeur du temps libre.

Suivant les mêmes principes, les étudiants ont beaucoup plus de temps de libre que dans les séminaires du Continent. Ce temps est essentiellement à la disposition personnelle de l'étudiant qui peut le consacrer à la récréation, aux jeux, à l'étude personnelle dans sa cellule ou dans la bibliothèque, au travail manuel ou à la discussion en groupes. Les étudiants sont tenus de disposer de ce temps avec un sens de leur responsabilité, mais le choix de cet emploi est laissé entièrement à leur initiative individuelle ou collective. Le nombre et la diversité des activités utiles qui remplissent ces moments de liberté sont incroyables. Beaucoup d'entre eux ont une valeur considérable de culture et de vocation. Ainsi il y a tout un ensemble de groupes d'action catholique qui se modèlent sur l'action catholique paroissiale. Cela comporte de la prière, du travail, et de l'étude. Le travail consiste ordinairement en un service pour le collège, librement offert et entrepris par les membres du groupe. L'étude porte principalement sur les théories et la pratique de l'action catholique. Il y a également un club d'histoire auquel professeurs et étudiants sont invités à fournir des rapports. Très active aussi est la « Catholi

dence Guild », où les étudiants défendent la foi catholique
re un autre, exactement comme s'ils se trouvaient sur
place publique du marché de Birmingham. Quelques unes
ces sociétés ont leurs propres journaux et elles peuvent
oyer ceux-ci, avec la permission des autorités, à d'autres
èges et à des abonnés de l'extérieur du collège. Toutes ces
vités sont sous le contrôle des étudiants, mais les pro-
eurs sont très fréquemment invités à faire des confé-
ces et il y a toujours un prêtre présent lorsque la dis-
sion porte sur un sujet en rapport avec le dogme. Il va
s dire que toutes ces activités sont soumises à l'appro-
on des autorités, et si réel est le sentiment de collaboration
c'est toujours une joie pour les étudiants quand un pro-
eur se joint à eux et les aide dans ces libres activités.

ations entre directeurs et étudiants.

eci nous amène naturellement à poser la question des rela-
s entre les professeurs et les étudiants. Tous les efforts
faits pour éviter qu'il ne se creuse un fossé entre eux.
ligne de séparation rigide serait tout à fait opposée à
prit du système. Tandis que les supérieurs sont naturelle-
t traités avec révérence et respect, ils se mêlent librement
acilement aux étudiants dans leur vie et leurs activités.
si on verra quelques jeunes professeurs se joindre aux
ies de football ou autres jeux sportifs des étudiants.
ucoup d'entre eux jouent au tennis. Tous prennent part,
n moment ou à un autre, aux récréations intérieures. Nous
ons jamais eu sujet de nous plaindre de cette vie com-
e. Les professeurs et les étudiants apprennent certaine-
t beaucoup mieux que sous un autre système à se con-
re et à s'aimer. De cette façon, qu'un bon exemple vienne
re donné par un professeur, il frappe davantage l'esprit
cœur de ses disciples. La direction spirituelle elle-même
us de poids venant d'un supérieur dont la vraie person-
é est connue et aimée.

tions entre les étudiants eux-mêmes.

est dans le même esprit que nous ne séparons pas les
s de philosophie de ceux de théologie, comme c'est par-
le cas. Sur ce point la vieille école française nous jugera

quelque peu hétérodoxes. Mais nous n'avons jamais eu l'occ
sion de regretter une telle liberté de rapports. Il nous semb
beaucoup plus normal que le grand séminaire tout entier
forme qu'une seule famille dans le Christ. Les âges ne so
pas si différents qu'il puisse en résulter un grave danger,
il est extrêmement rare que nous ayons quelque chose à di
à un étudiant au sujet de familiarités dangereuses ou de
que les auteurs spirituels appellent les amitiés particulière
Nous trouvons qu'en réalité les plus jeunes élèves de la ma
son peuvent être beaucoup aidés par les diacres. Il est rema
quable que ceux qui arrivent comme nouveaux étudiants
Oscott se sentent très vite chez eux et en famille

Si nous jugeons d'après la parole de l'Evangile : « vo
les reconnaîtrez à leurs fruits », je crois que nous pouvo
dire que notre système a donné un corps important de prêtr
zélés et de vrais « pasteurs » dont un nombre satisfaisa
demeurent, à travers la vie, fidèles à tous leurs devoirs s
rituels. Après leur ordination, la plupart de nos jeun
prêtres, adhèrent à l'Union Apostolique et s'engagent ai
à une stricte observance de la méditation, du rosaire,
l'étude, de récollections mensuelles et d'autres devoirs s
rituels que l'Eglise désire voir pratiquer à ses prêtres.

Si le directeur de la *Vie Spirituelle* pense que ses lecte
pourraient trouver quelque intérêt à connaître un autre asp
de notre vie à Oscott, j'aimerais leur parler, dans un au
article, de nos méthodes d'études en philosophie et en th
logie.

H. Francis Davis

A propos du "Journal d'un prêtre..."

Le Journal d'un prêtre ouvrier en Allemagne du P. Perrin (1) semble avoir, bien au delà de son intérêt anecdotique ou même de son intérêt de « document », un intérêt théologique. Il indique une voie pour ce qu'on pourrait appeler une anthropologie pastorale ou apostolique : je veux dire une certaine manière de considérer l'homme, un certain abordage de l'homme tels que les requiert une charité apostolique.

Cette manière de considérer l'homme, cet abordage de l'homme, peuvent être caractérisés en bref par les traits suivants :

D'abord une franche sympathie à l'humain. Au lieu de l'attitude méfiante, ou simplement contractée, de qui ne s'intéressait pas au quotidien de la vie humaine, de qui soupçonnet plutôt, dans les gestes et les sentiments les plus humains, ne sais quel relent de péché : une estime sincère, un préjugé de sympathie, une disposition d'aide fraternelle à l'égard l'homme et de l'œuvre humaine. Que les hommes soient ureux, qu'ils mangent à leur faim, qu'ils connaissent larment l'amitié et l'amour vrai, qu'ils cultivent les magnifiques sources de leur corps, celles de leur imagination, que le rist soit pour eux une source de pureté, de joie, de don : là les vœux nullement diplomatiques, mais pleinement sines, de ce prêtre ouvrier parmi les ouvriers de la « Relève » du S. T. O.

---

(1) Paris, Editions du Seuil.

De quoi s'agit-il, demanderont peut-être quelques-uns : charité ou de philanthropie? Je pense que cette oppositi doit être délibérément surmontée. Notre définition du surn turel comme d'un monde de même coupe que le monde nat rel, mais supérieur à lui et donc se construisant en oppositi et en rivalité avec lui, me paraît devoir être reconsidérée la triple lumière de la Bible, de la tradition patristique et l'expérience chrétienne. Il y a quelque chance qu'on aboutis à caractériser la charité et singulièrement la charité pastora ou apostolique comme une participation à l'*Agapè* de Di manifestée en Jésus-Christ, lequel a caractérisé sa missio comme une consécration de tout soi-même à « chercher sauver ce qui était perdu ». Dans cette perspective, u sympathie active à l'homme et à l'œuvre humaine n'app raîtra plus comme étrangère à la charité chrétienne surn turelle.

Sympathie à l'humain, sympathie à l'homme. Mais pas l'Homme en général. A des hommes très concrets dont aucu n'est arbitrairement disjoint de son âge, de son histoire, son passé, de sa situation de famille, de son pays natal, ses expériences et de ses problèmes. Et il y a là un tra notable de réalisme. Réalisme apostolique qui a sa source da le réalisme même de la sympathie et de l'amour, lesquels portent sur des sujets concrets. Le réalisme marxiste d'u part, l'existentialisme d'autre part, avec son propos de toujou envisager l'homme « en situation » , affirment une volonté considération concrète, en vue d'un engagement. La foi et charité d'un apôtre ne sont pas moins engagées.

L'homme contemporain est attiré par un idéal communa taire. C'est un des traits de notre époque qu'une certai volonté de surmonter l'individualisme bourgeois hérité XVIII[e] siècle. A cet égard, le fascisme et le nazisme repr sentaient l'une des forces qui s'appliquaient à la constru tion d'un monde nouveau. L'idée de faire communauté av d'autres hommes est l'un des thèmes favoris de l'évangi apostolique du P. Perrin. Faire une belle communauté humai et, pour cela, éliminer les réflexes égoïstes ou vieux-garçons tel est partout le premier article de son programme. On cor mence par tout mettre en commun, tout partager, en sor que chacun vive pour tous et que tous soient égaux. Idée proprement chrétienne qu'on ne s'y trompe pas et que, quar

Perrin l'applique alors qu'on ignore entièrement sa qua-
de prêtre, on le soupçonne d'être quelque chose comme
éminariste.

s qu'un groupe amical s'est constitué, le Père en fait le
ent actif d'un grand service, d'une sorte d'organisation
e service de la vie heureuse : création de distractions
relles, sportives, artistiques, etc..., mais par-dessus tout,
atmosphère d'amitié, de propreté et d'entr'aide. Et ici
e, non par pure tactique, par pure technique de l'accro-
ou de l'influence; mais par sympathie réelle et pour
u'un bonheur d'homme et un épanouissement d'homme
sentent de valeur en soi. Il en ressort un idéal de prêtre
eur des hommes plus que président de cérémonies. Encore
ois, est-ce étranger au ministère d'un prêtre (à vrai dire
itué dans des conditions de travail pastoral assez spé-
) et à la charité apostolique? Jésus ne s'est-il pas proposé
e le serviteur des hommes? L'histoire de l'Eglise ne
apprend-elle pas qu'elle n'a réussi dans sa mission que
les temps ou dans les pays où elle a réellement rendu
e aux hommes?

y a évidemment un danger dans ce propos de réaliser
ut une vie de communauté : celui d'oublier un peu les
rs personnelles et combien tout est question de vocation.
bon, il est normal que nous recherchions un idéal
unautaire, que nous retrouvions surtout, après l'avoir si
mps ignorée, la hantise de la masse. Mais il ne faut pas
acer un excès par son contraire et l'individualisme ou
isme par le grégarisme.

signalerai encore un danger inhérent à une attitude
olique du genre de celle du P. Perrin : le danger d'in-
tion. Il transparaît, dans le *Journal*, une volonté d'« ac-
er », d'entreprendre tout homme dont on fait la ren-
. Zèle apostolique, c'est incontestable; mais qui risque
rs de tourner à la volonté d'influence, à l'indiscrétion,
sorte de professionalisme de la conquête. Ce sont-là
rs qui nous guettent. Mais sur l'autre bord de l'étroit
ge où il nous faut trouver notre chemin apostolique, nous
un danger non moins grand, auquel succombent un
grand nombre de nos confrères : celui de la timidité
lique et de la pusillanimité.

s problèmes qu'on ne veut ici qu'évoquer.,

Il n'y a qu'une solution : l'unique solution, d'ailleurs, tant d'autres problèmes insolubles que nous posent chaq jour le devoir du témoignage chrétien devant le monde ou l devoirs de l'apostolat : purifier la source. Chercher *en Di* la pureté de notre action. Car seul l'Esprit de Dieu peut no donner de tout oser avec humilité et respect, d'être humbl et serviteurs sans timidité. Il n'y a qu'une formule qui concil vraiment ces deux exigences contradictoires, celle de sai Paul : « Cum infirmor, tunc potens sum » (2 Cor., XII, 1 « Omnia possum in eo qui me confortat » (Phil., IV, 1

D'une façon plus immédiate, tendre à ce que ce parti-p d'accrochage, ce zèle de « contacter » et d'« entreprendre les hommes, procède toujours d'un amour très réel, c'est dire d'une volonté désintéressée et efficace de leur bien ce qui s'appelle aimer autrui *comme soi-même*. Si jamais parti-pris d'accrochage et le désir de conversion ne sorte du faisceau lumineux d'un véritable et efficace amour, d'u sympathie loyale et désintéressée, d'un amour humble et s viteur, ils éviteront le terrible danger d'indiscrétion et prosélytisme, pire à certains égards que celui de timidité. P où nous revenons à notre point de départ. Le secret de t est dans un véritable amour, dans la charité dont on a dit q la sympathie était le petit nom.

Je suis pour ma part convaincu que le livre du P. Per prend place dans un mouvement beaucoup plus large où marque l'un des traits de l'époque présente et qui correspo à un changement considérable dans les valeurs animatri de la spiritualité pratique des hommes engagés dans le mon Un peu partout, on met aujourd'hui davantage l'accent s une attitude active, créatrice, et donc plus optimiste, en mê temps que sur le sentiment de nos responsabilités à l'éga des hommes et du monde des hommes. Ce n'est pas seuleme dans des manifestations d'avant-garde que je trouve cet acc nouveau, mais dans plusieurs documents émanant de l'autor centrale, suprême et universelle. Je pense à telles paroles Pie XI en ses dernières années (en particulier dans son a dience des évêques français de décembre 1937), à tels passa des messages de Pie XII (Pentecôte 1941, Noël 1941, Pen côte 1942), sur lesquels je compte revenir ailleurs. Cet acc nouveau est-il besoin de le dire, n'affadit ni ne change rien la parole essentielle dont l'Eglise vit et qu'elle a miss

porter à toute créature. Jusqu'à la fin des temps l'Eglise
posera le salut par la croix et la vie par le sacrifice. *Stat*
dum volvitur Orbis. Mais une attitude rétrécie et bou-
se à l'égard de la vie n'est que la caricature médiocre
amour qui se sacrifie pour « sauver ce qui était perdu ».
s refusons absolument de confondre la peur de la vie et
nésestime des hommes avec le sens du surnaturel et l'es-
foi. La première philanthropie, d'après la Bible, a été
e de Dieu.

fr. Yves M.-J. CONGAR, O. P.

Esprit missionnaire

Une expérience.

Si l'appel missionnaire a toujours existé dans l'Egli catholique de par sa nature elle-même, il est perçu actuelleme de façon plus pressante par la conscience chrétienne. L'exp rience vécue par le cercle Saint Jean-Baptiste est un reflet ce renouveau.

Une petite équipe, huit, dix jeunes filles d'un même mouv ment d'action catholique, voilà ce que groupait depuis trois quatre ans le cours de « missiologie » que nous donnait u religieuse : cours complémentaire de notre formation d'A. Que venions-nous donc chercher à ces brèves réunions du ve dredi soir dont le titre nous valait quelques taquineries ceux qui n'étaient pas accoutumés à ce néologisme, et s'éto naient plus encore que pareil sujet eût un rapport quelconq avec nos vies de jeunes filles? — « Une vie d'Eglise » —, l'int ligence plus profonde de sa Source, la vision plus universel de son Œuvre qui donnent leur élan et leur valeur à nos tâch limitées.

Ce qui nous attirait vers cet enseignement missiologiqu c'était la flamme intérieure qui l'animait, la spiritualité thé centrique qui s'en dégageait. Nos pensées s'orientaient ve le mystère de la Trinité, source et achèvement de toute œuv missionnaire. Les missions temporelles, enseigne saint Thoma ne sont qu'une extension des processions éternelles. C'est la Trinité bienheureuse que, par le Christ et à son exemp l'Eglise puise l'âme de son zèle et le secret de son expansio Plus les âmes unies au Christ s'enfoncent dans les profondeu

la Trinité, plus elles se dilatent dans la catholicité de Eglise. Par une union de plus en plus consciente à la vie de Trinité Sainte, présente en nous par la grâce, nous voulions rticiper au mouvement missionnaire de l'Eglise, et l'aider, elle que soit notre vocation, dans sa marche vers les peuples encore assis à l'ombre de la mort ».

Evoquées par le cours très vivant, très vécu, les immenses sses païennes devenaient plus réelles à nos yeux, et leur pel plus pressant. Ne sont-elles pas à prendre en charge us que d'autres, ces nations qui n'ont pas d'intermédiaire ible du salut? Les chrétiens ne sont-ils pas responsables exprimer leur désir inconscient, de vivre en leur nom cette ente impatiente de la Lumière et de la Vie, qui appelle, qui te la venue du Fils de Dieu? Ne pouvions-nous à l'exemple s Saints et des Prophètes de l'Ancien Testament, de Jean-ptiste, de la vierge Marie, vivre spirituellement parmi « ceux i soupirent comme des onagres dans leur soif? » Nous appre-ons à prier d'une manière moins étroite, moins uniquement ucieuse de notre petite sphère, nous étions libérées de préoc-pations trop personnelles, parce que nous avions découvert e nous sommes, selon le beau mot de Claudel, « les délégués la lumière », que notre vie, nos prières d'adoration et de nange, nos souffrances ne sont pas seulement nôtres, mais, r une mystérieuse substitution, peuvent exprimer celles de s frères « mineurs », être vécues et offertes pour eux et leur nom.

Afin d'assumer plus réellement en notre prière les civilisa-ns païennes, n'était-il pas nécessaire de les mieux connaî-? Il pouvait paraître chimérique d'intéresser à la connais-nce de mentalités étrangères, de cultures lointaines, ces nes filles qui, pour la plupart, ne quitteraient jamais le sol France, et dont le milieu familial, fier de vieilles traditions nçaises, était souvent fermé à ces questions? L'expérience prouvé le contraire. Ce travail culturel n'est pas surajouté à s vies, il nous paraît indispensable, il a une signification fonde; il exprime notre volonté d'être catholique. Ce n'est nt en curieux que nous l'entreprenons, c'est avec un souci de npathie cordiale, de compréhension par le dedans de ceux

pour lesquels, au nom desquels, nous prions, avec lesquels no voudrions entrer de plus en plus en contact, soit qu'ils se tr vent en France, soit que nous soyons appelées à vivre par eux comme femme d'officier, de professeur, de colon, etc..

Envisagé sous d'autres aspects, le problème missionnaire, mystère de l'évangélisation des gentils, prenait pour nous u urgence nouvelle. Saint Paul n'enseigne-t-il pas que le reto du Seigneur, pour son Règne glorieux, dépend de l'achèvem de l'évangélisation du monde? Quel mystère émouvant au et attendu par un chrétien, que la révélation du vrai visage catholicisme : il n'apparaîtra que lorsque toutes les gran cultures en auront incarné et exprimé plus complètement différents aspects.

Comment opposer enfin à la mystique communiste une pu sance de vision plus forte que la sienne, sinon en repren conscience plus clairement de la véritable nature de l'Eg catholique qui, seule, peut et doit faire l'unité du monde l'assumant en Dieu?

La joie de ces découvertes, nous avons senti le besoin de faire partager. Au mois d'octobre 1944, avec l'assentiment l'encouragement de Son Eminence le Cardinal Suhard et Mgr. Chappoulie, notre petite équipe est devenue un cer indépendant de tout mouvement d'action catholique, ouv à des jeunes filles de formation et de milieux très diver étudiantes, sévriennes, assistantes sociales, cheftaines, memb des mouvements spécialisés, etc... Les réunions se font sous modalités un peu différentes : une messe mensuelle « vécu ensemble est le centre de la vie, de la prière missionnaire Cercle. Elle est suivie d'une conférence de spiritualité missi naire que nous donne notre aumônier, le R. P. Daniélou. N nous groupons pendant le mois en équipes de travail spéci sées. L'esprit du cercle ne se peut comprendre dans sa riche par la simple assistance à quelques réunions; il demande effort personnel de travail, de réflexion et de prière, que n poursuivons grâce aux cours par correspondance du Ce Saint Jean-Baptiste. Ils ont été organisés pour faire bénéfi ceux qui ne sont pas à Paris de l'esprit et des travaux du

permettre à ses membres de se cultiver plus profondé-
par une étude personnelle de culture indigène (Islam,
Chine, ou Russie), d'Ecriture Sainte ou de Missiologie.
e initiative de ce genre n'existait encore, et nous avons
us-mêmes surpris de l'écho immédiat qu'elle a trouvé,
eulement parmi les élèves, mais encore dans un groupe
ofesseurs éminents, soit laïcs, soit prêtres et religieux
es les plus divers. Ces études répondent, nous semble-t-il,
spirations spirituelles et intellectuelles contemporaines.
répondent aussi aux directives du Saint-Père pour les mis-
: le monde s'ouvre et l'Esprit de Dieu inspire des dé-
ents à leur cause, il faut que ces dévouments soient éclai-
soutenus.

Cercle Saint Jean-Baptiste ne se superpose pas aux mou-
ts missionnaires déjà existants; l'union avec la Ligue
nnaire des Etudiants de France s'est affirmée aux der-
« journées lyonnaises » de septembre 1945. Cercle de
alité et de culture missionnaires, il cherche à donner
membres une formation personnelle pour les mettre en
e de mieux servir ces organisations; il propose aux
ments d'action missionnaire la possibilité d'approfondir
ulture spirituelle et intellectuelle dans le sens propre à
ocation. Une telle formation n'est pas réservée aux seuls
s des missions lointaines, elle cherche à donner aux
nts d'A. C. une vision universelle du catholicisme, plus
mais nécessaire en face des problèmes que pose l'après-
, et qui, seule, peut faire l'union entre les différents
ments spécialisés.

s la vocation essentielle du Cercle Saint Jean-Baptiste
la prière missionnaire : assumer intérieurement les nations
nt encore étrangères à l'Evangile, en sorte qu'existe déjà
caché ce mystère de la louange parfaite de la Trinité
qui sera manifesté à la fin des temps.

M. E. TAUDIÈRE.

r tous renseignements, s'adresser au Secrétariat du Cer-
aint Jean-Baptiste : Mlle H. PELTIER, 74, rue des Saints-
Paris-7e.

A travers les revues

Pour une spiritualité biblique.

Dans L'Union (Déc. 45), M. l'abbé Pihan continue sa ca
pagne pour une « *mystique de chrétienté* » : La masse
peuple chrétien et ses chefs apparaît encore comme débor
par la croissance rapide et désordonnée de l'humanité. Ce q
prêchent nos prédicateurs ne vient plus combler les aspirati
profondes qui jaillissent des âmes de nos contemporain
Notre mystique n'aurait-elle pas tendance à devenir statiq
demande aussi M. l'abbé Ball dans Masses ouvrièr
(Déc. 45) : l'Eglise en marche? Quelle lenteur! Ne serait
pas parce que nous nous installons, parce que nous oubli
notre dogme fondamental de l'*Eschatologie?* Ce qui a do
aux premiers chrétiens, en plein paganisme, cette propuls
invincible et ce souffle mystique, c'est avant tout leur
ardente au Christ ressuscité, l'attente de la Parousie tri
phale, la certitude d'être en marche vers la Victoire du « Gra
Jour »! Nous sommes les premiers chrétiens du monde
derne, mais des chrétiens au petit pied, trop immédiatis

Sans doute, on nous a enseigné autrefois une eschatolo
Mais était-elle suffisamment chrétienne, christique même?
milieu de ce que l'on appelait les « grandes vérités » : m
enfer, purgatoire... quelle place faisait-on à la Résurrect
du Christ, et à la résurrection des corps? A côté du « s
personnel », quelle place faisait-on à l'avènement de la
de Dieu? Aujourd'hui notre christologie et notre écclésiol
doivent être « poussées à fond jusqu'à l'eschatologie. Centr
notre spiritualité sur le *Christ glorieux,* prémice de *l'Hu
nité nouvelle* et du *monde* nouveau! » Quel souffle impétu
de messianisme dans notre message biblique.

« Ce n'est pas pour rien que les symboles de la Résurrection tiennent une si grande place dans l'iconographie des catacombes. On parlait aux premiers siècles de planter l'Eglise, mais en même temps on avait conscience d'être *viatores* et on disait : l'Eglise qui *pérégrine*. Ce n'est pas pour rien que dans la chrétienté médiévale, on représentait aux tympans des cathédrales, le Christ ressuscité ou la scène triomphale du Jugement. N'est-ce pas le signe d'une intuition *collective et très populaire* du Mystère chrétien intégral? A leur manière parfois naïve, ils exprimaient leur vision du monde, *en marche* vers la gloire... ou vers la catastrophe ».

y a vingt ans, rappelle J. Heuschen (REVUE ECCLÉSIAS- DE LIÉGE, Nov. 45), le P. Lévie dénonçait la *crise de ien testament;* on pouvait à peine indiquer un livre de ou un article de 1895 pour répondre aux questions des Mais aujourd'hui un souffle d'air frais a passé avec l'en- que sur l'Ecriture Sainte. Et dans tous les domaines il le que nous assistions à une renaissance de la Bible. es et laïcs veulent en faire leur nourriture essentielle.

ns PRÊTRE ET APOTRE (15 Janv. 46), le P. Féret présente uide pour s'assimiler les richesses de l'Ecriture sainte. ord, une dévotion profonde à la Parole de Dieu. Puis, ravail assidu mené sur trois plans différents : plan des iques exégétiques dont les démarches sont centrées sur extes et sur l'histoire, plan de l'investigation théologique ée sur la Révélation divine qui se développe en cette his- plan de la vie d'oraison qui « par cette Révélation, cette ire et ces textes veut nous faire communier, par le Fils ns l'Esprit, à la Sagesse Eternelle ». Dans le bulletin du LE SAINT-JEAN-BAPTISTE (Déc. 45), G. Dussolier donne, à ge des laïcs, une méthode *pour lire la Bible*, tout à suggestive. Il n'est pas jusqu'au nouveau *psautier* qui ne te chaque mois une nouvelle étude (MAISON-DIEU, n. 5, TA DEL CLERO ITALIANO, Janv. 46).

ais l'influence de la Bible va plus loin encore. Un grand ement d'action missionnaire se crée en ce moment en sie pour la reconstruction des Eglises. Des affiches sont s, des souscriptions faites; des réunions d'études d'art eux, des réunions de prières doivent marquer les étapes

de cette reconstruction sacrée. Epinglons ces quelques
d'un architecte interviewé (LES ÉGLISES DE TUNISIE. bulle
la commission des chantiers du diocèse de Carthage,
Nov. 45) :

> Le catholicisme joue un rôle difficile à notre é
> Il a peut-être une occasion de ramener à lui des
> qui s'en sont éloignées. Voyez-vous, il y a une
> qui m'a toujours frappé : c'est le contraste qu'
> entre l'atmosphère des Ecritures et celle que l'on
> dans la plupart des églises de notre temps. Qua
> lit les Ecritures, on y respire un air champêtre, ve
> où l'âme s'ouvre, alors que les églises sont pour l
> grand nombre fermées, dures même.

Et réjouissons-nous qu'avec l'Ecriture, ce soit tou
spiritualité d'Eglise qui se renouvelle; l'Ecriture n'
pas la meilleure expression de la foi de l'Eglise? Dans P
ET APOTRE encore, le P. Sage (15 Janv.) poursuit ses
sur la messe si captivantes.

Enfin l'UNION APOSTOLIQUE (Janv.-Fév. 46) reprend la
munication de Mgr Guerry sur la spiritualité du clerg
césain. Rappelant le mot de Dom Gréa qui déclarait
XX^e^ siècle serait celui de l'Eglise particulière (diocé
comme le XIX^e^ a été celui de l'Eglise universelle et
papauté. Mgr Guerry écrit : « Comment ne reconnaîtrait-
comme un commencement de réalisation de ces vues p
tiques dans le mouvement puissant, qui porte aujourd'hu
d'âmes de prêtres à retrouver l'esprit du collège presb
tel qu'il existait sous Ignace d'Antioche, serrant les
autour de leur évêque et animant les premières commu
chrétiennes? »

Questions spirituelles à l'ordre du jo

Les DOCUMENTS du *Centre d'information et de do*
tation de Strasbourg (Nov. 45) publient en traduction les
tives aux prédicateurs allemands. Extrayons quelques p
de ce document (anonyme).

> ...[A propos de la haine des ennemis]. Aujou
> nous sommes châtiés pour notre orgueil racial par le

qui déshonorent nos femmes. Nous devons avoir le courage de dire qu'un homme, à quelque race qu'il appartienne, s'il fait partie du corps mystique du Christ, nous est plus proche qu'un compatriote qui n'en fait pas partie.

...Il faudra amener les laïcs à une véritable maturité dans le sens de leur « sacerdoce royal » (*I Pierre*, 2, 9). Même si le clergé retrouve le moyen d'accomplir certaines tâches publiques, c'est le laïc qui devra, au moins par un côté, gérer les intérêts temporels de l'Eglise à l'avenir.

...Il y a vingt-cinq ans, nous avons été tentés de penser qu'une puissance et une splendeur définitive étaient destinées à l'Eglise dès ce monde. Nous avons réappris ces dernières années qu'elle doit toujours suivre son maître au Golgotha... Nous voulons, sans nous lasser, amener nos fidèles, quelle que soit leur participation aux affaires, même publiques, à vivre de cette conviction, que l'Eglise pérégrine sur la route conduisant dans la patrie véritable, qu'elle est le royaume de Dieu qui vient.

Dans le même numéro des DOCUMENTS, une très belle étude PINSK, sur la liturgie des morts. Nous y reviendrons.

Une autre question brûlante est celle de la vérité. *Faut-il e la vérité?* se demanda J. G. Brice (cf. FOI ET VIE, 1er v. 46) dans sa cellule de condamné à mort. C'est dans e conjoncture qu'avec l'auteur (protestant d'ailleurs), il a faut essayer de comprendre le précepte du décalogue s interdisant de mentir. Dorénavant, aucun théologien ne t aborder ce problème sans avoir devant les yeux la tragie situation du condamné, à la « question », devant la apo.

Les rapports du spirituel et du temporel sont aussi une tion souvent soulevée dans les milieux d'Action Catholi- et apostoliques. Le P. Deman, dans ECONOMIE ET HUISME (Nov.-Déc. 45) commente l'adage : *Un minimum de être est nécessaire à la vertu*. Certes, il n'y a pas de eur humain sans prospérité; il y a même des conditions rospérité dont la privation ôte au bonheur; telles naissance honorable, la beauté, une heureuse descen-

dance... Mais « le meilleur du christianisme n'est pas de mu de toutes ses garanties la béatitude qu'il est permis à l'hom d'atteindre sur la terre, il est d'annoncer au delà de ce mor une béatitude accomplie. D'où une appréciation propreme chrétienne des valeurs et une haute estime de la vertu pauvreté ».

Le même thème des rapports du spirituel et du tempo est repris sous différents angles par le P. Cayré, d l'Année théologique 1945, tomes 3 et 4, et dans le com rendu de la semaine sociale des catholiques italiens (D cath., 23 Déc. 45).

Actualités religieuses.

La Revue du moyen-age latin (Nov.-Déc. 45) nous anno que 1953 marquera le 8e centenaire de la mort de saint B nard. Pour célébrer dignement cet anniversaire et pour mi connaître et faire connaître le grand docteur, un comité s formé qui a reçu auprès des abbés de la Réforme un acc favorable. Le programme des travaux est considérable et bulletin va naître : Periodica Bernardina, pour en assu la coordination. Les étapes du congrès s'annoncent ains 1948, 14e centenaire de la mort de saint Benoit, 850e a versaire de la fondation de Cîteaux et 50e anniversaire d restauration, 1re grande réunion à Dijon; 1952, séa d'études pour les publications du centenaire; 1953, centen célébré à Cîteaux, Dijon Châtillon; chapitre plénier? Sal avec joie ce magnifique rebondissement de l'activité et d vitalité cisterciennes en France.

Le 4e centenaire du Concile de Trente n'a pas fini de citer des articles intéressants (Sic, revue d'orientation c lique de Caracas, Vénézuela, Oct. 45; *Ecclesia*, de Ma 5 Janv. 46). De même la création des nouveaux cardinaux la Documentation catholique (20 Janv. 46) donne, l'allocution de Pie XII au Sacré-Collège, un commentaire risé.

La *semaine de l'unité* fait l'objet de belles études da nombreuses revues. Signalons simplement le numéro s de Catholicité (Janv. 46) : « *Vers l'unité chrétienne* y lira aussi un interview du métropolite Nicolas, de Ki

nfin, la vitalité de l'Eglise dans le monde est commentée
s chaque revue, spécialement : pour les Etats-Unis, l'Alle-
gne, l'Angleterre, la Hollande, la Chine qui vient d'être
straite au régime des pays de mission (REVUE DIOC. DE
RNAI, Janv. 46), le Canada (REVUE DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA,
.-Déc. 1945, qui publie un article sur la *situation présente
catholicisme au Canada*, et montre son magnifique progrès).
persécutions des *uniates* ou *gréco-catholiques* en Russie
t commentées dans la REVUE NOUVELLE, de Bruxelles
nv. 46) et dans les ÉTUDES (Déc. 45). Les missions d'Indo-
ne, « fille aînée de l'Eglise en Extrême-Orient », forment le
me du dernier numéro de MISSIONNAIRES (Janv. 46).

Nouvelles revues.

Une revue missionnaire : RYTHMES DU MONDE dont le pro-
mme est fort séduisant et dont nous attendons la parution.
n° 1 de la REVUE DIOCÉSAINE DE TOURNAI, déjà citée, mani-
te la belle vitalité de ce diocèse. On y lira entre autres
liste et la critique des collections théologiques qui ont paru
ndant la guerre. Ces 26 collections de caractère scientifique
t honneur à la pensée catholique. Saluons la NOUVELLE
VUE DE SCIENCE MISSIONNAIRE fondée en Suisse il y a quel-
es mois, que nous ne connaissions pas encore. On lira dans
dernier cahier de 1945 une étude critique du P. de Mé-
ce, sur la *théologie de la mission*. IRENIKON, après cinq
nées d'interruption, a repris sa publication à Chevetogne,
gique. Le n° 1 (1945) publie la lettre encylique de Pie XII
propos du 15e centenaire de saint Cyrille d'Alexandrie.
fin, les *petites sœurs nomades du P. de Foucauld* dont on
l'histoire dans SUISSE-AFRIQUE (Juil.-Août 45) ont fondé
bulletin : SOUS L'ÉGIDE DE NOTRE-DAME DES NOMADES. Signa-
s pour mémoire, sur un objet mi-spirituel, mi-temporel,
COLE NOUVELLE FRANÇAISE (Ed. du Seuil).

A.-M. H.

Les livres

MAXIME LE CONFESSEUR, *Centuries sur la Charité*. Introducti
et traduction de Joseph PEGON, S. J. Coll. *Sources Chrétie
nes*, 9. In-12 de 176 pages. Paris, Ed. du Cerf, 1945.

La Vie Spirituelle a publié naguère (LXXI, 1944, pp. 37-4
144-150) des extraits émouvants des *Centuries sur la Chari*
de saint Maxime le Confesseur. On aimera à les retrouver
leur contexte dans le dernier volume de la collection *Sourc
Chrétiennes*. Les circonstances devaient faire de Maxime
théologien, et le martyr, de la foi de Chalcédoine, et des « de
volontés » dans le Christ : il mourut en 662, à plus de quatr
vingts ans, des atroces tourments que lui firent subir les to
tionnaires du *Basileus* Constant II. Mais l'ancien « premi
secrétaire » d'Héraclius, qui avait renoncé aux charges de
cour pour se cacher dans un obscur monastère de Scutari (Chr
sopolis), fut d'abord, et resta toute sa vie, un moine et un « sp
rituel ». Le P. Pégon nous restitue à larges traits la physion
mie spirituelle du monachisme du VII^e siècle : la vie cénobitiqu
a supplanté à peu près entièrement la vie érémitique; le *typico*
règle propre de chaque monastère, modère sagement les aust
rités qui n'ont plus rien des excentricités d'autrefois : « l
jeûne, le travail pénible, les veilles, la sainte vie de retraite da
une oraison continuelle », ajoutons le chant des Psaumes et
méditation des Ecritures, l'aumône et l'hospitalité, voilà ce q
fait la vie du moine, et tel est l'idéal que lui proposent l
Centuries (I, 42, 45; II, 19, etc...). On comprend donc l'ins
tance que met l'auteur à recommander, en ce milieu cénob
tique, la charité fraternelle, « sans laquelle tous les dons
Saint-Esprit ne servent de rien » (I, 54).

Cependant le monachisme, depuis Evagre (+ 399) est devenu savant; il est l'héritier de la spiritualité savante et intellectualiste des grands Alexandrins; la contemplation, *theôria*, est la fin de toute la vie spirituelle, et la charité elle-même semble lui être subordonnée : « La charité est une disposition bonne de l'âme, qui lui fait préférer à tout la connaissance de Dieu » (I, 1).

Maxime doit beaucoup à Evagre, et on serait presque tenté de dire qu'il lui doit tout (1). L'œuvre qu'on nous présente ici se donne comme un recueil d'extraits des saints Pères, ramassés et « récapitulés » en sentences, *capitula*, brèves et mystérieuses comme les *Apophtegmes* des Pères, et groupées en quatre *Centuries*, — autant que d'Evangiles; au vrai, cette œuvre ne serait presque, par bien des endroits, qu'un florilège de textes d'Evagre, à peine démarqués.

Toutefois Maxime ne suit pas aveuglément son maître; et le plus grand intérêt de l'*Introduction* du P. Pégon est de montrer le déplacement d'équilibre opéré par Maxime dans l'œuvre évagrienne grâce à la place nouvelle, — et centrale, — donnée à la charité : « Au-dessus de l'amour de Dieu, il n'y a rien » (I, 9) (2). « L'originalité des *Centuries* consiste à replacer la charité au cœur d'un système qui tendait à réduire sa place au profit de la gnose » (p. 57).

C'est la charité qui est au centre de tout. Si l'âme doit se purifier de toute passion sensible pour parvenir à la parfaite liberté intérieure (3), ce n'est pas que la nature soit de soi mauvaise : l'anthropologie des Pères Grecs ignora toujours cette vue pessimiste de l'homme et de la création : « rien n'est mauvais parmi les créatures de Dieu » (III, 3), et si Dieu a créé,

---

(1) Voir M. Viller, *Aux Sources de la spiritualité de saint Maxime : les Œuvres d'Evagre le Pontique*. Revue d'Ascétique et de Mystique, XI (1930), p. 156-184, 239-268, 331-336. Mais voir aussi les réserves de U. v. Balthasar, *Die Gnostischen Centurien des Maximus Confessor*, Freiburg, 1941, p. 1 n. 3.

(2) Corriger ainsi la note de la p. 55, n. 1.

(3) C'est ainsi que le P. Pégon traduit le terme traditionnel d'*apathéia*, alignant par là la transposition totale qui s'est opérée à l'intérieur du concept. La traduction du P. Pégon est élégante, ingénieuse, alerte; parfois quelques négligences donnent au texte je ne sais quel laisser aller qui est bien loin de l'austérité de Maxime : « du côté colère,... du côté convoitise » (p. 79); « du tac au tac » (p. 159).

« c'est pour que ses créatures fussent heureuses d'avoir pa
sa ressemblance, et pour se réjouir lui-même de la joie de
créatures » (III, 46) ; — mais il faut soumettre à l'esprit le
sible, qui risque toujours de s'égarer, il faut s'élever, « sur
ailes de la charité » (II, 26), au sommet de l'échelle des ve
et par là s'ouvrir à la charité parfaite (II, 30). Plus en
qu'une purification et une libération, la charité réalise en l'
l'unité absolue, en assumant et en finalisant toutes les passi
« Chez l'homme dont l'esprit est tout entier tourné vers I
même la convoitise donne des forces à l'amour brûlant (
pour Dieu, même la puissance irascible se porte d'une
vers la charité divine. C'est qu'à la longue la participati
l'illumination divine l'a rendu tout lumineux lui-même, et
centrant en soi toute la force de ses puissances intérieure
l'a tournée vers un amour brûlant, insatiable, comme je v
de le dire, et une charité sans limite pour Dieu, le convertis
totalement du terrestre au divin » (II, 48). Une « conver
au divin », voilà ce que réalise en l'âme « la passion bien
reuse de la sainte charité » (III, 67; cf. p. 60). « L'âme
dès lors parfaite, quand sa puissance de passion (*path
dunamis*) s'est complètement tournée vers Dieu » (III, 98)

La « bienheureuse passion de la sainte charité » qui «
che l'esprit aux objets de la contemplation spirituelle »,
duit en effet à la plus haute contemplation : « Tout le but
préceptes du Sauveur, c'est d'arracher l'esprit au désordr
à la haine, pour le mener à son amour et à celui du proch
D'où jaillit comme un éclair l'acte de la sainte connaissan
(IV, 56). On retrouve ici les enseignements d'Evagre pour
la charité fraternelle est condition indispensable de l'ora
Et comme pour Evagre encore, cette oraison, « prière pur
« état de prière », est connaissance de la Sainte Trinit
11, 86, 84, 97, etc...). Telle est, au-delà de l'effort moral,
delà de la connaissance des êtres créés, la vraie « théologi
connaissance aimante de Dieu, dont Evagre avait dit :
tu es théologien, tu pries vraiment, et si tu pries vraiment
es théologien » (4).

(4) *De Oratione*, 60. Le traité *De la prière*, attribué naguère encore à
Nil, a été restitué à Evagre par le P. Hausherr, *Revue d'Ascétique
Mystique*, XV (1934), pp. 34-93. 113-170. C'est à sa traduction qu'il fa
reporter, de préférence à celle de Dom J. Joliet, *La Vie Spirituelle*
(1925), pp. 472-497.

Les théologiens et les historiens de la spiritualité trouveront aucoup à prendre dans ce petit livre, par exemple sur les pports respectifs de Maxime avec Evagre et avec Denys, sur degrés de la vie spirituelle et les « trois voies », etc... me s'ils n'en adoptent pas toutes les conclusions (5), ils fiteront beaucoup de l'*Introduction* du P. Pégon. Quant aux es intérieures, qui cherchent avant tout un aliment pour leur ison, elles seront peut-être déconcertées par cette pensée si nse, par le désordre apparent et le manque de plan des *Cen-ies*, par le vocabulaire étrange et quelque peu hermétique . Mais si elles se donnent la peine de surmonter ces difficul- et de méditer longuement ces sentences, qui sont faites pour e méditées, elles ne manqueront pas d'y sentir aussi la flam- de la sainte charité, qui fait l'unité profonde de cet appa- t désordre; à cette flamme, leur charité se rallumera, et s s'exciteront au désir de contempler et d'aimer le Dieu hé, car « si le monde visible est si beau, que doit être l'invi- e? » (III, 72).

P. Th. Camelot, O. P.

P. Cl. Mondesert, *Clément d'Alexandrie. Introduction à étude de sa pensée religieuse à partir de l'Ecriture* (Coll. héologie, 4); Paris, Aubier, 1944, in-8° de 278 pp.

ément d'Alexandrie fut un spirituel authentique, encore le caractère nettement intellectualiste de sa pensée et de œuvre déconcerte parfois ceux qui ne conçoivent de mys- ; qu'affective, voire même de piété que sensible. Le P. Mon- t lui-même, qui vient de consacrer à Clément un ouvrage neuf, n'est pas sans s'étonner de rencontrer « une âme nment religieuse, sinon mystique », une sensibilité reli- e intense » chez un « intellectuel », qui se définit par la on de connaître, et dont l'idéal spirituel est la « gnose » 266-267).

is passons sur cette chicane, encore que la chose soit portance. Là n'est pas l'intérêt majeur de cette thèse, ni

ar exemple sur la date des *Centuries*.

l est assez déplaisant de parler avec insistance de *jargon* pour désigner bulaire technique des théologiens et des spirituels surtout quand ce remonte à saint Paul : cf. pp. 47, 93, n. 1, et *I Cor.*, 7, 35.

dex eût été bien utile.

ce qui en fait la nouveauté. On avait remarqué que Cléme
est nourri des anciens, écrivains de tout style, philosophes
toute robe, de Platon en particulier; son texte en est farci. (
n'avait peut-être pas suffisamment remarqué jusqu'ici tout
que cette pensée doit à l'Ecriture. Le P. Mondésert s'est at
ché à le mettre en lumière, et son livre vient en bonne pla
parmi une série d'études qui depuis quelques années ont m
tré en Clément beaucoup plus qu'un philosophe, une â
profondément religieuse, un génie essentiellement chrétien. Bi
du chemin a été parcouru depuis le livre d'E. de Faye (1re é
1898), et depuis le jour où Harnack se demandait « si le ch
tianisme de Clément correspond à l'Evangile ».

La source de la pensée religieuse de Clément est dans l'E
ture. Cela est vrai de toute l'ancienne littérature chrétien
qui aussi bien dans ses œuvres oratoires ou polémiques
dans ses traités dogmatiques ou spirituels, n'est guère qu
perpétuel commentaire du Livre sacré. Clément, qui n'est
un exégète de profession, est pourtant un de ceux (et peut-ê
en est-il le premier) qui ont songé à réfléchir sur cette util
tion de la Bible, sur le « mystère de l'Ecriture ». Le P. M
désert a eu le mérite de mettre au clair, — ce n'est pas toujo
facile, — les idées de Clément sur ce point, et son travail
porte une utile contribution à l'histoire (qui n'est pas enc
faite!) de l'exégèse patristique, et en particulier de ce qu
appelle, avec un dédain trop sommaire parfois, l'allégoris
alexandrin.

Sans entrer dans une étude de détail, qui n'est pas du ca
de cette revue, remarquons deux choses qui nous paraissen
dégager heureusement des recherches attentives de l'auteur.
grande règle d'interprétation, c'est le « canon de la foi »,
est aussi le « canon ecclésiastique ». L'Eglise, gardienne
l'Ecriture, est seule maîtresse d'exégèse. De plus, l'interp
tion « symbolique », « mystique », « allégorique » (les anc
emploient tous ces termes indistinctement, ce qui n'est pas
créer quelque confusion) est fondée sur une vue profondé
religieuse de l'unité de la création et du plan divin, de l'u
des deux Testaments, en même que temps que sur la fo
mystère de l'Incarnation : tout conduit au Christ, et à la
du Christ dans le chrétien. Il faut bien se garder de confo
cette interprétation « spirituelle » de l'Ecriture, avec tel
cédé allégorique qui n'est que jeu littéraire. Bien des al

ants modernes devraient s'en souvenir. Mais nous espérons oir l'occasion de revenir ailleurs sur tout ceci, et avec plus détails (1).

La dernière partie de l'ouvrage, — *La pensée religieuse de ément à partir de l'Ecriture*, — montre sa conception de l'hi- re religieuse de l'humanité, de l'apologétique, de la théolo- , tout entière inspirée de cette notion si haute de l'Ecriture. ci, nous l'avouons, nous a paru un peu court ; on aurait pu re beaucoup de choses encore, par exemple sur la théologie *Logos*, et l'auteur lui-même le reconnaît. Nous regrette- ns en particulier, pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*, 'après avoir montré chez Clément la théologie à partir de Ecriture, on ne nous ait pas montré la mystique à partir de Ecriture. Mais, au vrai, pour un ancien, la mystique se dis- ngue-t-elle de la théologie? L'auteur rappelle quelque part . 248) que Clément a volontiers commenté le texte de l'*Exode* r la connaissance de Dieu dans la nuée : n'était-ce pas l'occa- on de parler de la connaissance mystique? Il aurait pu mon- er aussi comment la théorie de la perfection chrétienne est ndée pour Clément sur l'Ecriture, et ne pas se contenter une seule phrase pour nous dire que Clément utilise l'Ecri re pour « guider le gnostique jusque dans la voie diffi le de la purification spirituelle, de la charité parfaite, et de contemplation divine » (p. 263). En ces trois formules il y tout le plan d'un beau chapitre, qu'on regrette qui n'ait pas é écrit, d'autant plus que cette lacune risquerait de fausser dée qu'on se fait de Clément.

L'ouvrage définitif sur Clément d'Alexandrie n'est pas encore it; sans doute n'est-il pas encore possible. Mais nous saurons é au P. Mondésert d'en avoir écrit un important chapitre, nous avoir aidé à reprendre contact avec la physionomie mplexe et séduisante du Didascale alexandrin, et à relire quel- ues-uns de ses plus beaux textes (2), et surtout de nous avoir ppelé qu'il n'est pas de théologie, — ajoutons : pas de mys- que chrétienne, — qui ne doive se nourrir de la Parole de ieu.

P. Th. Camelot.

(1) Il est heureux en particulier que le P. M. ait mis au net la question s rapports de l'exégèse de Clément avec celle de Philon.

(2) On se rappelle que le P. Mondésert nous a donné récemment une tra- ction fervente du *Protreptique* (*Sources chrétiennes*, Paris 1942).

ORTHODOX SPIRITUALITY : *Esquisse de la tradition ascétiq et mystique orthodoxe*, par un moine de l'Eglise oriental Edité par l'Association Saint-Alban et Saint-Serge pour « Society for promoting christian knowledge ». New-Yor 1945; 1 vol. 13 × 19, 144 p.

Ce volume ne veut être qu'une courte et simple introdu tion aux premiers principes de la spiritualité de l'Eglise orth doxe. Il est composé de paragraphes brefs, bien construit d'une lecture éclairée par des citations bibliques et patristiqu ou des formules originales séduisantes.

Si la préface s'intéresse spécialement au protestant de langu anglaise, le catholique sera heureux de l'atmosphère iréniq que dégage ce livre. La bibliographie cite avec faveur les étud dues à des théologiens romains. De nombreuses comparaiso avec la tradition occidentale soulignent plutôt les ressemblanc que les dissemblances (voir par exemple p. 64, l'allusion filioque).

Pour nous préparer à la réunion des Eglises, une pareil entreprise sert mieux que des controverses théologiques. faut le remercier de nous faire mieux prendre conscience notre propre tradition. On serait encore plus reconnaissant l'auteur si son initiative provoquait un essai similaire de part d'un de ses frères latins.

A. Z. S.

Paul AUVRAY et André JOUFFREY, Prêtres de l'Oratoire, *Lettr du Père Charles de Condren* (1588-1641). Editions du Ce 1943; 568 pp., 100 fr.

Une édition critique des lettres du Père de Condren était fo désirable et il faut remercier les P. P. Auvray et Jouffrey d'av osé l'entreprendre, malgré les difficultés particulières qu'el présentait et de l'avoir menée à bien au milieu des restrictio actuelles. Elle se compose de 170 lettres dont on a pu fix approximativement du moins, la date et, de temps en temp le destinataire, et de six pièces diverses mises en appendic Mais ce n'est pas le vrai mérite de ce volume; son grand ava

est d'avoir rétabli l'ordre chronologique, que nous préfé-
le beaucoup à l'ordre logique suivi par l'édition de l'abbé
857), parce qu'il permet de mieux suivre le développement
pensée du P. de Condren qui s'est perfectionnée sans
r à proprement dire, de mieux suivre la vie de l'Oratoire
on généralat par le compte rendu des assemblées géné-
Une table analytique très complète, permet de constituer
dre logique suffisamment pratique; sainte Jeanne de Chan-
disait-elle pas de lui : « Si notre bienheureux Père a
né les hommes, le P. de Condren est capable d'enseigner
ges ». C'est un peu ce qui est dit dans la préface de
on des lettres de 1643 où on l'appelle « un des plus
esprits et des plus lumineux, je ne dirai pas de son
mais de plusieurs siècles passés ».

nons quelques exemples de cette sublimité : « C'est
grande à la vérité de voir Dieu descendre du ciel exprès
rechercher votre amitié, faire en croix la pénitence de
utes; mais, de voir sa bénite âme en cet état d'extrême
ion, au milieu de tant et de si puissantes angoisses,
rs plus soucieuse de vous, plus pressée du souvenir de
utes, plus dolente et plus affligée de la vue et du regret
e avait de vos péchés et des miens, que de sa mort même,
n chef-d'œuvre de sa charité » (p. 2). Parlant de l'Ora-
il écrit : « Jésus-Christ est le fondement solide sur lequel
grégation est établie avec l'Eglise; et son esprit consiste
tout esprit propre et particulier, pour n'en avoir point
e que celui qu'il a donné à son Eglise » (p. 246).

dévotion à la Sainte Vierge était singulière dans tous
s du mot : « Comme Mère de Dieu, elle ne peut regar-
nomme que comme une matière qu'elle doit consommer
a génération du Fils de Dieu, ni rien souffrir en l'homme
ésus vivant en sa sainteté parfaite » (p. 21).

s en avons dit assez pour donner, à ceux qui liront ce
e rendu, le désir de connaître une aussi belle doctrine.
doute elle ne peut être vécue par tout le monde, il fau-
pour cela que nous soyons tous des saints comme l'a été
de Condren : mais tout le monde peut y tendre « sans
y prétendre » comme dit le poète de la vérité.

A. Molien.

Chanoine Chocquel, *Saint Paul guide de notre sanctificati modèle de notre apostolat* (Pastor Bonus, 3), Paris, Bo Presse, 36 fr.

Le contenu de l'ouvrage ne correspond que d'une manière as imparfaite au titre qui lui est donné. On y retrouve bien un c tain nombre de textes pauliniens, mais ils ne sont pas insé dans la trame de l'exposé comme des principes à partir desqu celui-ci eût dû être construit. Ces livres restent trop souv extérieurs. Et c'est dommage, car ils perdent ainsi une gra partie de leur force. Cependant ils sont là et on aimera à retrouver accompagnant de judicieuses réflexions sur la sanc cation et l'apostolat du prêtre.

A. V

R. P. Plus, S. J., *La simplicité*, Editions Spes, 1945, pp., 52 fr.

On lira avec intérêt ces pages bourrées d'anecdotes sav reuses et de citations bien choisies sur la simplicité. On peut s'empêcher de regretter que l'auteur se soit contenté la méthode descriptive et qu'il n'ait pas fait appel à une th logie des vertus dont les précisions nous eussent apporté be coup de lumières.

R. I

A. Mignolet, *Plaidoyer pour une méconnue*, Editions So Liége, 1945, 102 pp.

La méconnue est la charité fraternelle, et l'on ne peut qu réjouir de lui connaître un avocat : ils ne sont pas si nombr Le plaidoyer cependant est un peu court, sans doute p qu'il s'adresse visiblement au « chrétien moyen », qu'un de profondeur et de précision théologique, le recours à l'E ture Sainte, une exigence contemplative auraient rebuté. gré ces lacunes, l'ouvrage peut être utile, notamment pa rapides suggestions qu'il propose pour élaborer « un styl vie » animé par la charité fraternelle.

A. P

'Abbé G. Courtois, *Mon chemin de la Croix*. Illustr. de Henri Neveu, Paris.

Guide et prières du chemin de la croix pour aider les Cœurs aillants et les Ames vaillantes à bien le faire.

'Abbé G. Courtois, *Jeune Prêtre*, notes de pastorale pratique. Ed. du Centre d'Etudes pastorales et pédagogiques. Paris, 1945; 152 pp.

Conseils pratiques, pleins d'expérience et de piété profonde, onnés par un de ses aînés au jeune prêtre qui arrive dans le ministère : Vie personnelle, rapports avec M. le Curé, les onfrères, les paroissiens, etc... Les jeunes prêtres tireront pro- t de cette « initiation ».

. Ch. Desroches, O. P., *Paul Claudel, poëte de l'amour*. Coll. *Le cœur et la croix*, Ed. du Cerf, 1944; 167 pp., 60 fr.

Pour le P. Desroches, Paul Claudel, seul parmi les poëtes, st un poëte chrétien de l'amour. Nous avons des poëtes de amour humain., nous avons des poëtes de l'amour divin, mais laudel est le poëte de l'amour humain en ce qu'il a de plus nctifiant. La rencontre de ces deux amours — rencontre dont christianisme a fait le *sacrement* de mariage — c'est toute œuvre de Claudel.

Dieu sera-t il résorbé dans l'amour humain? ou bien l'amour umain sera-t-il assumé en Dieu? Un amour idole, ou un Dieu mour? Un bonheur qui risque d'être un simple plaisir, ou, la éatitude divine? Telle est la question, tel est le conflit qu'anime s drames claudéliens.

Et s'il y a conflit, c'est que précisément il n'y a pas de roix possible. Les héros de Claudel sont des êtres puissants, le bonheur est quelque chose de trop grand, de trop absolu, our qu'il leur soit possible de le goûter ici-bas dans leur mour humain. Qu'une autre passion les empoigne, et le conflit t inévitable entre ces deux amours.

Cette nouvelle passion, ce nouvel amour qu'ils ne peuvent viter, c'est l'amour de la grandeur, la mission qui leur échoit, ous dirions simplement la vocation. Ces deux amours si exi- eants l'un et l'autre, sont comme le pal et la potence d'un

même supplice. On ne peut rêver plus de raffinement dans la torture que les inventions en nous de ces deux amours inconciliables.

Lumir aimait Louis. Mais la Pologne est sa patrie et sa vocation! Violaine est fiancée à Jacques Hury, mais c'est l'époque de Jeanne d'Arc : la France envahie, plusieurs papes, et tout se passe comme si Dieu avait remis le sort de la chrétienté entre les mains de Violaine. Elle cède à quelque chose qui est comme le vertige de la sainteté : le baiser au lépreux! Sygne de Coûfontaine est fiancée, et son bonheur est grand. Mais voici que le pape, otage de Napoléon, est entre ses mains. Pour sauver le pape, elle renoncera à son amour et épousera l'apostat et le régicide Turelure!

L'amour promettait le bonheur, mais la vocation demande supérieurement l'action, l'acquittement d'une mission terrestre. La poësie de la plénitude devient une poësie du sacrifice. Mais le sacrifice parfait l'amour et le mène à la charité — à la charité qui est amour de Dieu et de toute chose en Dieu, vertu théologale. Telle est cette magnifique histoire de l'amour que nous conte le P. Desroches en s'inspirant de Claudel et en nous le présentant.

A.-M. H.

R. P. Loret, *Vocations, Doctrine, Pratique,* chez l'Auteur, 13, rue Franklin, Angers; 228 pp., 35 fr.

Ce livre répond à un réel besoin. Car les Religieuses n'avaient pas encore de manuel de ce genre, traitant d'une manière aussi complète et aussi pratique les problèmes ayant trait au discernement et à la culture des vocations. Elles seront reconnaissantes à l'auteur du précieux secours qu'il a voulu leur rendre, et je souhaite à ce livre une large diffusion chez les sœurs chargées du recrutement des vocations.

Le R. P. Loret dans son souci d'apporter toutes les données utiles a puisé d'abord dans les divers ouvrages, de valeur inégale, traitant du problème de la vocation sacerdotale ou religieuse; puis il a institué une enquête grâce à un questionnaire distribué à un nombre considérable de communautés religieuses.

Il a donc recueilli des textes nombreux, les meilleurs surtout, et des témoignages de religieuses.

'auteur, qui manifestement ne cherche pas d'autre succès
la satisfaction de servir, déclare qu'il accepterait volon-
s nos remarques. Ceci m'incite à signaler quelques deside-
qui pourraient peut-être le guider pour des retouches à
e en une prochaine édition.

En le lisant, on a à plusieurs reprises l'impression que
nent les Encyclopédies, où la pensée personnelle de l'auteur
face devant les opinions diverses qui privent son œuvre de
ité parfaite et de la fermeté de pensée qu'on aimerait y
ver.

'ar exemple, quand le R. P. veut définir la nature de la
ation, il nous présente comme « définitions partielles » :
la définition traditionnelle des théologiens — et la seule
e — celle du P. Choupin, S. J. : « La vocation à tel ou tel
de vie consiste à être appelée et destinée à cet état de vie
la Providence divine »; et du P. Hurtaud, O. P. : « La
ation est l'intimation et la manifestation, dans le temps, du
ret par lequel Dieu a voulu nous ordonner et nous faire
dre à cette fin ». Puis le R. P. expose, sur le même plan de
nitions partielles des formules qui, en réalité, ne sont pas
définitions de la vocation, mais bien plutôt ses effets ou
signes : « les aptitudes à tel ou tel état de vie » — « le
r, l'attrait; la volonté d'un état de vie » — « l'état de vie
uel l'âme est appelée » — « l'appel de l'évêque ou du supé-
r légitime ».

n'y a pas là en réalité « cinq définitions », mais une seule
nition vraie : « La vocation est *l'appel de Dieu* à un état
vie ». Faute de s'arrêter à cette unique définition, trop de
gieuses semblent l'oublier pratiquement, et attirer chez elles
e jeune fille qui leur semble avoir les aptitudes requises
e désir de vie religieuse, comme si dès lors qu'elle les pos-
e elle pouvait être considérée comme ayant la vocation reli-
ıse, alors que le problème essentiel est de savoir si *Dieu*
elle ou non.

e ne relèverai pas maintes remarques judicieuses, ou les
es fort opportunes sur la sainteté du mariage, ou les cita-
s excellentes sur le choix des sujets... Je signalerai plutôt
lques points qui me semblent insuffisamment développés.
exemple : on voudrait une mise au point au sujet des
aissances illégitimes », à propos desquelles les Supérieures
quent parfois de discernement : ne se rendant pas compte

de la différence qu'il y a entre un enfant naturel né de de
fiancés peu avant leur mariage ou le fruit d'une adultère
d'une union dégradante.

Je souhaiterais aussi une étude beaucoup plus poussée
problème de l'hérédité : en de nombreux cas que j'eus à tr
ter durant mon séjour à Rome, j'ai pu constater qu'il eût su
d'une enquête sur les antécédents héréditaires pour déceler d
obstacles irrémovibles à la vie de communauté ou à la pratiq
de la chasteté.

De même au point de vue santé : il eût fallu attirer dava
tage l'attention des supérieures et maîtresses des novices s
les névroses et psychoses qu'un examen attentif eût pu déc
vrir dès le temps du postulat. Trop de communautés, parf
même de Congrégations entières, subissent les graves con
quences de l'incurie ou de l'inexpérience avec lesquelles on
admis aux vœux perpétuels des sujets manifestement préd
posés à l'hystérie, la neurasthénie, l'épilepsie ou tout simp
ment à des psychasténies inguérissables. Ce serait rendre
précieux service aux recruteuses que de les éclairer sur
point capital.

Enfin, il serait fort opportun, de nombreuses expériences
prouvent, de développer le paragraphe, juste mais trop cou
consacré aux orphelines en indiquant les moyens d'éprouver
vocations, qui représentent une proportion considérable
postulantes de certaines Congrégations (p. 86).

R. Omez.

Marie André, *La merveilleuse histoire des martyrs de l'O
ganda*. Bruges-Paris, 1944; 93 pp.

La légende dorée a-t-elle une plus belle histoire à nous rac
ter que celle de ces vingt-deux Bagandas martyrisés en ha
de la foi en 1886? On se souvient du courage extraordinaire
ces jeunes chrétiens courant au martyre, au bûcher pour
plupart, après d'atroces tortures.

Aujourd'hui, l'Ouganda où il y a cinquante ans les Pè
blancs n'avaient trouvé que des sorciers, des musulmans et
païens, compte plus de 400.000 chrétiens. Il y a aussi près
100 prêtres noirs, des religieuses, une magnifique cathédr
etc...

fallait que cette histoire fut racontée aux enfants. Elle
ien faite pour les remplir de légitime fierté et d'enthou-
ne.
A.-M. H.

AVE LANGRAND, *Vie sociale et religieuse en Annam* (*mono-
aphie d'un village de la côte Sud-Annam*), Editions Univers,
, rue des Frères-Vaillant, Lille, 1945; 111 pages, 90 fr.

cette monographie minutieuse, honnête et claire, qui est
uit d'un contact intelligent avec le village de pêcheurs
mites de Truong-Dông ou Cua-Bé, perdu au fond d'un
du Morbihan de la Mer de Chine, nous ne retiendrons ici
l'aspect religieux. Il est plutôt désolant, du point de vue
ène lui-même. Un bouddhisme dégradé et réduit à un ritua-
sans substance, des lambeaux de taoïsme où le sage Lao-
ne reconnaîtrait rien de sa pensée, voilà les miettes de
riture spirituelle dont se contentent ces pauvres gens. Sur
ud commun de la religion annamite — culte du Ciel, de
pereur, des ancêtres, des génies — se brochent d'innom-
les coutumes régionales qui l'emportent d'ailleurs en im-
ance sur le reste. Elles ont trait à la mer, aux déesses
nes (le mot est de l'auteur et nous lui en laissons la res-
abilité), aux esprits des écueils et autres habitants du
r aqueux. Par-dessus tout, les pêcheurs de Truong-Dông
ent la Baleine dont l'Empereur Tu-Duc, d'après la tradi-
populaire, aurait reconnu le culte et sur laquelle M. Lan-
l a recueilli une documentation curieuse.

voudrait beaucoup d'études aussi précises pour nous
er sur l'état réel des populations lointaines qui sont appe-
à constituer un jour l'Eglise. Ces pages sont de nature
us faire mesurer l'étendue du travail qui incombe aux
onnaires pour introduire la vie intérieure de l'Evangile
ce magma de pratiques sans âme. Elles nous révèlent
le chemin parcouru en Occident par le christianisme,
e si nous sommes tentés de songer à nos coreligionnaires
ue l'historiographe du village annamite écrit : « Chacun
peut énumérer les génies qu'il honore les dates des
les fêtes de l'année, mais c'est tout. Quelle est l'histoire
génies? Pourquoi sont-ils l'objet d'un culte? C'est souvent
demander ».
M.-H. L.

C. Wilszkowski. *Grands thèmes et message de la littérature russe* (Coll. Initiations, 8). Ed. de la Revue des Jeunes, 1945; in-32, 148 pp., 32 fr.

L'auteur est remarquablement bien informé du sujet, dont il nous présente les grands traits. On a déjà baucoup écrit sur l'âme ruse, sa mysticité, son manque de mesure, son besoin d'absolu, ses contrastes. Tous ces traits se réfléchissent dans une littérature qui, pour ne guère dater que d'un siècle et demi, s'est affirmée parfaitement originale. Et pas seulement dans la littérature, mais dans la vie même des auteurs, dont une crise vient si souvent traverser le cours normal. Le lecteur déjà quelque peu familier avec l'une ou l'autre des grandes œuvres de la littérature russe goûtera l'abondance et la finesse des allusions à mille détails naguère rencontrés sans une particulière attention. Le lecteur qui attendrait une première initiation sera peut-être un peu débordé. Mais aussi mis en appétit. Il s'attaquera directement à quelque grand texte. Si c'est la spiritualité qui l'intéresse, qu'il prenne ces extraordinaires *Récits d'un Pèlerin russe*, dont une nouvelle traduction est parue tout récemment (aux « Cahiers du Rhône », 1943). Il en recevra un choc, le choc d'un message authentiquement chrétien aussi bien qu'authentiquement russe.

M.-J. C.

Dom Pierre-Célestin Lou Tseng-Tsiang, *Souvenirs et pensées*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1945; 171 p.

Ancien Ministre des Affaires Etrangères et Premier Ministre de la jeune République chinoise, maintenant Bénédictin de l'Abbaye de Saint-André (Belgique), Dom Lou nous confie ses souvenirs et ses pensées. C'est un émerveillement d'assister à la rencontre de la noblesse et de la délicatesse si fine du génie chinois et de la charité chrétienne, illuminée de la sagesse bénédictine.

Dom Lou, n'ayant rien perdu de l'amour de son pays, nous communique son espérance de voir bientôt la Chine chrétienne. Il attend beaucoup — et avec raison — de la multiplication des abbayes bénédictines dans son pays. Il lui semble, comme à nous, que les paroles du missionnaire qui ne sont pas appuyées sur le témoignage visible de la vie d'une communauté fraternelle ne portent que peu de fruits. C'est ce que la Chine attend, pense Dom Lou, pour se convertir tout entière au christianisme. Nous ajouterions volontiers qu'il n'y a pas que la Chine.

Albert Plé.

. ANDRÉ MONNIER, *L'oraison*, Secrétariat des Fils de la charité; 72 pp., 15 frs.

Petite brochure d'un style alerte, destinée à raviver la pra- que de l'oraison chez les prêtres qui la négligeraient. Nous e sommes pas sûrs, malheureusement, que l'auteur atteigne on but, car il ne se hausse pas au-dessus du plan des recettes des exhortations. A le lire, l'oraison paraît un « exercice » éparé de tout le reste, non seulement de la messe, du bré- aire, etc..., mais de ses sources (Ecriture sainte, théolo- ie, etc...), et de la vie quotidienne du prêtre.

Albert PLÉ.

. DUPOUEY, *Cahiers*, 1919-1921 (Coll. Le Cœur et la Croix), Ed. du Cerf 1945; 339 pp., 140 frs.

Le second volume des « Cahiers » de Mireille Dupouey, d'une ame plus suivie que le premier, décrit les progrès d'une âme ui, en deux années, s'élève d'un regret déchirant à la « tran- ille paix » que donne l'acceptation aimante de la volonté de eu. Un pèlerinage sur la tombe du bien-aimé, la première mmunion du petit garçon, sont les seuls événements exté- eurs qui traversent ce journal; le reste est méditation, et, ns les dernières pages, dialogue entre cette âme et le Dieu 'elle a si ardemment aimé.

Notre méditation pourra s'en nourrir à son tour et y trouver sur l'humilité, la foi, la contrition, la joie, le détachement, conformité aux souffrances du Christ, l'amour de Dieu — s thèmes admirablement posés et approfondis.

A tous ceux qu'a brisés la perte d'un être cher, on voudrait re lire ce petit livre où s'exprime avec tant de force la foi la réalité de l'Invisible.

R. MONJARDET.

mmes d'absents, Ed. du Cerf (Collection « Le Cœur et la roix »).

e petit livre ne pourra être lu sans émotion. Divisé en ux parties : « La vie du foyer en l'absence du chef; Les blèmes de la réadaptation », il évoque d'abord les diffi- tés matérielles et morales des femmes de prisonniers, près une enquête faite par le Mouvement Populaire des milles. Des jeunes femmes, des mères de famille nous nt très simplement leurs peines, leurs luttes, leurs labeurs. ne pense pas qu'on puisse parcourir cette série de témoi- ges sans être étreint par un remords : vraiment, pendant longues années, qu'avons-nous fait pour aider ces mes ?

La deuxième partie nous dira qu'il est encore temps d'ag
Le retour du prisonnier au foyer ne va pas, dans la plup
des cas, sans heurts. Durcissement des caractères, conceptio
différentes de l'éducation des enfants, besoin de tendres
chez la femme, de silence chez l'homme, dépaysement
celui-ci dans un monde nouveau auquel sa femme s'est p
à peu adaptée; ces causes et bien d'autres auront pu fa
naître des déceptions cruelles. Si elles ne vont pas jusq
l'irréparable, une amitié attentive et discrète pourra aider
les atténuer. Parmi ces foyers qui reprennent, après cinq a
d'interruption, leur vie familiale, certains avaient su étab
leur amour sur un tel plan que ni l'absence ni le temps
pouvaient l'entamer. C'est à eux surtout qu'il appartient
secourir leurs frères plus faibles. Proposer, répandre l'id
chrétien du mariage, ce sera inciter à reprendre la vie conj
gale sur des bases nouvelles, à y mettre plus de délicates
de patience, d'oubli de soi, d'esprit de sacrifice, ce se
faire envisager l'éducation des enfants comme une parti
pation à l'œuvre créatrice de Dieu. Ne sera-ce pas singuli
rement faciliter, par là-même, toute réadaptation à la comm
nauté familiale ?

R. MONJARDET.

P. RENAUDIN, *Trois qui cherchaient Dieu*, Ed. Spes; 238, p
90 frs.

Jouffroy, ce Jurassien ami de la nature, exilé à Paris, s'ap
çoit à 19 ans qu'il a perdu la foi : constatation douloureu
effondrement d'un passé très cher. Alors cet énergique et
rêveur essaie de construire : un édifice rationnel sera
bonne nouvelle. Mais la mélancolie désormais l'accompag
malgré le « sentiment de puissance de réflexion et de m
thode » qui lui tourne un peu la tête, malgré l'euphorie
1830. Il garde une religion du devoir et un besoin de nobles
qui le font chrétien par le cœur, non par l'esprit. Il mou
sans achever son œuvre philosophique. L'énigme de la destin
n'est pas levée, c'est pour lui tristesse profonde. Mais jam
il n'ira jusqu'à voir clairement s'écrouler à son tour le dog
de la raison et de la science.

Maine de Biran n'est à trente ans qu'un hédoniste raffi
qui guette les modifications de son corps capables de créer
lui un flux, hélas passager, de bonheur, d'ivresse paisible
de pénétration intellectuelle. A cinquante ans il sait n'av
plus rien à attendre de ce côté; et il essaie de la morale st
cienne, « il faut que la volonté préside à tout ce que no
sommes ». Il n'y réussit pas, il expérimente cruellement
vide de sa vie sujette à mille fluctuations dont la résulta
est nulle. Le stoïcisme ne l'a pas sauvé. Il est « en panne
Alors s'élève en lui le désir, enfin humble et enfin détac
d'un point d'appui absolu qui le fixe et l'unifie. Il lit Fénel

itation, les Psaumes. Le voici sur le versant du Christia-
ne et il mourra muni des Sacrements. Mais pendant toute
lernière période de sa vie, quelle conjugaison bizarre de
hilosophie et de la religion. Il ne s'intéresse pas à la doc-
e, mais à « la douceur de la grâce », il lui importe de
entir dans l'introspection « le vol de la Colombe ». Son
i de caractériser la grâce comme force psychologique pose
des questions qui demanderaient à être examinées de
s (on eût aimé ici, si brèves qu'elles fussent, des précisions
nes). Il a sans doute manqué à Maine de Biran de rencon-
un théologien, et il eût fallu un maître.

a vie de Sully Prudhomme est la plus émouvante, son
iétude est plus sincère encore et son âme plus déchirée.
'aboutit à la fin de sa vie, après tant de recherches, qu'à
mot d'ordre : ne rien affirmer parce qu'on ne peut rien
oir, mais croire au devoir et augmenter en soi la dignité
aine. La science positive l'a désarçonné. D'abord il veut
ler sur elle la vie humaine; à la fin il y renonce, concluant
impuissance absolue de la raison spéculative en matière
métaphysique. Peu à peu il laisse grandir en lui une méta-
sique affective; le sentiment du beau, « l'aspiration » lui
gnent un but. Il pratique une vraie charité fraternelle.
fut un noble, il fut un scrupuleux et un délicat, il fut un
e. »

a préface dégage la leçon de ces trois vies : ces témoins
'inquiétude éternelle de l'homme ont éprouvé des difficul-
dépassées aujourd'hui, car nous sommes entrés dans un
at plus libre, nous sommes moins dépourvus devant la
on et la science. « Il faut saluer en eux les premiers qui
evèrent, dans les ténèbres d'un monde fermé à l'invisible,
l'appel d'étoiles inconnues, pour guider les générations
res vers la maison du Père. »

e livre est de lecture facile et agréable; il ne prétend pas
rofondir, mais esquisser un fait humain digne d'attention.
onne beaucoup de citations intéressantes.

A. R.

ert KOTHEN, *L'offrande des prémices* (Coll. Chrétienté nou-
elle), Bruxelles, Ed. Universitaires, 1944; 121 pages.

etit traité de l'offrande. L'auteur part des prémices offertes
l'origine de l'humanité, pour en venir, après avoir parlé
elles de la loi mosaïque, au sacrifice du Christ, centre de
livre. Il étudie ensuite les prémices dans l'Eglise et
tre comment tout peut être offert : l'Espace; le Temps,
tivité, les Personnes. Il termine sur les saints, prémices
l'humanité. Nous avons là un terrain excellent pour une
tique de l'offrande.

P. C. DORANGE.

LIVRES REÇUS

Méditations sur la foi, Paris, Les Ed. Ouvrières, 1945; 102 pp. 33 frs.

L.-G. DANTINNE, O. P., *L'Eglise catholique en Belgique sous l'occupation allemande* (Etudes religieuses, N° 572), Liége, La Pensée Catholique, 1946; 97 pages.

P.-M.-A. BELLOUARD, O. P. *Ames et problèmes*, Paris, Ed. Spes, 1945; 284 pp., 110 frs.

N DROGAT, S. J., *Méditations à deux*, Paris, Ed. Spes, 1945, 250 pp., 100 frs.

Jean PEILLARD, *L'Eglise vivante* (Coll. La Chamelle), Alger, Ed. Baconnier, 1945; 115 pages.

Jean MARC. *La Philosophie du silence* (Etudes religieuses N° 571), Liége, La Pensée Catholique, 1945; 19 pages.

Agnès RICHOMME, *Marie, simples regards*, Paris, Union des OEuvres catholiques de France, 1945; 189 pages.

R. P. DESPLANQUES, S. J., *Parabole pour la seconde équipe* (Action populaire), Paris, Ed. Spes, 1945; 224 pp., 90 frs.

Joseph ZAMANSKI, *Henri Bazire* (Publicistes chrétiens), Paris, Lethielleux, 1945; 32 pages.

Abbé A. COURTOIS, P. S. S., *A la lumière des mystères chrétiens*, Les Ed. Ouvrières; 130 pp., 36 frs.

Louis SOUBIGOU, *Médiatrice, quinze élévations mariales* (Pastor Bonus 4), Paris, La Bonne Presse, 1945; 94 pp., 27 frs.

Maurice VILLAIN, Jean CLEMENCE, *Pour l'unité chrétienne*, Ed. Arthaud, 1945; 190 pages.

Jean HILGERS, *Anglicanisme et catholicisme* (Etudes religieuses N° 570), Liége, La Pensée Catholique, 1945; 28 pages.

Pierre DEBOUXHTAY, *L'antoinisme* (Etudes religieuses N° 569), Liége, La Pensée Catholique, 1945; 36 pages.

M. ALLOTTE DE LA FUYE, *Bethsabée*, tragédie, Paris, Plon, 111 pages.

Joseph BALL, *Les instituteurs et l'ascension des masses*, Paris, Les Ed. Ouvrières; 60 pp., 21 frs.

A. HUBLET, S. J. et H. NIMAL, S. J., *Jésus-Christ notre vie*; G. DELCUVE, S. J. et A. DE MARNEFFE, S. J., *Jésus-Christ lumière du monde;* R. CLAUDE, S. J. et P. CAPART, S. J., *Jésus-Christ notre chef;* G. DELCUVE, S. J., *L'Eglise notre mère*; J. DELEPIERRE, S. J., *Jésus-Christ sauveur du monde* (Coll. Témoins du Christ), T. 1, 203 pp.; T. 2, 213 pp.; T. 3, 191 pp., T. 4, 209 pp., T. 5, 275 pp., Tournai, Paris, Casterman 1945.

26240. — Paris. Imp. Lahure. — 31.1064
— Le gérant de cette publication: —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Premier trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660.